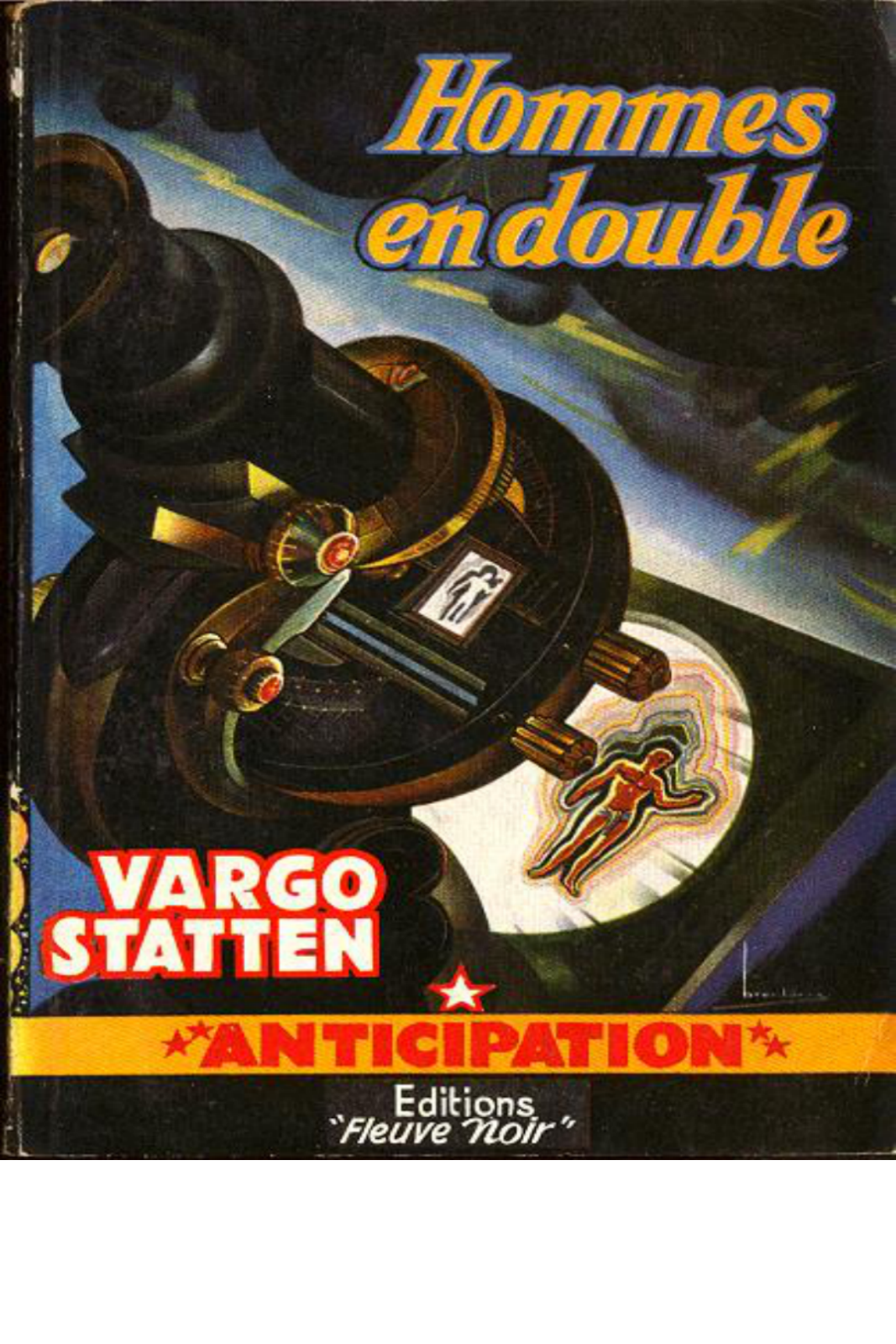


Hommes en double

Vargo STATTEN

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Hommes en double

**VARGO
STATTEN**

★ **ANTICIPATION** ★

Editions
"Fleuve Noir"

VARGO STATTEN

***HOMMES
EN
DOUBLE
(MAN IN DUPUCATE)***

Adapte de l'anglais par
A. AUDIBERTI
A.

COLLECTION
« ANTICIPATION »

EDITION « FLEUVE NOIR »
52, rue Vercingétorix, PARIS XIVe

Copyright by « Editions Fleuve Noir », Paris.
Tous droits réservés pour tous pays
y compris l'U.R.S.S. et les Pays Scandinaves
Reproduction et traduction même partielles interdites.

CHAPITRE PREMIER

Pour passer la soirée, Harvey Bradman et sa fiancée Véra Maynard avaient choisi l'un des cabarets de nuit les plus élégants de Londres.

Installés à une table de coin, ils étaient là depuis plus d'une heure, assis face à face, et leur conversation était si animée qu'ils n'avaient pas prêté la moindre attention au spectacle. Chose plus extraordinaire encore, ils ne s'étaient pas levés pour danser sur la piste réservée au public ; et pourtant, ils aimaient passionnément la danse. On les classait parmi les meilleurs danseurs de la haute société de la ville.

Véra Maynard avait un air sérieux et décidé. Elle portait une robe du soir à la toute dernière mode et les bijoux qui paraient ses oreilles et ses jolis poignets lançaient des éclairs merveilleux. Ses beaux cheveux noirs faisaient ressortir l'éclat de son teint très pur ; le parfum qui émanait d'elle était frais et jeune à souhait. Tout en elle était d'un goût parfait.

Harvey Bradman, son fiancé, était un grand gaillard blond, avec une figure charmante et un sourire aimable.

Les revers de soie de son smoking soulignaient la clarté de ses traits pleins de franchise. C'était un bel homme, en dépit d'une certaine nonchalance qui amollissait quelque peu l'expression habituelle de son visage. Célibataire, possesseur d'une fortune évaluée à deux millions de livres sterling, il avait beaucoup de succès parmi la grosse bourgeoisie anglaise.

Le piquant de la situation, c'est que Véra, malgré ses fiançailles et bien qu'elle eût de nombreuses rivales qui ne demandaient qu'à prendre sa place, refusait maintenant d'épouser Harvey ! Ce dernier, assez dépité, essayait vainement de saisir la raison exacte de ce changement d'attitude qui le déconcertait et l'attristait.

— Franchement, Véra, dit-il pour la vingtième fois, j'ai beau me creuser la cervelle, je ne vois pas ce qui peut vous empêcher de m'épouser... je ne suis peut-être pas très intelligent, mais je ne suis tout de même pas le dernier des imbéciles. D'autre part, je suppose que ce n'est pas une question d'argent qui vous arrête ? Ma fortune nous permet d'envisager l'avenir en toute tranquillité... Sont-ce vos parents qui ont changé d'opinion à mon égard ?

— Je suis majeure, fit-elle remarquer posément.

— Eh bien, raison de plus.

— Vous ne devinez vraiment pas, Harvey ?

Il se remit à réfléchir le front soucieux, l'esprit sincèrement troublé. Véra alluma une cigarette et attendit, calme, souriante.

— La vérité, c'est que vous ne m'aimez pas, dit-il enfin. Et je suis terriblement à plaindre. Je m'étais mis dans la tête que nous étions faits l'un pour l'autre et que...

Oh, je vous aime bien, Harvey ! Coupa-t-elle. Là n'est pas la question.

— C'est impossible, rétorqua-t-il, autrement vous accepteriez de m'épouser.

— Je le ferai quand vous en serez digne, Harvey.

Le jeune homme changea d'expression et ses yeux bleus scrutèrent le visage de la jeune fille.

— Quand j'en serai digne ? Que voulez-vous dire ? Vous pensez que je suis un bon à rien ?

— C'est un peu ça, en effet. Je ne le dis pas méchamment, croyez-moi.

Elle posa sa main sur celle de Harvey et expliqua :

— Vous êtes le meilleur garçon du monde et l'on ne saurait rencontrer d'homme plus généreux. Mais une chose est incontestable : vous gaspillez votre vie. Que votre père ait gagné des millions comme armateur, ce n'est pas une raison pour que vous traîniez à rien faire.

— En somme, vous aimeriez que je devienne un numéro dans le troupeau, n'est-ce pas ? dit-il avec un sourire ironique. Me rendre chaque matin au bureau, consacrer mes journées au travail, me passionner pour les affaires. Comme tout le monde.

— Je pense que cela ne vous ferait pas de mal, reconnut-elle, mais ce ne serait certainement pas nécessaire de pousser les choses aussi loin...

Elle se renversa sur son siège et s'appuya au dossier de son fauteuil.

— Non, reprit-elle, ce que j'envisage, c'est que vous vous distinguiez dans une profession spéciale : l'architecture, le génie, la chimie ou quelque chose de ce genre. A vous de choisir celle qui vous convient, mais faites quelque chose de grand.

— A vingt-huit ans ! s'écria-t-il, suffoqué. Commencer une carrière à vingt-huit ans ! Voyons, Véra, je suis trop vieux pour me lancer dans cette voie-là !...

— Vous n'êtes pas trop vieux pour étudier. Des tas de grands hommes n'ont rien commencé de sérieux avant l'âge de trente ans. Vous pouvez en faire autant.

— Et dois-je présumer que pendant ce... heu... cet apprentissage, vous resterez calmement assise à m'attendre ? Avec l'espèce de cerveau qu'est le mien, j'atteindrai sans doute la soixantaine avant de pouvoir réussir quelque chose de convenable.

— J'attendrai... et n'exagérez pas ! ajouta Véra, sévère. Vous avez sûrement les capacités voulues, mais vous n'essayez pas. Ne

comprenez-vous pas que si je désire vous voir faire quelque chose de votre vie, c'est parce que je vous aime ? Un homme inutile est un parasite. Je ne veux pas épouser un parasite.

— Vous voulez que je marque mon passage en ce monde en accomplissant une œuvre, en rendant service à l'humanité ? demanda Harvey, toujours ironique. Vous êtes d'un optimisme terrifiant, Vee, et un peu folle aussi. Me voilà avec des millions, une maison en ville, une à la campagne, libre comme l'air et amoureux de vous... et vous voulez que je devienne un entrepreneur de bâtiments on quelque chose d'analogue ?...

Je n'ai rien dit de semblable. Ne vous écarterez pas de la question. Je travaille, moi, vous le savez, quoique mon père ait plus d'argent qu'il n'en pourra jamais dépenser. Je suis chef de la Ligue d'Assistance Féminine.

— Vraiment ? dit Harvey d'un air solennel.

Puis il changea brusquement de ton.

— Oh, finissons-en avec ces bêtises, Vee ! Cela n'a aucun sens, dans notre milieu...

— Pour moi, si. Vous pensez que vous avez passé l'âge de préparer une carrière ? Eh bien, faites quelque chose de remarquable. Un acte qui vous fasse sortir de vous-même et qui prouve que vous êtes capable d'être un grand homme, un héros, une gloire...

— Il est temps que je vous ramène chez vous, Vee, dit-il en se levant résolument. Vous commencez à perdre la tête.

— Pas le moins du monde ! Je tenais à vous dire à quelle condition je vous épouserai... Le reste dépend de vous. Je ne lierai jamais ma vie à celle d'un paresseux qui ne se recommande par rien d'autre que par son compte en banque.

Elle repoussa doucement la cape de chinchilla que Harvey tenait ouverte pour elle.

— Je ne rentre pas encore, dit-elle. J'attends Maisie qui doit passer par ici. J'ai un mot à lui dire.

Harvey soupira, replaça la cape sur le dossier de la chaise et murmura en se levant :

— Avec votre permission, Mademoiselle Maynard, je vais me retirer, ne serait-ce que pour réfléchir à vos suggestions. Puis-je vous téléphoner demain, vers midi ?

— Entendu !...

Harvey se pencha, embrassa avec affectation le front lisse de la jeune fille, puis quitta l'opulente salle à manger. Il prit au vestiaire son chapeau et son pardessus et, l'esprit absent, sortit de la boîte de nuit.

— Votre voiture, Monsieur Bradman ? demanda le chasseur.

— Ma voiture ? Heu... oui. Ecoutez, Charles, continua Harvey, tandis que le garçon faisait un geste. Qu'est-ce qui, selon vous,

pourrait être un acte très courageux ?

Charles parut vaguement surpris, mais il était habitué aux attitudes saugrenues des clients de l'établissement. Arquant les sourcils d'un air songeur, il murmura :

— Aller par exemple chez le dentiste et se faire arracher toutes les dents sans anesthésie préalable.

— Cela ne suffirait pas, soupira Harvey. Merci quand même. Tenez, voilà pour vous acheter deux cigares.

— Merci, Monsieur Bradman.

Charles empocha la monnaie, tint ouverte la portière arrière de la limousine puis la referma tandis que Harvey s'enfonçait d'un air maussade dans les coussins.

— Nous rentrons, Richards, dit-il au chauffeur. Mademoiselle Maynard ne viendra pas ce soir.

— Très bien, Monsieur.

Harvey eut l'esprit flottant pendant tout le trajet jusqu'à son hôtel particulier situé tout à côté de Piccadilly Circus.

Il paraissait encore éprouver pour lui-même une profonde pitié lorsque Peters, son valet de chambre, le débarrassa de son chapeau et de son pardessus.

— Vous ne vous sentez pas très bien, Monsieur ? demanda le domestique.

— Je suis en pleine forme, répliqua Harvey, solennel.

Peters savait qu'il valait mieux ne pas discuter, mais il pouvait se permettre de laisser voir, sur son maigre visage, une expression de doute. C'était un homme de grande taille, proche de la soixantaine, ponctuel comme un lever de soleil, extrêmement dévoué au jeune Bradman, ce qui ne l'empêchait pas de déplorer secrètement, tout comme Véra Maynard, qu'il fût dépourvu d'aptitude, de volonté, et qu'il négligeât le travail sérieux.

— Excusez-moi, Monsieur, mais je n'ai pas encore préparé votre souper. Vous arrivez, si j'ose dire, un tout petit peu plus tôt que d'habitude.

— Deux heures plus tôt, reconnut Harvey. Je viens, comme on dit en langage vulgaire, de tomber sur un bec de gaz.

— En vérité, Monsieur ?

Peters, à pas feutrés, se dirigea vers le vestiaire du hall, se débarrassa du chapeau et du pardessus, referma au-dessus des vêtements des enveloppes de cellophane, puis revint à Harvey.

— Dois-je penser que c'est Mademoiselle Maynard qui en est la responsable ?

— Vous pensez juste. Venez me préparer un cocktail, Peters, et je vous raconterai toute l'histoire... Vous pourrez peut-être m'aider.

— J'en serais ravi, Monsieur.

Peters, d'un pas majestueux, suivit Harvey dans le studio. Le jeune homme, assis d'un air morne sur le divan, prit son cocktail que Peters lui servait sur une table roulante.

— Il me faut, Peters, dit-il soudain, ou bien faire choix d'une carrière pour m'y élever au premier rang, ou bien accomplir un acte qui amène les gens à penser que je ne passe pas seulement mon temps à jeter de l'argent et à fréquenter des snobs.

Peters eut un léger sourire impersonnel.

— Ce sont les conditions qu'a posées Mademoiselle Maynard pour vous épouser, Monsieur ?

— Comment l'avez-vous deviné ? demanda Harvey qui regardait son cocktail d'un œil triste.

— Eh bien, Monsieur, avant de partir, ce soir, vous avez indiqué que vous alliez... heu... faire votre demande à Mademoiselle Maynard. Ma déduction n'a donc rien d'une performance.

Harvey vida son verre, alluma une cigarette, puis se leva.

— Que diable vais-je faire, Peters ? C'est là toute la question. Je ne puis pas, à mon âge, me mettre à étudier ! En outre, aucune profession ne m'intéresse.

— Vous avez parfois manifesté du goût pour les choses scientifiques, Monsieur. Les tendances actuelles de la science vous intéressent certainement beaucoup.

— Hum... N'exagérons rien... L'intérêt que je porte à la science est celui que doit éprouver n'importe quelle personne intelligente. Cela ne signifie pas que je pourrais ambitionner de succéder à Einstein !...

Peters ne fit aucun commentaire.

Harvey réfléchissait, les yeux fixés sur l'extrémité brillante de la cigarette qu'il tenait entre les doigts.

— Vous ne connaîtriez pas, par hasard, Peters, une jolie blonde qu'il faudrait sauver d'un immeuble en flammes ? C'est par un acte de bravoure qu'on devient un héros, n'est-ce pas ?

— Même si j'en connaissais une, je crois qu'une telle affaire serait mieux placée entre les mains des pompiers, Monsieur. En fait, plus j'y réfléchis, plus il m'apparaît que Mademoiselle Maynard a posé une condition très difficile.

— Difficile ? Monstrueuse !

Harvey replaça la cigarette entre ses lèvres et se mit à fumer avec indolence. Peters attendait, le regard au plafond, ce qui révélait la profondeur de ses réflexions.

— Peut-être aurai-je les idées plus claires demain matin, dit enfin Harvey en haussant les épaules. Pour une fois, dans la vie folle et désordonnée que je mène, je me coucherai de bonne heure.

— Très bien, Monsieur.

Ainsi, vers une heure, Harvey était profondément endormi et, à en juger par le sourire qui lui éclairait le visage, l'ultimatum de Véra ne le troublait pas outre mesure.

Peters, de son côté, essayait de trouver une idée originale qui fût à la portée des capacités de son jeune maître.

Mais il finit par comprendre qu'il n'y arriverait pas et il alla se coucher à son tour.

*
* *

A sept heures, le lendemain, Peters était debout comme à l'ordinaire pour préparer le thé matinal de son maître. C'était le moment de la journée que Peters aimait. Il était le seul serviteur de la maison et, lorsque son patron n'était pas à proximité, le vieux domestique devenait un être humain. Il fumait en travaillant et ne portait pas son gilet rayé.

Il alla prendre le journal sur le paillason de la grande porte et l'emporta à la cuisine afin de lire les nouvelles en dégustant une tasse de thé. Mais son regard tomba tout d'abord sur une photo. Il eut alors un violent sursaut et la tasse de thé à moitié pleine roula sur le parquet sans qu'il y fît attention.

— Je veux bien être pendu ! s'écria-t-il, stupéfait.

Toujours sans s'occuper de la tasse qui était tombée, il fixa d'un regard intense la photo de Harvey — car il n'y avait pas à douter que ce fût lui — puis ses yeux se portèrent sur l'unique mot qui se trouvât au-dessus de la photo, et c'était le mot : « Héros » !

Peters, encore pétrifié, regarda la colonne qui se trouvait sous l'image et la lut rapidement. Puis il la relut plus attentivement en faisant de son mieux pour essayer d'admettre l'impossible.

L'article en question annonçait :

« La nuit dernière, vers minuit, M^{lle} Janet Thomson, correspondante de presse, fut soudain prise d'un malaise au volant de sa voiture. Celle-ci, privée de direction, tomba dans le passage à niveau de Haut-Namos et vint s'arrêter sur la voie de l'express.

« M^{me} Cardwell, la garde-barrière, l'une des rares femmes qui soient encore chargées de surveiller un passage à niveau dans le pays, ne réussissant pas, malgré ses efforts, à dégager la femme inconsciente, se dépêcha d'aller actionner le signal d'alarme.

« Tandis qu'elle s'y employait, un homme vint sur les lieux, sortit M^{lle} Thomson de la voiture puis, avec une force peu commune, fit reculer l'auto hors de la voie, évitant ainsi un accident qui aurait pu être sérieux.

« Le sauveteur inconnu répara l'avarie faite au moteur par le choc contre les portes de la barrière et conduisit M^{lle} Thomson chez le docteur le

plus proche. Elle reprit bientôt connaissance, mais elle était absolument inconsciente du risque mortel quelle venait de courir. C'est son bienfaiteur qui lui raconta dans quelles circonstances il l'avait trouvée. Mlle Thomson a insisté pour que cet acte de bravoure soit porté à la connaissance du public avec la photographie de son sauveur, et notre journal n'est que trop heureux d'accéder à son désir. On connaît les chroniques intéressantes que fait paraître Mlle Thomson dans notre page consacrée à la mode.

« Le courageux citoyen a refusé de donner son nom et s'est éclipsé sans bruit après qu'on l'eût photographié. »

— Que je sois pendu si j'y comprends quelque chose ! grommela Peters en regardant de nouveau la photo. Que ce soit mon maître, c'est indubitable. Mais comment a-t-il pu le faire ? Namos ? Où diable cela se trouve-t-il ?

Peters réfléchit un instant, puis il se leva pour se rendre à la bibliothèque. Un moment de recherche dans un répertoire géographique lui révéla que le Haut-Namos se trouvait à quelque vingt milles au nord de Londres.

— Cela ne se peut pas, marmonna Peters, perplexe. Ce n'est pas possible. De toute façon, Harvey n'aurait pas pu s'y trouver, à moins qu'il ne soit somnambule, ce qu'il n'a jamais été.

Ayant épuisé les conjectures, le domestique prépara le thé de Harvey et le lui porta. Il entra dans la chambre, un peu énervé, comme s'il s'attendait à trouver Harvey en train d'arpenter la pièce de long en large en proclamant son héroïsme. Mais il ne fut accueilli par aucun événement phénoménal de ce genre : Harvey était bien enfoui sous les couvertures et il fallut, comme d'habitude, lui secouer l'épaule à trois reprises pour qu'il bougeât.

— Déjà le matin ? Maugréa-t-il enfin en sortant sa tête hirsute de dessous les couvertures. Sept heures et demie ?

— Sept heures et demie, Monsieur, oui.

Peters, le regard fixe, avait le journal du matin plié sous son bras.

En poussant un grognement, Harvey prit sa tasse de thé.

— Il faudra que nous changions ces heures matinales, Peters. Me réveiller à sept heures et demie pour une tasse de thé, marmonna-t-il, c'est dégoûtant.

— En effet, Monsieur... Heu... Excusez la question, mais êtes-vous sorti cette nuit ? Je veux dire, après votre retour, seriez-vous par hasard reparti ?...

Harvey le regarda à travers les mèches de ses cheveux blonds en broussaille.

— Je suis allé me coucher, un point c'est tout. Pour quelle raison serais-je reparti, alors qu'ici j'ai un bon lit pour dormir ?

— Il n'y a aucune raison, Monsieur, mais il se trouve que je suis

très intrigué. Bref, regardez donc vous-même.

Peters tendit le journal d'un geste dramatique. Harvey, encore mal réveillé, n'avait pas les idées bien claires et il put à peine distinguer les lignes imprimées. Mais il ne put faire autrement que de reconnaître sa propre photo. Résultat : il renversa sur l'édredon le reste de son thé. Peters courut chercher un torchon pour réparer les dégâts et, pendant qu'il épongeait le liquide, Harvey lut l'article. Il en resta bouche bée.

— Pas de doute, je suis encore endormi ! dit-il enfin. C'est la seule explication.

— Du tout, Monsieur, vous êtes bien réveillé ! répliqua Peters en plaçant sur le plateau le torchon mouillé. Cet article existe réellement et c'est bien votre photo.

— On dirait, en effet, concéda Harvey en avalant sa salive. Et comment expliquez-vous cela ? Avez-vous une idée ?

— J'espérais, Monsieur, que vous pourriez en fournir une, c'est pourquoi je vous ai demandé si vous étiez sorti cette nuit. Vous vous êtes retiré de bonne heure, hier soir.

A minuit moins vingt pour être exact. Ensuite, je présume que vous vous êtes endormi...

— Vers une heure du matin, précisa Harvey en entourant ses genoux de ses bras. Je n'arrivais pas à m'enlever de l'esprit les paroles de Véra. Cette histoire racontée par le journal s'est passée vers minuit, à une distance d'environ... A quelle distance se trouve ce patelin machinchouette ?

— En gros, Monsieur, à vingt milles environ.

Peters n'ajouta point qu'il venait de consulter le répertoire des communes. Il préférait paraître cultivé.

— Vingt milles ! Eh bien, cette histoire idiote ne tient pas debout ! C'est sans doute quelqu'un qui me ressemble beaucoup... qui, plutôt, est identique à moi. Après tout, on dit que les individus ont chacun leur double. Ce type est le mien. C'est peut-être même un parent éloigné. Il n'a malheureusement pas donné son nom.

— Je serais plutôt porté à dire : heureusement !

Harvey, cette fois, était tout à fait réveillé.

— Heureusement ? Pourquoi ?

— Voyons, Monsieur, nous étions très embarrassés, hier soir, par l'ultimatum de Mademoiselle Maynard. Que demandait-elle ? Un acte de bravoure. Il m'apparaît qu'elle l'a obtenu avec, en plus, votre grande modestie qui vous a incité à cacher votre nom. Au-dessus de la photo, le titre lui-même le dit, Monsieur. Vous êtes un héros. C'est du « sur mesure », si vous voulez m'en croire.

— Et si l'autre type se faisait connaître, qu'arriverait-il ?

— Se faisait connaître par qui, Monsieur ?

— Eh bien, je... C'est-à-dire...

Harvey repoussa les mèches qui lui tombaient sur le front et alluma sa première cigarette de la journée.

— Je comprends ce que vous voulez dire, Peters, reprit-il. Que je laisse croire à Véra que cet acte a été accompli par moi, n'est-ce pas ?... La seule chose qui puisse jamais l'amener à penser autrement, c'est qu'elle rencontre le vrai héros.

— Exactement, Monsieur, et c'est un fait que nous pouvons, je pense, reléguer dans le domaine des improbabilités. En outre, si cet homme est aussi modeste qu'il en a l'air, il ne parlera jamais de son acte de courage. Y a-t-il d'autres quotidiens qui aient relaté cet incident, je n'en sais rien, mais j'en doute. En vérité, on n'en aurait pas fait une telle histoire si la jeune femme n'avait été rédactrice dans ce journal. En tout cas, il faut surtout que Mademoiselle Maynard lise ce compte rendu.

— C'est juste, reconnut Harvey en se frottant les mains. C'est un cadeau qui nous tombe du ciel, Peters. Je ne sais pas comment, c'est arrivé, ni qui est ce garçon héroïque, mais je lui tire mon chapeau.

Sur ce, Harvey se tut et fronça les sourcils. Peters attendait, calme, silencieux.

— C'est mystérieux, au fond, murmura alors Harvey. Je veux dire la ressemblance de ce type avec moi. Je ne me connais pas de frère jumeau ni de sosie qui me ressemble d'une manière à ce point frappante. Je me demande qui cela peut être.

— Ce n'est guère important, Monsieur. Dois-je vous passer le téléphone ?

Harvey acquiesça, l'esprit absent. Mais Peters venait à peine de poser la main sur l'appareil mobile que la sonnerie se faisait entendre, stridente. Peters porta l'écouteur à son oreille.

— ici la maison de Monsieur Bradman. Oh ! Bonjour, Mademoiselle Maynard. (Peters échangea un regard avec Harvey). Oui, il est réveillé. Je vais vous le passer, si vous voulez bien attendre un instant...

Le vieux domestique chuchota à son maître :

— N'oubliez pas, Monsieur, qu'il faut à tout prix vous prévaloir de ce qui s'est passé. Mademoiselle Maynard, j'imagine, vous téléphone pour cette raison.

Harvey sourit et toussota.

— Allô, chérie, qu'y a-t-il ? Ne vous avais-je pas dit que je vous téléphonerais vers midi ?

— Midi ne me convient plus, Harvey. Il faut que j'aie immédiatement l'explication de cette histoire. Que faisiez-vous, cette nuit, au passage à niveau du Haut-Namos ? Au cas où vous l'ignorerez, votre photo se trouve en première page des *Nouvelles*.

— Je le craignais, soupira Harvey. Quant à l'incident lui-même, ce n'est pas grand chose.

— Au contraire, cela me paraît très courageux. Il n'y a qu'un point qui m'intrigue : comment avez-vous pu déployer une telle force ?

— Une telle force ?

— Certainement ! Quand je pense que vous avez déplacé seul une voiture en panne sur ce passage à niveau ! Pousser une voiture n'est pas difficile, mais la déplacer sur les inégalités de terrain d'un passage à niveau, c'est mortel. Vous êtes beaucoup plus fort que je ne le croyais.

— Il y a des tas de choses en moi que vous ignorez, chérie, dit Harvey avec un léger rire. De toute façon, vous êtes satisfaite j'espère ? Vous vouliez que je sois un héros ? Hé bien, ça y est. C'est plus rapide que de transpirer sur des livres ou autre chose.

— Chéri, je suis si fière de vous, minauda Véra. Et je suis heureuse de tenir ma parole... Quand pourrons-nous nous voir pour que vous me donniez ma bague de fiançailles ?

— Faut-il vraiment que vous traitiez cela comme une affaire ? dit Harvey d'une voix plaintive. Mais puisque vous me le demandez, que diriez-vous si je vous invitais à déjeuner ?

— Parfait ! Venez me prendre à la maison... A midi sonnant, je vous attends.

— J'y serai, promit Harvey, solennel.

Il raccrocha. Peters, après l'avoir débarrassé de l'appareil, se frotta doucement les mains.

— Je devine, Monsieur, que Mademoiselle Maynard est convaincue ?

— Absolument ! C'est d'autant mieux qu'elle a tout lu d'elle-même sans qu'on l'y invite. Mon costume gris à fines rayures, Peters. J'ai beaucoup à faire.

A midi tapant, Harvey, au volant de son énorme voiture sport, s'arrêtait devant l'immeuble où Véra Maynard habitait avec ses parents.

Harvey, les vêtements impeccables, descendit en chantonnant sur le pavé, puis hésita. Un homme le regardait de loin. L'événement n'avait rien de dramatique en soi, mais ce qui était étrange, comme Harvey s'en rendit compte immédiatement, c'est que cet homme lui ressemblait d'une manière saisissante, bien que ses vêtements fussent différents.

— Sapristi ! murmura Harvey qui esquissa spontanément un geste d'appel à l'adresse de l'inconnu et fit quelques pas dans sa direction.

Loin d'obéir à son commandement, l'homme prit ses jambes à

son cou et s'enfuit. C'était la première fois que Harvey voyait courir quelqu'un aussi vite ! Il renonça à poursuivre l'individu. Cependant comme la rue était droite et comme l'inconnu continuait à galoper, Harvey regagna rapidement sa voiture, sauta au volant et s'élança derrière son sosie à travers le trafic de la rue.

Son projet aurait sans doute abouti si, dans sa précipitation, il ne s'était littéralement jeté sur la voiture d'une patrouille de police. Le temps qu'il expliquât sa maladresse par un mensonge, et son sosie avait disparu !

— C'est absurde ! Se lamenta-t-il tandis que l'officier le regardait d'un œil glacé et prenait des notes. Vous allez me faire rater un rendez-vous important. Il vous en cuira, mon ami. Mais peut-être ne savez-vous pas qui je suis ?

— Je ne le sais que trop bien, Monsieur Bradman ! rétorqua le policier. Drôle d'affaire, la vie, quand on y pense.

— Ah, vous êtes un philosophe, en somme ? lui lança Harvey avec un regard furieux. Et qu'est-ce qu'elle a de si drôle, la vie ?

— La nuit dernière, vous avez sauvé une femme qui se trouvait en danger de mort ; ce matin, votre manière de conduire fait de vous un danger public ! Entre un héros et un assassin, la distance n'est peut-être qu'une question de circonstances ?...

Harvey fit la moue mais ne répondit pas. Cinq minutes plus tard, il s'arrêtait de nouveau devant l'immeuble où habitait Véra. Il la trouva sur le seuil de la porte. Elle était vêtue et parée à ravir, mais elle regardait son fiancé avec une fureur qu'elle n'arrivait pas à dominer.

— Etes-vous fou ? Demanda-t-elle froidement.

— Moi, chérie ? dit-il en s'approchant d'elle. Non, pas encore. Mais sait-on jamais ?...

— Tout juste ce que je pensais ! Je descendais dans l'entrée pour me porter à votre rencontre quand je vous ai vu tourner bride et vous envoler comme un fou. Quelle mouche vous a piqué ?

— Je... heu... j'ai aperçu par hasard quelqu'un que je connais et je...

— Quelqu'un qui est plus important que moi ? fit-elle acerbe.

— Pas du tout ! répondit Harvey avec un geste vague. C'est seulement une de ces rencontres... Mais, montez, chérie, nous serons en retard pour le déjeuner.

Véra hésita, puis s'installa d'un mouvement gracieux sur le siège avant en fermant la portière. Harvey jeta autour de lui un regard anxieux, s'attendant presque à voir surgir soudain son double qui, sans doute, ficherait tout en l'air. Heureusement, rien ne se passa. Il n'y avait que la lumière radieuse de cette belle journée et la foule habituelle de ce quartier chic de Londres. Les hommes et les femmes

qui déambulaient dans les deux sens jetaient des regards à l'énorme croiseur terrestre qui s'appelait une voiture sport et où trônaient Harvey et Véra.

Tandis que Harvey conduisait avec pondération au milieu de la circulation animée, Véra (qui n'était, pas encore tout à fait apaisée) se taisait. Il put donc réfléchir. Mais plus il réfléchissait, plus il était perplexe... Le fait était déjà assez étrange que son double se fût trouvé dans cette région ; mais comment diable avait-il appris que Harvey viendrait en cet endroit ?...

— Bizarre, très bizarre, marmonna Harvey en exprimant tout haut sa pensée sans s'en apercevoir.

— Quoi donc ? demanda vivement Véra.

Il avait un moment oublié la jeune fille. Il revint promptement à son état normal.

— Pardon, dit-il en souriant, je réfléchissais à quelque chose. Et ne soyez pas d'une telle froideur à mon égard, Vee. Après tout, je suis un héros.

— Oui, je le suppose.

— Vous le supposez ! Le journal l'a dit, n'est-ce pas ? Et vous l'avez dit vous-même !

— C'est encore exact. Mais cette force de géant que vous déployez soudain me déconcerte. Et je ne vous ai jamais connu une telle habileté en mécanique, que vous puissiez réparer en quelques minutes une voiture en panne. Cependant, il semble que vous l'ayez fait la nuit dernière.

— C'est que j'étais d'humeur à le faire. Comme je vous l'ai dit, il y a des tas de choses en moi que vous ne connaissez pas.

— Je le connaîtrai quand nous serons mariés, dit Véra.

Comme ils arrivaient au restaurant, Harvey laissa tomber le sujet. Mais Véra restait troublée, c'était visible. Et sitôt qu'ils furent assis à leur table favorite, elle posa à brûle-pourpoint une question :

— Qu'alliez-vous donc faire à Haut-Namos, la nuit dernière, et à cette heure-là ? Et sans voiture ! Car on ne parle pas de votre voiture dans le journal. Vous avez conduit la voiture de la femme journaliste après l'avoir réparée.

— Heu... une seconde, ma chérie, chuchota Harvey qui put préparer sa réponse tout en donnant ses ordres au garçon... En réalité, je désirais m'éloigner de tout. J'étais encore sous le coup de notre conversation... de notre rupture en quelque sorte. Vous m'aviez pas mal bouleversé et je me suis mis à marcher sans arrêt après avoir mis la voiture au garage.

— Et vous auriez couvert vingt milles ! s'écria Véra, effarée. C'est tout simplement impossible ! Je sais que Haut-Namos se trouve à cette distance, car je l'ai vérifié.

— Je suis plus fort que vous ne le pensez, ma chérie.

Et, entre nous, cette suspicion plutôt mesquine au sujet d'un acte de grande bravoure n'est pas ce que j'appellerais de très bon goût.

— Pardonnez-moi, Harvey, dit-elle, confuse.

En lui adressant son plus doux sourire, elle ajouta :

— C'est que je me débats terriblement pour arriver à ajuster les faits d'une manière logique.

— Moi aussi, marmonna-t-il machinalement.

Grâce au ciel, le garçon revint à cet instant.

Ils restèrent un moment sans rien dire puis, alors que Harvey achevait son potage, il aperçut, au-dessus des rideaux luxueux qui recouvraient la moitié inférieure des vitres du restaurant, un visage attentif qui le regardait. *C'était encore lui !* Mais il disparut dès que Harvey eût posé le regard sur lui.

— Je reviens dans un instant, Vee ! lança-t-il en se redressant d'un geste si brusque qu'il faillit renverser dans la poitrine de Véra l'assiette à potage de celle-ci.

Fonçant à travers les chaises, valsant autour d'un garçon qui approchait, il bondit dans la porte tournante et disparut. Véra, restée assise, ouvrait de grands yeux ébahis.

Elle toussa et reprit son sang-froid lorsque revint le garçon. Celui-ci regarda autour de lui.

— Monsieur Bradman reviendra-t-il, Mademoiselle ?

— Je l'espère, répondit Véra sans préciser.

Harvey revint quinze minutes plus tard, transpirant, couvert de poussière. Ses vêtements étaient souillés de taches de boue. Il repoussa en arrière ses cheveux en désordre et s'installa à nouveau à table.

— Je suis désolé, ma chérie, dit-il d'un air embarrassé.

Véra haussa les épaules et articula, sarcastique :

— Oh, ne vous occupez pas de moi ! J'ai seulement fait retarder le dessert dans l'espoir que vous reviendrez un jour... Vous allez mieux, maintenant ?

Il eut une grimace plaintive.

— Vee, vous ne comprenez pas...

— Comment avez-vous pu le deviner ? Persifla-t-elle.

— Je suis navré... Je me rends compte de ce que mon attitude peut avoir de pénible pour vous, mon trésor, mais si je me suis précipité au dehors comme je l'ai fait, c'est que j'avais une raison. J'essayais de joindre un homme d'affaires très important. Ce même individu que j'avais aperçu ce matin quand je me suis éloigné brusquement de votre porte. Je l'ai poursuivi cette fois dans toutes les ruelles, et même dans un ancien grenier. Mais il m'a échappé.

— Echappé ? De quoi diable parlez-vous ? Qui était-ce ? Un pickpocket ?

— Je veux dire que... qu'il m'a glissé entre les doigts. Plus simplement, j'ai perdu sa trace.

Un silence suivit. Harvey se racla la gorge, redressa le nœud de sa cravate puis essaya de manger. Il y renonça finalement et demanda à boire. Véra, elle, ne voulut pas renoncer au dessert.

— J'ai apporté la bague, Vee, dit enfin Harvey. L'instant me paraît aussi approprié qu'un autre pour la mettre à votre doigt et je...

— Qu'est-ce que vous entendez par : « homme d'affaires important », interrompit Véra, glaciale, déterminée. Vous n'avez jamais de votre vie traité la moindre affaire et il ne s'agit certainement pas d'une question qui concerne la Compagnie de Navigation Bradman puisque vous êtes incapable de distinguer un vaisseau de guerre d'un canoë !...

— Il ne s'agit pas d'affaires maritimes ou financières, Vee. Je veux parler... de science.

Harvey se demanda un moment pourquoi il avait prononcé ce mot. Mais c'était, pensa-t-il, parce que les questions scientifiques étaient les seules qui pussent l'intéresser en dehors de Véra et des boissons fortes.

— De science ? répéta Véra, plus ébahie que jamais. Depuis quand vous occupez-vous de science ?

— Eh bien, je... Voilà. Cela m'intéresse, les étoiles, les planètes et le reste. Je m'intéresse assez aussi à la physique nucléaire. C'est un peu mon passe-temps, si vous voyez ce que je veux dire ?... Demandez à Peters quand vous le verrez.

— Je ne le ferai sûrement pas ! Peters est tellement attaché à vous qu'il dirait n'importe quoi. Il reste que vous m'avez abandonnée brusquement à cette table pour revenir un quart d'heure plus tard et dans l'état d'un objet qui aurait été traîné par un chien. Tout cela pour courir à la poursuite d'un vague homme de science ? C'est inconvenable. Vous pouvez garder votre bague, Harvey.

— Quoi ? Ecoutez, Vee, vous aviez promis que si je...

— Les femmes ont toujours eu le privilège de pouvoir changer d'avis, vous le savez bien. Il se peut que vous ayez accompli un acte de bravoure, mais il vous est certainement monté à la tête ! Vous vous conduisez à mon égard comme... un piqué. Il n'y a pas d'autre mot, je m'en excuse.

Harvey vida son verre d'un air chagrin. Véra lui jeta un regard troublé, hésita, puis le regarda de nouveau.

— Oh ! Ça va, soupira-t-elle. Ne prenez pas cet air abattu. Je tiendrai ma promesse. Où est la bague ?

Le visage de Harvey s'illumina. Il glissa la bague au doigt de Véra et posa un baiser dans le creux de sa main.

— Je suis peut-être un piqué, peut-être un héros, mais je suis

certainement amoureux de vous, Vee, murmura-t-il. Je ne m'enfuirai plus comme je l'ai fait, croyez-moi ! Même s'il réapparaissait.

— Qui ? L'homme de science qui a disparu dans les ruelles ?

Harvey ne répondit pas. Son esprit se troublait de nouveau et la faute n'en était pas seulement à la boisson. Qui diable était ce double mystérieux de lui-même ? Ce n'était pas une projection de son cerveau, puisque la femme-reporter l'avait vu elle aussi.

Véra demanda négligemment :

— Voulez-vous qu'en sortant d'ici nous allions en voiture à Haut-Namos jeter un coup d'œil sur l'endroit où vous avez réalisé votre performance ? J'aimerais voir ce passage à niveau.

— Non, pria Harvey. Pas cela, Vee ! Il se peut qu'il y ait des gens aux alentours, ils voudront me féliciter pour ma bravoure. Et parader devant la vieille garde-barrière, non, je ne pourrais le supporter ! D'ailleurs, on est sans doute en train de réparer la porte et je pourrais avoir à répondre à des questions, continua-t-il précipitamment. Je ne veux pas révéler mon identité.

— Pourquoi donc ?

— Eh bien, parce que... je suis modeste.

— Je trouve bizarre, dit Véra, que cette correspondante de presse ne vous ait pas reconnu. Vous êtes très connu dans le « Tout Londres » et votre visage a embelli – ou disgracié – pas mal de magazines. Pourquoi donc cette journaliste n'a-t-elle pas vu qui vous étiez ? Et pourquoi le rédacteur-en-chef, qui est un spécialiste et qui est certainement au courant de cette affaire, ne vous a-t-il pas identifié lui non plus ?

Harvey garda le silence. C'était un point qui, jusqu'alors, lui avait échappé. C'était vraiment étrange qu'on ne l'eût pas reconnu. A moins que, de près, il y eut chez son double des différences qui le distinguaient nettement de Harvey Bradman.

— Vous pourriez aller la voir, cette correspondante de presse, pour lui parler, suggéra Véra. Ou bien téléphonez-lui. Je ne demande pas mieux que de croire à votre bravoure, mais je ne suis pas d'avis que votre nom soit supprimé. Il y a dans notre cercle un tas de piliers de salons qui vous tiennent pour un snob ou un ivrogne ; je voudrais qu'ils sachent que mon fiancé est un homme courageux, plein de force et de ressources.

— Ils le sauront grâce à la photo, dit Harvey. Ils me reconnaîtront. Et mon mérite sera d'autant plus grand que j'aurai été modeste.

— Heu... peut-être, admit Véra qui réfléchissait.

Harvey attendit, inquiet. Mais son visage s'éclaira lorsqu'elle continua :

— Dans un sens, vous avez raison. La vraie bravoure est toujours

modeste. Et, après tout, cette affaire vous regarde. Nous allons passer l'après-midi chez Harry, voulez-vous ? Il a organisé une de ses interminables réunions mondaines... où l'on s'ennuie si gentiment. Mais ce sera l'occasion pour faire connaître nos fiançailles et notre réconciliation.

— D'accord ! Accepta Harvey, soulagé.

Et, du regard, il chercha le maître d'hôtel pour réclamer l'addition.

CHAPITRE II

Harvey rentra finalement chez lui à son heure habituelle, c'est-à-dire à une heure du matin. Peters l'attendait.

Nous sommes contents ce soir, Monsieur, fit-il remarquer en débarrassant Harvey de son chapeau et de son pardessus. Me trompé-je en présumant que Mademoiselle Maynard a accepté votre demande ?

Nullement. Mais elle a accepté avec des réserves. Il y a eu des incidents.

Vraiment, Monsieur ? Désirez-vous m'en parler en prenant quelque chose ?

Excellente idée !

Attablé devant quelques sandwiches et un cocktail, Harvey relata les événements bizarres auxquels il avait été mêlé avec son double. Peters, comme à l'ordinaire, ne l'interrompit point et lorsque Harvey eut achevé son récit, des rides profondes creusaient le front du serviteur.

Extraordinaire, Monsieur, extraordinaire... Et vous n'avez pas réussi une seule fois à arriver à portée de voix de ce double ?

Grand Dieu, non ! Cet homme court comme s'il était propulsé par une fusée ! Mais ce qui m'étonne surtout, c'est qu'il sache où me trouver alors qu'aucun indice ne peut le lui indiquer. La prochaine fois, il apparaîtra peut-être ici !

— Je le voudrais, Monsieur. Et que nous puissions prendre la situation en main. Ce qui se passe n'est évidemment pas une simple coïncidence. Quelqu'un qui, physiquement, est identique à vous, surveille vos mouvements et cherche peut-être à vous effrayer.

— Hé bien, si c'est là son but, il a raté son coup ! Je suis pas le moins du monde épouvanté... Malheureusement, je me trouve dans un drôle de pétrin, car si jamais Vee aperçoit mon double, elle mettra ensemble deux et deux et ma légende d'héroïsme s'en ira en fumée,

Peters garda le silence un long moment, puis soupira.

— Je crois, Monsieur, que nous ne pourrons pas grand chose, tant que cet individu ne reparaitra pas. Il faut que nous puissions lui parler, lui tendre un piège, l'amener à s'expliquer. Puisqu'il ne s'est pas encore montré à Mademoiselle Maynard, espérons qu'il continuera à manifester la même prudence.

— Espérons-le ! dit Harvey.

Sur ces mots, il se retira et se coucha, mais son sommeil fut entrecoupé de cauchemars, hanté par l'homme qui était fait à son image. Comme l'avait dit Peters, cette affaire n'était plus une simple coïncidence. C'était une menace positive.

Cependant, plusieurs jours s'écoulèrent sans que le double réapparût. Véra, voyant que Harvey avait cessé de s'enfuir de-ci, de-là, sans explication valable, s'était calmée et s'abandonnait à de doux élans. Il semblait que le mystère du double eût pris fin.

*
* *

Un soir, comme Harvey venait de quitter sa maison pour se rendre à un rendez-vous avec Véra, il croisa un marchand de journaux qui passait devant la grille de la maison au moment même où Harvey sortait pour aller chercher sa voiture. Celui-ci eut une vision rapide de la première page du journal, à moitié cachée par le bras de l'homme, mais ce fut suffisant pour le glacer de la tête aux pieds. C'était encore lui, sur une photo différente cette fois.

— Hé ? cria Harvey avec un geste de la main. Un journal, s'il vous plaît !

L'homme se retourna immédiatement et s'approcha d'un pas rapide. Harvey lui donna une demi-couronne et se trouva trop absorbé pour s'inquiéter de la monnaie. En fait, il l'était trop pour quoi que ce fût. Il oublia complètement qu'il allait chercher sa voiture au bord du trottoir. Il revint chez lui, ou plutôt jusqu'au porche où il s'arrêta, le pouce sur la sonnette.

— Un ennui, Monsieur ? demanda Peters surpris lorsque Harvey se jeta dans le hall.

Harvey ne répondit pas. Il tendit le journal et Peters lut lentement :

« Un savant part en guerre contre les femmes,

« Le docteur Boris Carter, métaphysicien américain qui est depuis peu dans notre pays et qui, le premier soir de son arrivée, a sauvé une femme au moment où elle allait être tuée par un train express, a prononcé aujourd'hui, à l'Institut des Sciences Appliquées, une conférence devant un auditoire de psychologues.

« Le docteur Carter a émis, sur les femmes, quelques opinions très sévères basées, déclare-t-il, sur des études approfondies qu'il aurait faites. Il est absolument convaincu que l'égoïsme, considéré d'habitude comme une tare masculine, est beaucoup plus courant chez les femmes, et cet égoïsme est d'autant plus vif lorsque la femme se trouve placée plus haut sur l'échelle sociale.

« Il a déclaré aussi que, selon les résultats de ses travaux, les femmes ne sont guère supérieures à des animaux primitifs qui seraient doués d'un semblant de raison, bien que chez la plupart cette faculté ne soit qu'apparente, car aucune femme n'a jamais raisonné avec la moindre aptitude à la logique.

« Le docteur Carter a soulevé de vigoureuses protestations de la part des femmes de son auditoire, mais il n'a pas pour autant renoncé à son point de vue et a répondu avec calme à toutes les objections qui lui étaient lancées.

« C'est la première fois que le docteur Carter parle en public. Il a vécu longtemps seul et retiré, se consacrant à l'étude psychologique de la femme. »

— Ciel ! s'écria Peters, horrifié. Ça, c'est vraiment l'éléphant dans le magasin de porcelaines ! Si Mademoiselle Maynard lit ce...

Il faut à tout prix que je l'en empêche ! décida Harvey en frappant du poing la table du hall. Je ne sais si elle achète ce journal... Je vais faire tout ce que je peux pour l'en détourner. Je vais la rejoindre au galop !...

Peters, resté seul, réfléchit de son mieux à ce problème et essaya vainement de saisir le rapport qui pouvait exister entre le nom de Boris Carter et celui de Harvey Bradman.

Harvey, cependant, filait à un train d'enfer pour arriver à l'appartement de Véra.

La servante l'introduit. Dès qu'il eut regardé Véra, il se rendit compte, à son expression de bonne humeur que, jusque-là, tout allait bien.

— Vous êtes en retard, dit-elle. Je m'étais habillée puis, quand j'ai vu que vous n'arriviez pas, je me suis déshabillée. J'aimerais que vous essayiez d'être un peu plus ponctuel. Qu'est-ce qui vous a retenu ?

— Peters, mentit Harvey. Il s'est embrouillé en me préparant mon costume. Partons maintenant.

Vera acquiesça et passa dans sa chambre, sans doute pour mettre la dernière main à sa toilette avec l'aide de sa femme de chambre.

Harvey jeta autour de lui un regard inquiet. Ses yeux s'arrêtèrent sur l'appareil de radio. Les déclarations sensationnelles du docteur Carter trouveraient peut-être le moyen de s'introduire dans le bulletin des nouvelles. Sans la photographie, cela n'aurait guère d'importance, à moins que l'on ne rappelât l'incident du passage à niveau.

« Diable ! pensa-t-il. Ça devient compliqué ! »

Il s'approcha de l'appareil, rabaisa la planche arrière puis, avec son coupe-cigare, trancha à l'intérieur un des fils principaux du poste. Il remit en place la planche et tâcha de prendre un air innocent. Lorsque la radio serait réparée, il ne serait plus question de Carter dans le journal parlé.

Mais la télévision ? Le regard de Harvey s'accrocha au gros appareil qui se trouvait dans un angle de la pièce. Y avait-il des chances pour que Carter y apparût ? Peu probable... Pourtant, s'il apparaissait ?

Un fil du poste de télévision, celui du tube cathodique, fut également tranché. Harvey fit disparaître son coupe-cigare et examina les lieux avec un sentiment de culpabilité. Lorsque son regard eut fait le tour de la pièce, il sentit son cœur s'arrêter. Là, sur une table de coin, se trouvait le journal en question ! La femme de chambre venait sans doute de l'apporter ; il n'était pas encore déplié.

Harvey s'en saisit sur-le-champ en rendant grâce à Dieu que la feuille ait été déposée là de telle manière que sa photo – ou plutôt celle de Carter – se fût trouvée en dessous. Il chercha autour de lui un endroit où jeter le journal, mais, en entendant la voix de Véra s'approcher, il fit disparaître promptement le quotidien en l'enfonçant tant bien que mal dans la poche de sa veste.

— Je suis prête, annonça Véra qui entra, vêtue de son manteau de fourrure et d'un chapeau à la dernière mode.

— Jane, dit-elle à la servante, je rentrerai vers... Harvey, que faites-vous donc ?

Harvey mit un terme aux efforts frénétiques qu'il faisait pour cacher le journal. Mais il eut le souffle coupé quand il se rendit compte qu'en ôtant la main de sa poche il en avait, par inadvertance, retiré le journal. Celui-ci tomba à plat sur le tapis et la photo même de Harvey se trouva au-dessus.

— Voyons ! C'est mon journal du soir qui se trouvait là, sur cette table ! s'écria Véra en s'avançant. Que vouliez-vous en faire ?

— Rien, ma chère, rien du tout.

Harvey ramassa le journal d'un air dégagé et le plia, mais il paraissait si peu naturel que des soupçons s'éveillèrent aussitôt dans l'esprit de Véra.

— Harvey, vous n'allez tout de même pas emporter mon journal du soir ? J'ai l'intention de le lire plus tard... Donnez-le-moi.

— Il est un peu abîmé, reconnut Harvey en retournant le journal de façon que la première page fût dirigée vers lui. Je vous achèterai le « Standard » quand nous serons dehors.

— Je ne veux pas du *Standard* ! Je veux mon journal !

Et la jeune fille, habituée à faire ses quatre volontés, s'empara de la publication. Harvey, plutôt que de soulever une bagarre dans l'appartement, surtout en présence de la femme de chambre, lâcha prise et attendit, morne, que la tempête éclatât.

Véra jeta un regard à la photo, puis un second. Après quoi, elle lut l'article concernant le docteur Carter. Ses lèvres se durcirent lentement et, à la fin, elle se tourna vers la femme de chambre.

— Laissez-nous, Jane, je vous prie.

— Oui, Ma'm. Mais je voulais vous demander au sujet du...

— Plus tard, Jane.

La servante se retira. Les yeux de Véra jetaient des lueurs

d'acier.

— Ce n'est pas moi qui suis sur cette photo ! déclara carrément Harvey en prenant les devants.

— Ne soyez pas idiot ! C'est certainement vous ! Je vous reconnaîtrais entre mille et cette photo est tout à fait ressemblante. Docteur Carter, vraiment !

— Ecoutez, Vee, ce docteur Carter est un individu absolument différent de moi...

— Je n'en crois rien ! A moins que vous puissiez me le prouver !

— Là est la difficulté, marmonna Harvey. Je ne vous ai pas vue aujourd'hui, autrement mon alibi aurait été parfait. Vous m'aviez dit que vous deviez vous occuper de la Ligue d'Assistance Féminine, je crois, et vous avez remis notre rendez-vous à ce soir...

— Ne vous occupez pas de ce que j'ai fait. Parlons plutôt de vous. D'après ce que je vois, vous avez passé plusieurs années à étudier les femmes en général, et moi en particulier ? Sous une sorte de... microscope mental ! Je comprends que vous n'ayez pas signé de votre nom de pareilles déclarations !

— Vee, vous vous trompez du tout au tout !

— Comment serait-ce possible ? L'article dit que c'est le même homme que celui qui, l'autre soir, a accompli cette courageuse prouesse au passage à niveau. C'est sur la foi de cet acte de bravoure que vous m'avez amenée à me fiancer avec vous. Vous me prenez pour une idiote, Harvey.

Harvey, se maudissant lui-même, garda le silence.

Véra reprit :

— Ainsi, les femmes sont égoïstes ! Plus elles sont haut placées sur l'échelle sociale, plus leur égoïsme est profond ! Vous l'auriez fait exprès que vous n'auriez pas pu m'atteindre plus directement, Harvey... Guère supérieures à des animaux ! Comme c'est aimable ! Et délicat !...

— Je n'ai rien dit de semblable et je ne suis pas le docteur Carter ! hurla Harvey, furibond.

— Alors, qui a sauvé cette journaliste ? répliqua Véra.

— C'est, je suppose, le docteur Carter, confessa Harvey, misérable. Je n'y suis pour rien, Vee ! J'ai simplement profité de son étonnante ressemblance avec moi.

— Je n'en crois rien, déclara Véra. Vous n'auriez pas pu vous abaisser ainsi ! Non, vous êtes bien le Docteur Carter, mais vous vous servez d'un pseudonyme pour exposer vos idées sur des sujets prétendus scientifiques. Je suppose que vous en tirez une grande satisfaction ?... Le seul trait qui soit en votre faveur dans toute cette histoire, c'est que vous avez réellement accompli un acte d'héroïsme, bien que vous ayez eu l'élégance à ce moment-là de ne pas donner

votre nom. Mais peut-on savoir depuis combien de temps vous vous cachez sous le nom du Docteur Carter ? Certainement pas depuis longtemps, puisqu'on dit, sur ce journal, que vous n'aviez jamais parlé en public jusqu'ici.

— Je me tue à vous répéter que je ne suis pas ce Carter ! répondit Harvey, levant les bras dans un geste d'impuissance. Allons au Bureau des Sciences Appliquées. Là, nous ferons une enquête et j'espère que vous serez convaincue.

— Je n'irai nulle part ! Ou vous n'êtes pas le Docteur Carter, et vous avez alors obtenu ma main grâce à un subterfuge, ou bien vous l'êtes et je n'ai rien à faire avec un homme qui a une telle opinion des femmes. C'est mon dernier mot, Harvey !

Harvey ouvrit la bouche pour parler, mais il la referma en voyant que Véra lui avait mis dans la main la bague de fiançailles. Il regarda l'objet, puis la jeune fille, mais celle-ci se détourna avec un mouvement de tête.

— Très bien, dit-il calmement, en mettant la bague dans sa poche. Je vous ai dit la vérité et j'ai confessé mon noir péché. Si après cela vous ne voulez pas de moi, mieux vaut que je m'en aille. Je vais vous envoyer un électricien pour réparer la radio et la télévision.

— Pourquoi donc ? Il n'y a rien à arranger à ces appareils, dit Véra en le regardant.

— Il n'y avait rien, mais maintenant il y a quelque chose, assura Harvey d'un ton sérieux. Adieu, Véra... Notre affection, tant qu'elle a duré, a été quelque chose de magnifique.

Il quitta l'appartement et ferma la porte d'un geste résolu. Puis, le visage assombri, il courut à sa voiture et démarra. Aussi vite qu'il le put, il roula jusqu'au Bureau des Sciences Appliquées. Il s'attendait à trouver fermé le grand établissement, mais les fenêtres étaient éclairées à l'un des pavillons, sans doute dans l'attente des élèves du soir.

En quelques enjambées, il fut à l'intérieur du bâtiment. Les jeunes gens et les jeunes femmes qui, pressés, le croisaient, leurs dossiers sous le bras, le regardaient puis disparaissaient, les uns dans le large hall, les autres dans l'escalier monumental. Puis, un homme encore jeune qui avait l'allure d'un professeur, s'arrêta en s'apercevant que Harvey regardait autour de lui.

— Quoi ! Le Docteur Carter ! s'écria le professeur ravi, en s'avancant. Quel plaisir pour moi ! Je ne pensais pas que vous reviendriez. Vous aviez annoncé que vous alliez vous plonger dans des recherches sur les ions et que vous n'aviez pas le temps de revenir parmi nous...

— Vraiment ? fit Harvey, vague.

Puis :

— Oh ! Bien sûr ! Je m'en souviens ! Mais je... heu..., je pensais que...

— Venez à mon bureau, cher Monsieur. Il y a pas mal de questions que j'aimerais discuter avec vous. En fait, je désirerais vous demander de revenir pour faire aux étudiants des cours du soir quelques conférences spéciales sur la métaphysique. Vous connaissez leur niveau intellectuel, n'est-ce pas, et...

— Oui, bien sûr ! répondit Harvey qui se demandait, terrifié, comment il allait s'en tirer.

Le jeune professeur, tout en parlant, se dirigeait vers un des couloirs et Harvey était obligé de marcher à sa hauteur.

— Votre conférence sur les femmes a soulevé une tempête dans les journaux du soir, dit le professeur en souriant. Vous l'avez prononcée cet après-midi et, déjà, les éditoriaux, ou bien chantent vos louanges, ou bien vous critiquent.

— C'est une des choses qui sont inséparables de toute conception nouvelle, dit Harvey avec un sourire détaché.

— Oui, certes. Entrez, Docteur.

Le professeur était arrivé à son bureau. Il ouvrit la porte, fit de la lumière et, d'un geste, invita Harvey à le précéder. Le professeur eut une expression d'étonnement en voyant Harvey en smoking, mais il ne fit aucune réflexion.

— Pourquoi êtes-vous revenu au collège, Docteur ? demanda-t-il en s'asseyant après avoir, du geste, invité Harvey à en faire autant. C'est sans doute, je l'espère, que vous avez décidé de sortir de votre retraite pour nous faire bénéficier de vos immenses connaissances métaphysiques ?

— Eh bien, heu... je n'ai pas d'intention bien arrêtée, répondit Harvey embarrassé.

Il ne pouvait guère avouer qu'il était venu se livrer à une enquête sur le docteur Carier, c'eût été le comble du ridicule.

— Je... j'ai simplement voulu jeter un coup d'œil sur l'ensemble de votre installation.

— Nous sommes ici dans la partie réservée au collège technique pour les jeunes étudiants en sciences. Je suis le principal de la section.

— Vraiment ? J'aurais cru le principal beaucoup plus âgé.

— Le savoir ne se mesure pas au nombre des années, Docteur Carter. Vous surtout, vous devriez le savoir.

— Heu... fit Harvey, modeste.

— Vous êtes certain que vous n'êtes pas revenu pour votre règle à calcul ? suggéra le professeur avec une pointe d'humour.

— Ma règle à calcul ? répéta Harvey, sursautant. Pourquoi donc ?

— Pour la très simple raison que vous l'avez oubliée, ce qui n'est

pas surprenant de la part d'un homme comme vous, plongé sans doute dans les spéculations abstraites... Vous l'avez laissée sur le bureau après avoir exposé cette théorie extraordinaire sur les forces et les tensions qui résultent de l'action interatomique.

— Vraiment ? Eh bien... cela m'était sorti de l'esprit. Mais maintenant que j'y pense, acheva Harvey, c'est bien pour cette raison, je crois, que je suis revenu. Je savais que j'avais un but, mais quand je suis arrivé j'ai oublié ce que j'étais venu chercher. Merci...

Il prit la règle à calcul que le professeur avait retirée de son bureau et lui tendait. Une idée se faisait jour dans son esprit ; il ne désirait plus qu'une chose : s'en aller au plus vite !

— Voilà donc une affaire arrangée, dit-il en se levant.

Il n'y a pas de raison pour que je reste ici plus longtemps.

— Vous ne voulez donc pas dire quelques mots aux élèves du soir ? Ils seraient émerveillés !

— Je n'en doute pas, mais je ne parle jamais sans notes. Avant de me présenter, j'ai pour habitude de préparer en détail la matière de mon exposé.

— Pourtant vous ne vous êtes servi d'aucune note cet après-midi, Docteur.

— C'est tout à fait différent. Je connaissais le sujet par cœur.

— je vois, dit le professeur avec un sourire compréhensif.

Il se leva et tendit la main.

— Puisque je n'arrive pas à vous persuader, Docteur Carter, je ne peux que vous souhaiter de réussir pleinement vos expériences sur les ions.

Harvey hocha la tête assez froidement et se retira aussi vite qu'il le put sans se montrer impoli. Ça et là, tandis qu'il se dirigeait vers la sortie, des étudiants le reconnaissaient, lui jetaient des regards d'admiration effrayée, puis passaient leur chemin. Ces incidents se reproduisirent tant de fois qu'il parut évident à Harvey que son double était sans nul doute absolument identique à lui. Il en fut encore plus convaincu en s'apercevant que son costume de soirée qui apparaissait sous son pardessus ouvert n'apportait pas le moindre doute sur son identité.

« C'est bien étrange, pensa-t-il en s'installant de nouveau au volant de sa voiture... Mais nous trouverons peut-être très vite l'explication de cette affaire et nous amènerons cet individu à dire qui il est. »

*

* *

Quand Harvey avait une idée en tête, il ne le lâchait pas

facilement. Sans perdre de temps, il rentra chez lui. Peters lui ouvrit, l'air grave. Etant donné l'heure, sept heures un quart, il devinait que les événements de la soirée n'avaient pas répondu au plan établi par son maître.

— je vois, Monsieur, que vos efforts pour apaiser Mademoiselle Maynard n'ont pas pleinement réussi.

— Un four complet, Peters. Et elle m'a rendu la bague, en dépit de mes aveux sincères. Mais, pour l'instant, nous allons laisser cette question de côté. Je vais m'improviser détective pour découvrir la vérité au sujet de cet idiot qui se sert de ma personnalité ou, du moins, profite de sa ressemblance avec moi.

— Une ressemblance totale, Monsieur, si l'on peut dire, fit remarquer Peters. Toute cette affaire est vraiment diabolique.

Débarrassé de son chapeau et de son pardessus, Harvey prit dans sa poche et montra, dans son étui de cellophane, la règle à calcul.

— Elle appartient au Docteur Carter, Peters ! annonça-t-il, triomphant.

— Très intéressant, Monsieur. Puis-je vous demander où vous l'avez trouvée ?

— Au Bureau des Sciences Appliquées où je suis allé faire une enquête sur Carter...

Harvey raconta ce qui s'était passé, puis conclut :

— Il m'est venu à l'idée que cet objet avait une valeur exceptionnelle à cause des empreintes. Puisqu'il appartient à Carter, les empreintes de celui-ci doivent s'y trouver. Nous les trouverons en nous servant d'un pulvérisateur perfectionné et d'un peu de poussière de craie...

— Oui, Monsieur. C'est très possible. Mais à quoi cela vous servira-t-il ?

— A quoi ? Si nous arrivons à trouver une série d'empreintes réellement nettes, je les photographierai et les soumettrai à Scotland Yard afin de les faire vérifier par le C-3. En d'autres termes par la brigade policière qui s'occupe des empreintes. Ce n'est pas pour rien que je lis des romans policiers !...

— C'est ce que je vois, Monsieur, dit Peters dont le visage était plus austère que jamais. Vous pensez donc, à ce que je comprends, que ce Docteur Carter est un criminel ? C'est bien là votre idée ? Et vous comptez demander l'aide du Yard pour établir des comparaisons.

— Pas nécessairement un criminel, mais un danger public, spécialement en ce qui me concerne.

— Je vous conseille d'être prudent, Monsieur, murmura Peters après avoir réfléchi un moment. Ce Docteur Carter n'a encore en aucune façon prouvé qu'il était un criminel. Bien au contraire. C'est un savant aux théories révolutionnaires, mais rien d'autre. Et tout

propos tendant à faire penser qu'il serait un criminel pourrait être tenu pour diffamatoire et vous valoir des ennuis.

— Je vais régler cela à mon idée, interrompit Harvey, entêté. Voyez donc ce que vous pouvez faire pour installer ce dont nous avons besoin pour réaliser la prise des empreintes...

— Si vous le permettez, Monsieur, je connais un photographe qui pourrait nous fournir tout ce qu'il nous faut. Son magasin est sans doute fermé à l'heure qu'il est, mais je crois pouvoir trouver notre homme.

— Allez-y donc. Vous mettrez tous les frais à mon compte.

— S'il désire venir lui-même, ajouta Peters, dois-je accepter ? C'est un expert en microphotographie et, sans doute, en photographies d'empreintes.

— Amenez-le par n'importe quel moyen, dit Harvey.

*

* *

Peters se retira et Harvey, emportant la règle à calcul toujours placée dans son étui protecteur, se rendit dans la pièce la plus petite de son immeuble, un petit cabinet de travail réservé à son usage exclusif.

Il déposa la règle sur son bureau et s'installa pour attendre. Il lui vint cependant à l'esprit que le costume de soirée qu'il portait ne convenait guère pour travailler et, pour la première fois peut-être de sa vie, il changea de vêtements sans l'aide d'aucun domestique. Il venait à peine de terminer et d'enfiler un pantalon et une veste d'intérieur que Peters revenait, accompagné d'un homme chauve au visage rose qu'il présenta.

— Monsieur Danvers, Monsieur.

— Bonsoir, Monsieur Bradman.

Le photographe déposa sur le bureau une grande caméra et un pied pliant, puis il serra la main de Harvey.

— J'ai entendu parler de vous, continua-t-il, et je crois avoir récemment vu votre photo dans les journaux.

— Vous êtes sûr que ce n'était pas le Docteur Carter ? demanda sèchement Harvey.

Peters toussota.

— j'ai pris la liberté, Monsieur, d'expliquer l'histoire de votre double à Monsieur Danvers. Comme Mademoiselle Maynard n'entre plus en ligne de compte, je ne pense pas que cela puisse vous faire du tort.

— Aucun, reconnut Harvey.

Et il ajouta, s'adressant à Danvers :

— Je voudrais obtenir les empreintes de ce double pour pouvoir, si je le peux, mettre un frein à son activité. Il fait de ma vie un cauchemar.

— Puis-je regarder la règle, Monsieur ? demanda Danvers en avançant la main.

Harvey lui tendit la règle. Peters et lui suivirent ensuite les mouvements du photographe. Celui-ci était, cela se voyait, un travailleur précis et méthodique. Il étala une nappe propre sur le bureau et tira de sa « boîte à surprises » un pulvérisateur ainsi que plusieurs petits flacons de poudre. Puis, fixant à son œil droit une loupe, il examina, attentif, la règle à calcul qu'il avait placée obliquement par rapport à la lumière du bureau.

Un grand nombre d'empreintes, annonça-t-il enfin. Je vais voir ce que je peux faire...

Il se mit à l'œuvre. D'abord il utilisa de la craie et du mercure. Mais ce mélange n'ayant pas donné les résultats espérés, il adopta de la poudre d'aluminium. Une fois encore, il plaça la loupe sur son œil et étudia longuement et attentivement les parties saupoudrées.

— Je crois qu'elles sont assez nettes pour qu'on puisse les photographier, dit-il.

Il disposa sa caméra, prit plusieurs photos en changeant chaque fois la position de la lumière puis, ayant essuyé la poudre, il rendit la règle à Harvey.

— Qu'allez-vous faire maintenant ? demanda Harvey.

— Je vous donnerai le résultat dans une heure, Monsieur Bradman, et vous pourrez examiner vous-même les empreintes. Je ferai des photos qui pourront être soumises à Scotland Yard, si c'est là ce que vous désirez.

— C'est exactement ce que je veux, en effet.

Peters intervint et dit lentement à son maître :

— Je me demande, Monsieur, si ce ne serait pas une bonne idée de photographier aussi vos empreintes ?

— Pourquoi diable le ferais-je ? s'écria Harvey en écarquillant les yeux. Je ne suis pas un escroc !

— Je veux seulement dire ceci, précisa le domestique, si vous désirez plus tard prouver à Mademoiselle Maynard que vous n'êtes pas le Docteur Carter, il sera intéressant de placer vos empreintes à côté de celles de cet individu, avec une attestation de Monsieur Danvers écrite en dessous. Et ce ne serait pas seulement pour la gouverne de Mademoiselle Maynard, d'ailleurs. Il pourrait se trouver d'autres situations difficiles pour lesquelles il serait nécessaire que vous fournissiez la preuve de votre innocence. Dans le cas, par exemple, où le Docteur Carter commettrait un acte criminel.

— Bonne idée, approuva promptement Harvey. Pouvez-vous le

faire, Monsieur Danvers ?

— Très facilement, Monsieur.

Ce second travail demanda dix minutes, au bout desquelles Danvers se retira en promettant de revenir dans une heure.

— S'il n'y a aucun dossier de police concernant le Docteur Carter, Monsieur, demanda Peters, les sourcils en accents circonflexes, que ferez-vous ?

— Je n'en sais rien... En tout cas, c'est une sacrée bonne idée que vous avez eue de placer mes empreintes à côté des siennes... Il y a pourtant une autre difficulté. S'il y a plus d'un groupe d'empreintes sur la règle comme c'est probable, puisque le principal du collège l'a lui aussi touchée, quel résultat aurons-nous ?

— Quant à cela, Monsieur, une règle à calcul est un instrument que l'on manie pas mal et j'imagine qu'un groupe d'empreintes prédominera. Ce seront celles du Docteur Carter.

— Vous pensez à tout, dit Harvey avec un sourire. Préparez-moi donc un cocktail pendant que nous attendons. Et prenez-en un, vous aussi, si vous le désirez.

— Vous êtes trop aimable, Monsieur.

Harvey avala son cocktail et n'eut plus ensuite qu'à attendre. Ce fut l'heure la plus longue qu'il eût jamais vécue. Peters se retira de son côté à l'office.

Danvers revint enfin. Son visage était toujours rose, mais son regard exprimait une bizarre perplexité. Il semblait, à son attitude, qu'il désirât éclaircir rapidement un mystère.

— Tout a-t-il bien marché ? demanda vivement Harvey lorsque Peters introduisit Danvers dans le petit bureau.

— En ce qui concerne mon travail, oui, Monsieur Bradman, répondit Danvers en déposant sur la table plusieurs photographies excellentes. Mais avant d'aller plus loin, il faut que je vous pose une question. Avez-vous, à un moment quelconque, tenu cette règle dans votre main lorsqu'elle vous a été remise ?

— J'ai pris bien soin de ne pas y toucher ! Pas une seule fois, je vous le garantis !

— Alors je n'y comprends rien. Regardez.

Danvers désigna deux photographies sur lesquelles étaient tracées de curieuses lignes courbes numérotées une à une.

— Vous voyez ici, expliqua-t-il, deux photos qui donnent chacune une excellente empreinte du pouce. Ces empreintes paraissent provenir d'une seule et même personne, mais il n'en est rien. L'empreinte de la photo de gauche a été prise sur la règle et provient sans doute de la main du Docteur Carter. L'empreinte de droite est celle de votre propre pouce.

Harvey eut l'air complètement ébahi. Il balbutia :

— Mais... vous ne voulez pas dire que mes empreintes sont identiques à celles du Docteur Carter ? C'est tout simplement impossible, voyons !

— Je le sais bien, et pourtant c'est ce que mon analyse démontre. Ligne pour ligne, bande pour bande, les deux empreintes dactyloscopiques sont identiques. Elles sont toutes les deux du type que nous appelons « boucle à poche latérale ».

Un silence suivit. Harvey était absolument incapable de parler, et les yeux vifs de Peters étaient cachés derrière ses sourcils froncés.

— J'ai, procédé, reprit Danvers, à une étude approfondie qui n'a servi qu'à augmenter mon embarras. Sur la règle se trouvent une demi-douzaine d'empreintes nettes qui appartiennent à une même personne. Il y en a aussi d'une autre, mais qui n'apparaissent, que deux fois.

— Ce sont celles du professeur, dit Harvey. C'est lorsqu'il a ramassé l'instrument.

— Je vois. J'espérais que ce seraient les vôtres.

— Je ne cesse de vous dire que je n'ai pas touché à cet objet !

— Alors... que dois-je faire, Monsieur ? Vos empreintes se trouvent sur la règle et elles sont identiques à celles que vous m'avez données. Vous avez certainement manipulé cette règle à calcul un bon nombre de fois, et tout récemment.

— Jamais ! Insista Harvey. Toute cette histoire est diabolique ! Est-il exact qu'il n'existe pas deux personnes au monde ayant les mêmes empreintes ?

— C'est un fait absolu, confirma Danvers avec un regard étrange.

— Je conseille, Monsieur, intervint Peters après avoir toussoté, que Monsieur Danvers garantisse ces empreintes et...

— Pas question ! Interrompit Harvey. Je ne tiens pas, vous le pensez bien, à prouver que mes empreintes sont identiques à celles de Carter. C'est justement ce que je veux contester.

— Je ferais peut-être mieux de me retirer, dit Danvers. J'ai fait tout ce que j'ai pu et si vous avez encore besoin de moi, je n'en serai que trop heureux. Je vous enverrai plus tard ma note.

Il se retira rapidement, à croire qu'il venait de voir quelque chose qui n'était pas de ce monde. En vérité, Harvey commençait à avoir la même impression. Son visage l'exprimait clairement lorsque Peters revint à pas majestueux dans le bureau.

— Une situation absolument unique, Monsieur, fit-il remarquer.

— Unique ? Le mot est faible ! Elle est impossible, Peters, *absolument impossible* ! D'après la règle infallible qui régit les empreintes, Carter et moi nous serions... euh... nous serions une seule et même personne !

— Oui, c'est absurde, admit le domestique. A moins qu'une loi scientifique inconnue ne trouve là son expression ? Une sorte de dédoublement de la personnalité qui ferait que vous pouvez vous trouver en deux endroits à la fois, que vous avez deux individualités dont chacune serait cependant à la fois indépendante et complète en elle-même. Cette hypothèse expliquerait pourquoi ce Carter sait ce que vous faites et où vous avez l'intention d'aller. *Son esprit serait aussi le vôtre...*

— Même si l'on admettait une hypothèse aussi vaseuse que celle-là, Peters, ce serait absolument faux, rétorqua Harvey avec logique. Si Carter sait ce qui me concerne, je devrais, moi, savoir ce qui se rapporte à lui. Or je l'ignore totalement, et je n'ai pas la moindre information à son sujet. C'est pourquoi je fais toutes ces recherches, d'ailleurs.

— Je vous ferai remarquer, Monsieur, que cette hypothèse n'est pas du tout vaseuse, répliqua Peters, vexé. C'est Fielding, le célèbre savant américain, qui a exposé cette théorie il y a des années. Je me souviens de l'avoir lue. Quelques savants pensent même que les relations télépathiques qui existent entre les jumeaux identiques proviennent de ce fait.

Harvey alluma une cigarette et se mit à fumer avec nervosité.

— Me voilà dans un drôle de pétrin, Peters. Supposez que Carter assassine quelqu'un ou dévalise une banque en laissant partout des empreintes ! On pourrait facilement m'accuser, et aucun jury ne croira à mon innocence. La seule explication, c'est que la loi des empreintes n'est pas infaillible. Des empreintes identiques peuvent se rencontrer chez deux personnes différentes, mon cas le prouve.

Je regrette, Monsieur, mais je ne suis pas d'accord avec vous sur ce point. Il y a sans doute une autre explication... Excusez-moi, ajouta-t-il avec regret mais assez fermement, mais je suis persuadé que...

La sonnerie aiguë du téléphone qui retentissait dans le hall l'interrompit. Harvey jeta un regard maussade dans cette direction puis continua à arpenter la pièce, les sourcils froncés. Peters alla au téléphone mais revint tout de suite.

— Mademoiselle Maynard à l'appareil, Monsieur, annonça-t-il. Elle voudrait vous parler. Puis-je me permettre d'ajouter qu'elle paraît d'excellente humeur ?

— Vraiment ? Je voudrais bien l'être aussi !

Harvey passa rapidement dans le hall et prit l'écouteur. Il s'abstint volontairement de tout accent de cordialité.

— Allô, Vee ? Je croyais que nous étions brouillés ?

— Oh ! Pourquoi êtes-vous si contrariant ? répondit la voix enjouée de la jeune fille. Vous passez une heure entière à me

convaincre de votre supériorité, vous me laissez y réfléchir, puis vous sautez à la conclusion que nous sommes brouillés. Cela n'a pas de sens, voyons !...

— Non, en effet, reconnut Harvey avec un sursaut. Non, ce n'est pas logique.

Il était sur le point de demander à Véra à *quel moment il avait passé une heure à s'expliquer*, mais un sixième sens l'avertit qu'il valait mieux garder le silence.

— Je me suis mise en colère un peu trop vite, confessa la jeune fille. Si vous croyez pouvoir me pardonner, je serais heureuse que vous me rendiez ma bague de fiançailles.

— Que je sois pendu si...

— Que dites-vous, Harvey ? Je vous comprends mal. Votre voix n'est pas bien claire sur cette ligne.

— Ni ma tête, enchaîna Harvey. Mais, dites-moi, puis-je savoir ce qui a amené chez vous ce soudain changement d'humeur ?

— Comment pouvez-vous poser une telle question après le mal que vous vous êtes donné pour me persuader de vos hautes capacités scientifiques ?

Cette fois, Harvey se contenta de regarder fixement devant lui. La voix de Véra lui parvint de nouveau, un peu chagrine cette fois :

— Vous ne m'entendez pas, Harvey ?

— Oui, oui, chérie. Bien sûr, que je vous entends ! Je viens tout de suite vous rendre la bague. Je suis simplement un peu ahuri, voilà tout !...

— Pourquoi ? Vous avez exposé votre cas avec tant de clarté et tant de sincérité qu'après cela aucune femme raisonnable n'aurait pu vous refuser.

— Vraiment ? Je... j'arrive immédiatement, mon trésor !...

Harvey replaça l'écouteur sur son support et, sans un mot, regarda Peters qui se glissait dans le hall.

— Un ennui, Monsieur ? demanda le serviteur, poli. Excusez-moi, mais je m'intéresse aux réactions de Mademoiselle Maynard envers...

— Peters, ou bien elle est piquée ou bien c'est moi qui le suis ! Elle a changé complètement d'attitude à mon égard à la suite des efforts que j'aurais faits pour la convaincre de ma soi-disant supériorité scientifique ! Elle dit que j'ai passé une heure à lui expliquer ces choses.

— Extraordinaire, Monsieur ! De toute évidence, le docteur Carter est passé par là et a dit quelques mots en votre faveur.

— Il semble, en effet. Mais comment a-t-il pu se montrer convaincant au point d'amener Vee à croire qu'il était moi ? Elle ne s'est aperçue de rien !

— C'est remarquable, évidemment. Du moins, il est intéressant de noter que les intentions de ce Carter à votre égard ne sont pas entièrement hostiles. Il a réellement, en ce qui concerne Mademoiselle Maynard, redressé pour vous la situation. Je vous conseillerais de voir immédiatement Mademoiselle Maynard. Peut-être pourra-t-elle vous révéler quelque indice ?...

Harvey, encore hébété, acquiesça. Puis, se regardant dans un miroir :

— Je ne peux pas y aller avec ces vêtements. Nous sortirons sans doute pour fêter cette nouvelle réconciliation... Aidez-moi à remettre mon smoking, Peters.

— Volontiers, Monsieur.

CHAPITRE III

Lorsque Harvey parvint à l'appartement de Véra, la jeune fille était toute souriante, ce qui ne fit qu'augmenter la perplexité de son fiancé.

— Entrez, chéri ! dit-elle en prenant le bras de Harvey. Pouvez-vous vraiment me pardonner d'avoir montré si peu de perspicacité à votre égard ?...

— Bah ! Je crois que nous avons tous nos instants de lourdeur.

Harvey s'assit avec un léger sourire. Il portait encore son pardessus, mais la femme de chambre l'avait débarrassé de son chapeau. Véra s'approcha du bar pour remplir des verres à cocktail. En les apportant, elle demanda :

— Vos principes scientifiques ne s'opposent pas à ce que vous buviez, n'est-ce pas ? Après tout ce que vous m'avez expliqué et la haute volée des sujets que vous avez effleurés, je ne sais plus si je peux vous offrir à boire.

— Croyez-moi, Vee, j'ai pas mal de chemin à faire avant de pouvoir refuser un verre ! Je... heu... j'espère que mes explications scientifiques ne vous ont pas paru trop ardues et que vous avez pu les saisir ?

— J'ai parfaitement compris. D'ailleurs, elles ne comportaient aucun élément technique, il me semble ?...

— Non, naturellement non.

Harvey vida son verre en cherchant le moyen de découvrir la nature exact du sujet qu'il était censé avoir exposé.

— De toute façon, continua Véra qui nageait dans la félicité, la question est réglée. Nous pardonnons, nous oublions et je deviens la fiancée du célèbre savant qui dissimule son génie authentique sous des dehors de pilier de salon.

Le verre de Harvey tomba de ses doigts sur le tapis. Véra s'en aperçut, mais elle ne parut pas y attacher d'importance. Comme Harvey le ramassait, elle ajouta :

— En toute justice, Harvey, vous auriez dû me dire la vérité ; j'aurais compris, je vous le jure ! Et de nombreux malentendus auraient été épargnés entre vous et moi.

— Heu... Mais... vous m'aviez bel et bien congédié à la suite de ce que j'avais dit au sujet des femmes !...

— Tout d'abord, oui, jusqu'à ce que vous m'ayez expliqué la situation. Je comprends maintenant que, d'un point de vue strictement scientifique, soixante-quinze pour cent des femmes sont en réalité incapables de penser avec logique, moi-même y compris.

— Le don de la parole et le pouvoir de persuasion se sont

certainement fort développés *chez moi* si j'ai pu vous en convaincre.

Véra se contenta de sourire et Harvey attendit la suite.

Mais comme la jeune fille gardait le silence, il se souvint soudain de la bague et la tira de sa poche. Il la remit doucement au doigt de Véra.

— Cette fois, dit-elle avec fermeté, rien ne changera plus nos projets. Quand je pense que j'ai failli laisser passer l'occasion de devenir la femme d'un si brillant savant ! Je suis tellement heureuse, Harvey, de découvrir que vous n'êtes pas seulement un coureur de jupons et un buveur de gin ! Vous êtes réellement quelqu'un, un homme de valeur et qui sait se servir de son cerveau !

— Il est parfois d'une lourdeur surprenante, pourtant ! Soupira Harvey. Savez-vous, Véra, que j'ai déjà presque oublié ce que j'ai pu vous dire... Ma personnalité scientifique ne semble fonctionner que par intervalles.

— La mémoire vous reviendra quand il le faudra, dit Véra. Je ne suis certainement pas assez intelligente pour me souvenir de quoi que ce soit...

Interrompue par la sonnerie du téléphone, elle releva les paupières.

— Ça va, Jeanne, je prends la communication, ajouta-t-elle, lorsque la femme de chambre apparut.

— Mademoiselle Maynard ? demanda à l'autre bout du fil une voix douceuse. Monsieur Bradman est-il arrivé ? Ici, Peters.

— Ah, Peters ? Oui, Harvey est ici.

Harvey leva vivement la tête et prit l'écouteur que lui tendait Véra.

— Pouvez-vous m'entendre quand je parle sur un ton assourdi, Monsieur ? demanda Peters d'une voix étouffée.

— Tout juste. Mais qu'est-ce qui ne va pas ?

— Tout, Monsieur. *Il est là !*

— Hein ? fit Harvey en tressaillant. Qui ? Avez-vous bu, Peters ?

— Certes non, Monsieur ! Vous feriez mieux de revenir tout de suite : *il vous attend.*

— Il m'attend ? cria presque Harvey.

— Oui, le Docteur Carter, Monsieur. Carter en personne ! Je croyais que c'était vous quand j'ai ouvert la porte. Je viens seulement de m'apercevoir que ce n'était pas vous... *que ce n'est pas vous*, du moins. Il me l'a dit. Et le fait que je vous parle maintenant me le prouve aussi.

— Oh ! fit Harvey d'une voix faible. Oui ! Je viens.

Il raccrocha et se retourna vers Véra. Au coup d'œil interrogateur de celle-ci, il répondit par un sourire embarrassé.

— Vous rappelez-vous, ma chérie, cet associé après lequel j'ai

couru ?...

— Oui, bien sûr ! Que lui arrive-t-il ?

— Il est venu chez moi pour une affaire urgente et je suis obligé d'y aller.

— Eh bien, allez-y, si vous devez le voir.

— Voilà une réaction différente de celle que vous avez eue la dernière fois, fit remarquer Harvey étonné.

— Je ne pouvais pas encore me rendre compte que votre situation vous obligeait à rencontrer toutes sortes de gens. Je vous accompagne, voulez-vous ? Je vous laisserai seul avec cet homme, naturellement. N'ayez crainte, je n'ai aucunement l'intention de me mêler à vos discussions.

— Non, je... je crois que je ferais mieux d'y aller seul. C'est un individu bizarre et je m'en méfie un peu. Il a eu un accident autrefois et cela le rend quelquefois un peu singulier. C'est pour cette raison que je me suis inutilement donné tant de mal pour le rencontrer. Nous nous verrons demain matin, voulez-vous. Nous déjeunerons comme d'habitude ?

— Comme vous voudrez, Harvey.

Véra paraissait être encore en pleine béatitude et elle répondit au baiser de Harvey par une étreinte qui frisait la passion.

— Très bien, dit Harvey en se dégageant. A demain, mon trésor.

Il prit son chapeau des mains de la femme de chambre que Véra avait sonnée et rentra chez lui sans perdre de temps. Peters, qui vint lui ouvrir, paraissait extrêmement troublé.

— C'est hallucinant, Monsieur, chuchota-t-il. Je ne suis pas encore remis du choc que cela m'a donné...

— A-t-il l'air menaçant ? demanda Harvey, inquiet.

— Tout au contraire, Monsieur. A moins que vous vous trouviez à vous-même un aspect inquiétant. Il est calme, il a de bonnes manières et, pour ce qui me concerne, il s'est confiné dans quelques monosyllabes, sans plus.

— Je vois... Bien, allons-y.

*

* *

Ayant rassemblé tout son courage, Harvey pénétra dans le salon, prêt à tout. Il ne rencontra rien d'autre que le regard amène d'un homme qui était assis dans un des fauteuils... Mais il en resta stupéfait. C'était exactement comme s'il se voyait dans un miroir, avec cette différence que son reflet n'obéissait pas à ses mouvements à lui.

— Bonsoir, dit Harvey, d'une voix qui lui parut étrangement lointaine.

Son double se leva. Il portait des vêtements identiques à ceux de Harvey, mais il n'avait pas enlevé son pardessus.

— Bonsoir, Monsieur Bradman. Une petite conversation entre nous s'impose, je crois ?...

Harvey lui serra la main avec quelque appréhension, mais rien ne se passa. Ce fut aussi simple que s'il avait serré la main de n'importe qui.

— Dé... désirez-vous quelque chose, Monsieur ? Messieurs ? Bégaya Peters de la porte.

Son regard ahuri allait de l'un à l'autre.

— A boire, oui, Peters, répondit Harvey en prenant la direction de la situation. Vous accepterez un cocktail, je suppose, Docteur Carter ?...

— Volontiers. Tout ce qui vous plaît me plaît.

— Je vois..., fit Harvey qui fronça les sourcils en se demandant ce que cette réponse ambiguë cachait.

Il sortit ensuite son mouchoir et se l'attacha tant bien que mal autour du bras gauche, sous son coude.

— Ceci, c'est pour que vous puissiez m'identifier, expliqua-t-il à Peters qui apportait des verres.

— Merci, Monsieur. Je dois reconnaître que c'est un peu... déconcertant, par le fait.

Le service achevé, Peters se retira mais, visiblement, avec une grande répugnance. Carter jeta un regard à la porte puis se pencha un peu en avant dans son fauteuil.

— Pour effacer les doutes que vous pouvez avoir, Monsieur Bradman, laissez-moi vous assurer tout d'abord que je ne suis pas un ennemi. Ce que je cherche sur cette planète, c'est un abri et du temps pour me livrer à la méditation.

— Que voulez-vous dire ? demanda Harvey en fronçant les sourcils. Vous cherchez un refuge sur cette planète ?... Dois-je comprendre que...

— Bah ! Il est bien évident que je ne suis pas natif de ce monde ! Harvey rétorqua avec candeur :

— Je suis peut-être stupide, mais j'avoue que je ne vois pas cette évidence. Vous me ressemblez trait pour trait, ce qui signifie que vous êtes exactement comme un homme de la Terre ; vous vous exprimez normalement, vous vous habillez comme moi. Vraiment, aucun signe n'indique que vous n'êtes pas de ce monde...

Harvey s'interrompit, hocha la tête et conclut avec fermeté :

— Non seulement je ne me sens pas enclin à admettre que vous êtes un étranger venant de l'espace, mais je me refuse nettement à le croire !...

— Ce qui est tout à fait absurde, car il se trouve que c'est la

vérité.

— Mais c'est impossible ! Si vous étiez d'un autre monde, vous arriveriez ! Dans une fanfare de trompettes, avec une énorme publicité !... De toute façon, les astronomes auraient vu votre machine de l'espace s'approcher de la Terre.

— Pas dans le cas où elle serait faite d'un métal non réflecteur et transparent, comme l'était d'ailleurs mon appareil.

Harvey fixa l'espace devant lui, puis il prit les deux verres vides et les replaça sur le buffet. Il savait qu'il aurait dû être épouvanté. Cependant, il ne l'était pas. Là, dans le calme de sa propre demeure, il parlait à un individu identique à lui et qui déclarait venir de l'espace. C'en était assez pour donner la chair de poule, mais, chose bizarre, il restait impassible. C'est qu'il y avait chez Carter une telle aisance de manières, un comportement si naturel, des attitudes si identiques à celles de n'importe quel individu terrestre, que c'était extraordinairement rassurant.

— De quelle planète venez-vous ? demanda Harvey.

— De Malconeth. Elle est située dans la nébuleuse d'Andromède.

— De si loin ! s'exclama Harvey, ébahi. La distance est colossale !

— La distance importe peu. La vitesse de ma machine est plusieurs fois multiple de celle de la lumière. Dans l'univers, la vitesse de la lumière n'est pas la vitesse maxima, en dépit de ce que pensent certains savants. De même que pour certains de vos avions la vitesse du son n'est pas la vitesse limite. Le soleil de ma planète, c'est l'étoile triple : Gamma Andromeda. Mais vous savez cela, sans doute...

— Oui, en effet, reconnut Harvey en revenant à son fauteuil. L'astronomie est ma marotte, ce qui fait que je m'y connais un peu, mais très superficiellement, à vrai dire. Je suis très occupé à...

— A ne rien faire ? Suggéra Carter, ironique.

Harvey lui jeta un regard furieux.

— Ne suis-je pas libre de faire ce que je veux de ma vie ? Et laissez-moi vous dire, à ce propos, que je suis absolument indigné par votre ressemblance avec moi. Vous m'avez procuré des ennuis sans fin avec ma fiancée.

— Je m'en suis rendu compte, c'est pourquoi j'ai redressé la situation pour vous. Il est regrettable, peut-être, que j'aie choisi pour modèle un homme si répandu dans la société, mais ce qui est fait est fait. Je vous signale d'ailleurs qu'il y a plus qu'une simple ressemblance entre nous, Monsieur Bradman. Physiquement, je suis vous, jusqu'au moindre détail. Seul mon esprit est différent.

— Vous voulez dire votre cerveau, je suppose ?

— J'ai dit *mon esprit*, et c'est exactement ce que je veux dire. Un cerveau n'est, en soi, qu'une matière grisâtre qui n'a pas plus le

pouvoir de raisonner que cette table. Mon esprit m'appartient en propre et comme je suis un être de Malconeth, la portée de mon intelligence est beaucoup plus vaste que celle de la vôtre.

— Vraiment ? fit Harvey, ironique. Il me semble que vous avez une haute opinion de vous-même, n'est-ce pas ?

— Pas du tout. L'évolution, sur cette terre, est loin d'avoir atteint son apogée et elle n'y arrivera que dans plusieurs millions d'années. D'autre part, sur ma planète, l'évolution est à son point culminant, d'où nos connaissances plus étendues. Seul le temps peut engendrer le savoir, mon cher ami. Je suis le dernier de ma race et, comme je vous l'ai dit tout d'abord, je cherche un abri pour méditer.

— Méditer sur quoi ?

— Oh ! Sur des tas de choses, répondit Carter, pensif, les yeux baissés vers le feu.

Puis il regarda Harvey en face.

— Permettez-moi de commencer par le commencement, Monsieur Bradman, continua-t-il. Il y a un an environ, me trouvant seul sur ma planète, — ce qui ne me plaisait guère — je décidai de chercher une compagnie. J'examinai toutes les planètes possibles et je n'en trouvai qu'une à portée de mon télescope qui possédât des êtres pensants qui valaient la peine d'être vus. Bref, c'était ce monde qui est le vôtre. Je me rendis compte, cependant, que si j'arrivais ici sous ma forme naturelle, je risquais de déclencher une panique ou de me faire promptement tuer. Il était clair que le meilleur moyen de me tirer d'affaire était d'adopter la forme exacte d'un homme de la Terre.

— Et, sur des millions d'habitants, il a fallu que vous me choisissiez ? s'écria Harvey, amer.

— La situation aurait été aussi embarrassante pour un autre que pour vous, répliqua Carter en haussant les épaules. Je vous ai sélectionné parce que votre *aura* physique correspondait exactement à ce que je cherchais.

Simple question technique, en somme. C'est comme un sculpteur qui sait qu'une certaine qualité de terre glaise convient mieux qu'une autre pour son travail.

Harvey ne répondit plus. Il était trop déconcerté.

— Tous les êtres vivants, reprit Carter, par le fait même qu'ils sont faits de matière, émettent des vibrations électroniques. Des appareils suffisamment sensibles peuvent relever, à des distances colossales, ces vibrations électroniques presque imperceptibles. C'est ce que j'ai fait en ce qui vous concerne. A la distance à laquelle je me trouvais, vous n'étiez pour moi qu'un modèle électronique du type exact dont j'avais besoin ; je ne vous connaissais pas du tout sous votre aspect physique, car mes télescopes n'étaient pas assez puissants. J'ai su à quoi vous ressembliez quand, après avoir placé mon corps

dans la cabine de conversion du modelleur, j'ai laissé vos vibrations électroniques me refaçonner entièrement.

— L'épreuve a dû être très douloureuse ? demanda Harvey.

— Pas du tout. Toutes les sensations étaient annihilées par un processus de *gélation* pendant que mon corps se transformait et devenait identique au vôtre. Ceci fait, la tâche la plus dure était achevée. J'avais adopté l'aspect d'un être de la Terre, mais il me fallait découvrir de qui il s'agissait. Je me suis donc lancé dans l'espace et j'ai choisi pour atterrir un endroit très peu fréquenté de vos régions désertes.

Harvey versa encore à boire et apporta les verres. Carter prit le sien et se confondit en remerciements.

— J'avais beaucoup à faire, continua-t-il. Par la radio et d'autres méthodes il me fallait découvrir quelle était la nature de la planète sur laquelle je me trouvais et déterminer avec précision le type d'individus qui l'habitaient. En particulier, il me fallait avoir des renseignements complets sur la personne dont j'avais reproduit le corps. Je mis plusieurs mois à rassembler tous les renseignements dont j'avais besoin. Ensuite, muni de quelques appareils impossibles à détecter, je partis. Je possédais à fond le maniement de la langue, grâce à l'étude des émissions de radio. A la première occasion, je passai en Angleterre et je fis volontairement sombrer ma fusée sidérale dans la mer, près d'une rive sauvage, afin qu'on ne la découvre pas. Je suis tombé par hasard sur un accident : une femme se trouvait en danger de mort dans sa voiture immobilisée à un passage à niveau. Le reste, vous le savez...

— Oui, en effet, acquiesça Harvey sèchement. Vous avez fait preuve d'une force peu ordinaire pour dégager cette voiture en panne.

— Cette force exceptionnelle me vient de mon corps antérieur, deux fois plus vigoureux que votre forme terrestre. Les atomes, sans occuper un plus grand volume, s'y trouvent plus rapprochés... Lors de cet incident, j'avais gardé le secret de mon identité parce que je n'avais pas encore choisi de nom et que je ne voulais pas me servir du vôtre, ce qui aurait été trop malhonnête. Cependant, comme je n'avais pas d'argent, il me fallait en gagner d'une manière ou d'une autre et j'y parvins en utilisant mes connaissances scientifiques. Je me présentai sous l'aspect d'un grand savant qui serait resté longtemps plongé dans ses expériences et viendrait d'en sortir pour exposer ses idées. Je pris le nom de Docteur Carter et affrontai le risque que l'on me confonde avec vous. Avant ma conférence retentissante sur la psychologie féminine, j'en avais prononcé pas mal d'autres de moindre importance. Mon éloquence me permit de gagner ainsi une grosse somme d'argent, mais je ne cessais de désirer entrer en rapport avec vous et c'est pourquoi je vous surveillais constamment, essayant de

trouver un moment opportun pour vous parler...

— Vous en avez eu par deux fois l'occasion, s'il m'en souvient bien. Mais vous vous êtes mis à courir. Et quelle course !

— Je me suis enfui parce que la rencontre, dans des rues bondées, de deux personnes tellement semblables aurait inévitablement attiré l'attention sur nous. Je décidai donc qu'il me fallait tôt ou tard vous rencontrer dans le privé, et c'est ce que je fais maintenant.

— Vous paraissez en effet toujours savoir où me trouver. Comment vous y prenez-vous ?

— En plaçant mon esprit en « sympathie » avec le vôtre, tout comme vous vous mettez en ligne avec une station de radio à un point particulier de votre cadran. Pour parler plus clairement, je lisais vos pensées et je savais ainsi tout ce que vous comptiez entreprendre et à quel endroit vous vous trouveriez.

— Pouvez-vous, si vous le désirez, lire les pensées de n'importe qui ? demanda Harvey, gêné.

— Je le peux, mais je vous assure que je ne le fais pas. Les idées des hommes de la terre sont tellement banales que ce n'est pas la peine de faire un effort pour les capter, je vous disais cependant que je me suis très facilement fait passer pour un professeur de métaphysique qui serait resté longtemps dans sa retraite. De plus, j'introduisis dans ma conférence une démonstration qui impliquait l'usage d'une règle à calcul. Que je l'aie laissée derrière moi, c'est un pur accident ; mais je me suis rendu compte, d'après vos pensées, lorsque je me suis mis à votre diapason pour savoir comment vous alliez réagir, que vous vous lanciez résolument dans des investigations approfondies à mon sujet. J'ai vu aussi que votre amie, Mademoiselle Maynard, avait rompu avec vous.

— Et c'est alors que vous êtes allé chez elle avec des vêtements identiques aux miens ?

— En effet. La description de vos vêtements était contenue dans votre pensée, de sorte que cette question ne présentait pour moi aucune difficulté particulière. Arrivé à l'appartement de Mademoiselle Maynard, j'ai rapidement lu dans son esprit ; j'ai, vu quelles en étaient les parties réceptives et faciles à toucher et je me suis mis au travail. En une heure environ, je suis parvenu à retourner complètement la situation. Mademoiselle Maynard est maintenant convaincue que sous le nom du Docteur Carter, vous êtes un savant célèbre, que vous avez pris ce pseudonyme pour vous livrer à votre passion de la recherche scientifique, que l'attitude de noceur que vous affichez n'est qu'un moyen de protéger votre véritable personnalité.

— Vous l'avez même convaincue de la vérité des opinions que vous avez développées lors de votre étonnante conférence, c'est-à-dire

que la Femme en général n'est guère supérieure à l'animal et qu'elle n'a aucune idée de la méthode à suivre pour raisonner logiquement.

— Les reporters, je crois, ont quelque peu arrangé ma conférence, dit Carter avec un sourire. J'ai dit, certes, que les femmes sont mentalement des êtres inférieurs, mais les hommes sont compris dans la même catégorie. Ce point n'a pas été précisé. En réalité, quand je compare la créature terrestre à moi, je la trouve située à un échelon assez bas de l'intelligence. Mademoiselle Maynard, je crois, n'a pas tellement accepté ma théorie sur les femmes ; elle y a plutôt été contrainte.

— Vous voulez dire que vous avez employé une puissance de persuasion proche de l'hypnotisme ?

— Quelque chose de ce genre, oui. A mon idée, je vous devais de remettre les choses au point, aussi l'ai-je fait. Dorénavant, en ce qui concerne Mademoiselle Maynard, tout ce que je réaliserai vous sera imputé et vous pouvez avoir l'assurance que je veillerai à ce que mes démarches aient lieu lorsque vous serez seul. Inutile que l'on sache qu'avec des enveloppes physiques identiques nous sommes, vous et moi, des entités différentes.

— Tout ceci est très bien en ce qui vous concerne, Docteur Carter, mais moi ? Que vais-je devenir là-dedans ?

Si je me trouve soudain dans l'obligation d'accomplir un miracle de la science pour justifier ma réputation, comment m'y prendrai-je ?

— Vous vous excuserez simplement et vous vous mettrez en rapport avec moi. Je vous soutiendrai toujours, ne serait-ce que pour ma propre sécurité.

— Et où serez-vous ?

— C'est une question que nous devons discuter, dit le Docteur Carter avec un regard bizarre. Nos vies sont si complètement liées l'une à l'autre que nous ne pouvons plus nous permettre d'avoir des secrets l'un pour l'autre.

— Voilà une remarque pour le moins amusante, répliqua Harvey, sarcastique. Vous lisez si visiblement dans ma pensée qu'il m'est impossible d'avoir des secrets pour vous. Mais moi, quel est mon rôle ? Vis-à-vis de vous, je ne suis guère qu'un homme de paille, une marionnette dont vous tirez les ficelles.

— Je n'ai aucune idée de ce genre à votre sujet, croyez-moi. Mais revenons-en à notre problème principal... En ce monde, ma plus grande difficulté est de trouver un endroit calme où je puisse méditer et, peut-être, faire une ou deux expériences. Le second obstacle vient de mon manque d'argent. Il est évident que je ne pourrai continuer indéfiniment à faire des conférences et à accomplir ce qui paraît être des miracles de la science...

— De quel genre de miracles parlez-vous exactement ? Comme

on me suppose capable de les réaliser, ne vaudrait-il pas mieux que je sache ce que vous avez fait ?

— Sans entrer dans les détails, j'ai, au cours de ma conférence à l'Institut des Sciences Appliquées, changé de l'eau en glace, par des moyens uniquement métaphysiques, malgré la température de la pièce qui était d'environ vingt-cinq degrés. J'ai également transmué un métal en un autre sans le secours d'aucun intermédiaire matériel. Ces exploits sont de la science purement mentale et me placent au-dessus de tous les savants qui se trouvent actuellement sur notre planète. Dorénavant, c'est donc à vous qu'on imputera ces miracles ; si on vous demande de les répéter, mettez-vous en rapport avec moi afin de maintenir la réputation que je vous ai faite.

— Encore une fois, je vous demande : Où ?

— Vous avez une propriété à Buckinghamshire, n'est-ce pas, Monsieur Bradman. Elle s'appelle : « Les Tours Denham », sauf erreur ?... J'ai pensé que je pourrais m'y établir. Je suis installé actuellement à Londres, à l'hôtel Darlington, ce qui, pour mes activités, est tout à fait inadéquat.

— Et vous croyez que vous seriez mieux dans ma maison de campagne ?

— Si vous voulez que je vous aide, oui. En essayant de vous passer de mon soutien, vous vous trouverez en difficulté à cause des nombreux « miracles » de la science que je devrai peut-être encore accomplir.

Harvey réfléchit. Son intelligence n'était nullement brillante. Il pouvait cependant déceler le mécanisme diabolique de ce plan subtil qui le livrait à cet étranger qui lui avait volé son enveloppe physique et qui pouvait aisément dominer sa volonté.

— Voyez-vous, ajouta Carter, calme, en se détendant dans son fauteuil, j'ai besoin d'un endroit tranquille, comme je vous l'ai dit et j'ai besoin d'argent. Vous avez les deux. En échange, je vous donne une célébrité qui dépasse celle de tous les savants actuels et je vous rends la femme que vous aimez. N'est-ce pas un marché loyal ? Je me tiendrai toujours loin de vous pour que votre future épouse ne découvre pas notre secret. De votre côté, vous pourrez, vous, en vous servant de moi, acquérir une telle célébrité que vous entrerez dans l'histoire. Voilà le pacte que je vous propose.

Harvey se leva pour sonner, puis, se retournant, il expliqua à Carter :

— Je voudrais que mon domestique entende cette proposition. J'ai la plus grande confiance dans son jugement.

— Vous devriez cultiver l'habitude de vous fier à votre propre jugement, Monsieur Bradman. C'est beaucoup plus satisfaisant.

Harvey ne répondit pas. Il leva les yeux lorsque Peters entra.

— Vous avez sonné, Monsieur ? demanda celui-ci après un bref coup d'œil au mouchoir que Harvey portait autour du bras pour qu'on pût l'identifier.

— Oui, Peters. Mon double que vous voyez ici a une proposition à faire. Comme elle me touche de près, elle vous touche aussi. J'aimerais que vous l'entendiez et en jugiez sans parti-pris. Considérez-vous comme un conseiller et non comme un serviteur.

— j'apprécie le compliment, Monsieur, et ferai de mon mieux.

Le Docteur Carter souriait à part lui et, lorsqu'il eut fini d'exposer sa proposition, il souriait encore. Le visage austère de Peters ne refléta aucune émotion, mais on voyait que son esprit fonctionnait intensément.

— Je crois, Monsieur, dit-il enfin en regardant Harvey, que la proposition est trop désavantageuse pour vous. Pour parler sans détours, il est clair que le Docteur Carter aura tous les atouts en main.

— C'est bien ce que je me disais, approuva Harvey en hochant la tête.

— Bien entendu, admit Carter, votre opinion est juste. Mais pouvez-vous suggérer autre chose ? La réputation du Docteur Carter que, dorénavant, on connaîtra sous le nom de Harvey Bradman, est faite, et il faut qu'il s'y conforme, autrement on le tournera en dérision et sa fiancée l'éconduira une fois pour toutes. Vous perdrez tout, Monsieur Bradman, sauf peut-être votre fortune... Moi, à votre place, j'aimerais mieux avoir l'éclat du génie que la réputation d'un snob alcoolique un peu lent d'esprit. Qu'en pensez-vous ?

— Ecoutez, vous, répliqua Harvey, piqué au vif.

Mais il s'arrêta net et soupira :

— Il a raison, Peters. Véra pense que je suis un génie. Je ne peux pas renoncer à elle, elle m'est trop chère. D'ailleurs les exigences du Docteur Carter ne sont pas du domaine de l'impossible, n'est-ce pas ?

— Je pense que non, Monsieur, répondit Peters qui paraissait intrigué par la soudaine volte-face de Harvey.

Il crut la comprendre cependant lorsqu'il remarqua le regard fixe et impitoyable de Carter.

Harvey continua :

— L'aile orientale des « Tours de Denham » est fermée depuis des années... Rien ne nous empêche de la mettre à la disposition de Carter.

— C'est très aimable à vous, dit Carter qui se leva en souriant. C'est tout ce qu'il me faut. J'espère que l'aile orientale comporte un sous-sol ?

— Il y a un sous-sol, oui, dit Harvey, mais qu'est-ce que vous voulez en faire ?

— Oh ! Simplement bricoler et faire quelques expériences...

Puisque nous sommes d'accord, je serai donc votre hôte aux « Tours de Denham » où vous me fournirez tout ce dont j'ai besoin. En retour, je serai toujours prêt à répondre à votre appel.

— Soit, consentit Harvey. Mais comment ferez-vous ? Vous vous occuperez vous-même de votre cuisine ?

— Je pense que ce ne sera pas nécessaire, ni même désirable. Votre valet de chambre pourra sûrement s'occuper de nous deux.

Peters releva légèrement les sourcils. Harvey, surpris, murmura :

— Buckinghamshire est très loin d'ici, Carter. Je ne...

— Monsieur Bradman, trancha Carter souriant, vous avez la ferme intention d'épouser ces jours-ci Mademoiselle Maynard, n'est-ce pas ? Non, ne vous donnez pas la peine de nier, je sais exactement quelles sont vos intentions. Vous partirez en voyage de nocces, puis vous reviendrez. Sera-ce ici ? Ce n'est pas sûr. Lorsqu'un mot aura été glissé à l'oreille de Mademoiselle Maynard, par vous — ou par moi — elle sera beaucoup plus disposée à vivre aux « Tours Denham », avec de temps à autre un séjour occasionnel ici. C'est, je crois, la meilleure solution.

— Mais... mais si nous vivons tous ensemble au château, nous nous rencontrerons fatalement ! objecta Harvey. Vous m'avez promis que cela ne se produirait jamais.

— Et cela n'arrivera pas. Vous habiterez, vous et votre femme, l'aile moderne des « Tours » tandis que moi je resterai caché dans l'aile ancienne. Ainsi, comme le prétend le dicton, *jamais les jumeaux ne se rencontreront...* Peters sera notre seul lien et il est, j'en suis sûr, la discrétion même.

Peters, qui n'était pas en possession de toutes les données se rapportant à l'étranger venu de la nébuleuse Andromède, n'essaya point de parler, mais son expression révélait que les suggestions émises ne lui plaisaient guère.

— Tout est en ordre ainsi ? demanda enfin Carter.

— Heu... oui, dit Harvey.

— C'est entendu ! Dorénavant vous n'aurez rien à craindre... Vous serez un grand homme, Monsieur Bradman ! Quant à moi, je m'installerai dès ce soir aux « Tours Denham ».

— Ce soir ? s'écria Harvey, déconcerté.

— Pourquoi pas ? Nous n'avons aucun intérêt à retarder l'exécution de nos projets et j'ai hâte de quitter Londres pour vous laisser le champ libre et ne pas courir le risque de me trouver en face de vous. Je suis sûr que Peters pourra me conduire aux « Tours » en voiture.

— je ne suis pas chauffeur, Monsieur, fit remarquer Peters, froid.

— C'est possible, mais vous savez conduire, et même fort bien. *Je le vois dans votre esprit...* Monsieur Bradman pourra certainement se

tirer d'affaire seul pendant quelques jours ; j'ai tellement plus que lui besoin d'un serviteur. Je ne suis pas initié comme lui aux coutumes de votre planète.

Cette fois, Peters ouvrit réellement de grands yeux et son regard, peu à peu, se tourna vers Harvey.

— Faites ce qu'il demande, Peters, conseilla Harvey. Il vient d'une autre planète.

— II... il n'est pas de ce monde, Monsieur ? Bégaya le domestique. Et puis-je savoir...

— C'est une longue histoire, Peters, Vous lui demanderez de vous la raconter en allant aux « Tours ». Vous vous rendrez compte alors que sa situation lui permet d'exiger de nous tout ce qu'il veut.

Peters, d'un doigt, desserra légèrement son col,

— Vous désirez donc que je conduise Monsieur Carter aux « Tours » et que je me tienne à sa disposition jusqu'à votre arrivée avec... heu... Madame Bradman ?

— C'est cela, dit Harvey, le regard lointain.

C'est seulement lorsque la porte se referma derrière Carter et Peters qu'il réalisa l'emprise psychique qui avait été exercée sur lui par son double, emprise qui lui avait dicté la plupart des déclarations qu'il avait faites.

CHAPITRE IV

Le lendemain, privé des services de son fidèle Peters, Harvey se sentit d'abord complètement perdu. Il fit cependant un effort pour se ressaisir et il se rendit au rendez-vous donné à Véra. Pendant le déjeuner, il eut bien soin de ne rien laisser échapper de ce qui se passait dans sa tête.

— Maintenant que nous sommes décidés à nous marier, Véra, dit-il, je ne vois aucun motif de ne pas le faire tout de suite. C'est à vous de fixer une date, et le plus tôt sera le mieux.

— Pourquoi cette hâte désespérée ? demanda-t-elle, étonnée.

— Pour plusieurs raisons. J'aurai prochainement une série d'obligations à remplir dans le domaine scientifique et il me faut choisir la période la plus calme pour notre lune de miel. En nous mariant lundi prochain, avec une licence spéciale, ce serait l'idéal, me semble-t-il.

— Je n'en suis pas tellement sûre, murmura Véra, hésitante. Je voulais un grand mariage en robe blanche, avec une belle cérémonie...

— Je sais, mais cela demanderait beaucoup de temps et je ne peux vraiment pas retarder à ce point mes occupations. J'ai une réputation à soutenir, ne l'oubliez pas. Nous pourrions aller en voyage de noce dans le midi de la France, puis nous nous installerions aux « Tours Denham »...

— Vivre dans cette grande baraque à la campagne ? S'exclama-t-elle, contrariée. Je ne suis pas du tout certaine que j'aimerai cela, Harvey.

— Ce sera le seul moyen, je crois, Vee, d'obtenir un peu de tranquillité. Tant que je resterai à Londres, mon temps sera constamment pris et nous ne pourrons jamais rester ensemble longtemps. Mais à Buckinghamshire on nous laissera plus ou moins en paix. J'ai déjà envoyé Peters là-bas pour préparer la maison.

Véra réfléchit, soupira, puis finalement consentit. Harvey en fut bien heureux. Ce n'était pas qu'il désirât tellement se trouver près de Carter, mais il estimait plus prudent d'obéir aux ordres de celui-ci.

Le lundi suivant, le mariage eut lieu comme ils l'avaient projeté. Les journaux consacrèrent à cet événement d'innombrables échos car Véra, résolue à ne pas se laisser entièrement oublier par les milieux mondains, avait fourni aux gens de la presse toutes les informations qu'elle possédait sur la double personnalité de Harvey. Ainsi, le public apprit que le célèbre Docteur Cafer et Harvey Bradman n'étaient qu'une seule et même personne, ce qui surprit beaucoup la haute société de Londres.

Les époux partirent ensuite dans le Midi de la France pour y passer leur lune de miel.

Au château des « Tours Denham », énorme bâtisse ancienne aux recoins inattendus, le Docteur Carter se tenait au courant des événements par la radio. Il s'était confortablement installé dans l'aile orientale où il avait chambre et salon particuliers. Peter, qui avait été informé en détail, par Carter lui-même, de tout ce qui concernait la planète Malconeth, se tenait autant que possible à l'écart de l'étranger, bien qu'il dût remplir envers lui tous les devoirs de sa charge.

Le soir du mariage, Carter retint Peters qui allait sortir du salon aux meubles de bois sombre où le feu brillait doucement.

— Un moment, Peters, j'ai deux mots à vous dire,

Peters se retourna lentement.

— Oui, Monsieur ?

— Vous êtes, je crois, l'homme de confiance de votre maître ?

— Oui, Monsieur. Je tâche de l'aider de mon mieux.

— Ce n'est pas tout à fait ce que je voulais dire. Je réfléchissais au fait que vous êtes un confident assez proche de lui pour posséder le double des clefs de son coffre... de celui de sa résidence de Londres, j'entends.

— Vous avez sans doute lu cela dans mon esprit, Monsieur ?

— Naturellement.

Carter s'installa dans l'énorme fauteuil et réfléchit un instant. La demi-lumière qui lui tombait sur le visage le montrait tout à fait semblable à Harvey, identité à laquelle Peters ne s'était pas encore habitué.

— Peters, reprit enfin Carter, je désire que vous alliez dans la maison de Londres pendant l'absence de votre maître et que vous y preniez son carnet de chèques N° 9, celui dont il se sert rarement mais qui, néanmoins, se rapporte à son compte personnel.

— Puis-je vous demander la raison de cette surprenante requête, Docteur Carter ?

— J'ai besoin d'argent. De beaucoup d'argent. Et le seul moyen d'en avoir, puisque ma retraite actuelle me prive de toute possibilité d'en gagner, c'est de me servir de ma parfaite ressemblance avec votre maître pour signer un chèque.

Peters se raidit.

— Je préférerais n'avoir pas à suivre vos instructions, Monsieur. C'est un acte malhonnête, ce que vous me demandez de faire là.

— Ne soyez pas ennuyeux, Peters, et faites ce que l'on vous dit. Vous comprenez bien qu'il me faut de l'argent. Comment pourrais-je sortir d'ici quand tout le monde sait que Bradman et sa femme sont dans le Midi de la France ? Je tiens la parole que je lui ai donnée de

ne pas dévoiler ma véritable identité. A vous donc de jouer votre rôle.

— Je ferai ce que vous me demandez, Monsieur, mais seulement lorsque j'aurai la permission de mon maître. Je puis lui téléphoner en France à son hôtel.

— En effet, mais je ne pense pas que ce soit nécessaire.

Vous irez à Londres ce soir et vous suivrez mes instructions. Je sais que vous avez les clefs du coffre... et cessez une fois pour toutes de penser à demander l'intervention de la police. Une démarche de ce genre, et votre maître, sa femme et vous, vous vous trouverez dans une situation extrêmement dangereuse, croyez-moi.

Peters réfléchit un long moment, debout devant le feu, puis conclut :

— Très bien, Monsieur. Je ferai ce que vous voulez.

— Bon ! C'est tout, Peters.

Peters se retira, comme plongé dans un rêve. Il n'était pas hypnotisé, et pourtant il n'avait plus le contrôle absolu de lui-même. Il savait qu'il agirait exactement comme on le lui avait dit parce qu'il lui était impossible d'imaginer qu'il pourrait faire autrement. L'aura, le fluide psychique et la force mentale que projetait le Docteur Carter étaient irrésistibles...

Peters, donc, se rendit à Londres et revint vers dix heures, le carnet de chèques dans sa poche. Lorsqu'il entra dans le vaste salon antique, il trouva le Docteur Carter encore assis dans le fauteuil, près de l'âtre, à croire qu'il n'en avait pas bougé de toute la journée. Mais comme il y avait du charbon sur le feu, il était évident qu'il s'était déplacé.

— Vous vous êtes bien débrouillé, Peters, dit Carter.

Ce n'était pas une question, mais une constatation.

— Allumez le lustre, voulez-vous ? Continua-t-il.

Peters obéit. Dans cette aile de la vieille demeure, on n'avait pas encore installé l'électricité. Le lustre comportait des lampes à huile. La pièce s'emplit de reflets dansants. Carter se leva et s'approcha de la table avec le carnet qu'il examina attentivement. Puis, sans doute satisfait, il s'assit à son bureau et remplit un chèque.

— Demain, à la première heure, Peters, dès l'ouverture de la banque, vous me toucherez ce chèque. C'est pour nos besoins immédiats. J'aurai d'autres chèques à signer, mais ils n'auront aucun rapport avec votre service.

Peters prit le chèque que lui tendait Carter et l'examina soigneusement. Il était absolument impossible de s'apercevoir qu'il n'avait pas été écrit par Harvey lui-même.

— Vous pensez, Peters, que ce chèque est un faux ? dit Carter avec un regard ironique. Croyez-moi, ce n'est pas le cas... *Bradman et moi ne sommes qu'une personne*, et nous sommes marqués par les

mêmes caractéristiques, y compris l'écriture et la signature... Je n'ai plus besoin de vous, mon ami...

— Bien, Monsieur, marmonna Peters.

Il se retira, toujours très digne, et dans la sécurité relative de l'office, il examina de nouveau le chèque qui était de deux mille livres.

« Son Honneur n'aurait jamais dû céder à ce type, pensa-t-il en empochant le chèque. J'ai l'impression que tout ceci n'est que le commencement de nos ennuis. »

*

* *

Carter était installé et paraissait avoir l'intention de rester. Il déploya une grande activité pendant que dormait Peters, bien que le sommeil de celui-ci fût assez agité.

Aux premières heures après minuit, Carter visita les vastes sous-sols de la demeure qui s'étendaient sous la partie ancienne comme sous l'aile moderne. En se livrant à cette exploration, une lampe à pétrole à la main, il s'arrêtait de temps à autre pour dessiner le plan des lieux qu'il visitait. A la fin, vers trois heures du matin, satisfait de sa visite, il retourna au salon, examina ses esquisses, prit des notes et se mit ensuite à travailler à des tracés compliqués dans lesquels, malgré leurs formes étranges, on pouvait reconnaître des plans de machines.

Un peu plus tard, il rédigea des lettres, une bonne demi-douzaine, et joignit un chèque à chaque missive. Comme il ne désirait pas confier à Peters le soin de les mettre à la poste, il se glissa au dehors dans le froid de la nuit noire et se rendit à la plus proche boîte aux lettres du village. Il revint ensuite aux « Tours » et se coucha.

Peu de jours après, les résultats de ces démarches commencèrent à se manifester. Plusieurs énormes camions arrivèrent au château ; ils étaient chargés de machines et d'appareils de laboratoire que recouvraient des bâches.

De la fenêtre de la cuisine, Peters regarda les hommes transporter jusqu'au sous-sol de lourdes pièces de matériel électrique. Après quoi, sous la direction de Carter, une équipe de monteurs se mit à l'œuvre pour installer les machines.

Ces divers travaux durèrent jusqu'au soir. Quand ils furent achevés, Peters ne put dominer plus longtemps sa curiosité. En servant à Carter le repas du soir, il murmura :

— Je vous demande pardon, Monsieur, mais...

— C'est au sujet du matériel qui se trouve au sous-sol, Peters ? interrompit Carter.

— Oui, Monsieur. Je ne vois pas à quoi il peut servir, d'autant

plus qu'il n'y a ni courant électrique ni force motrice dans aucune des parties du sous-sol.

— Il y en aura bientôt. Je vais poser un fil d'arrivée sur le câble principal pour faire marcher le générateur qu'on vient de placer en bas. Et ce n'est pas tout, Peters ! D'autres machines, d'un genre spécial, vont être apportées. Je ne les attends pas avant une semaine, mais il est essentiel que tout ce travail soit achevé avant le retour de votre maître et de sa femme. Autrement, celle-ci pourrait poser des questions...

— Je n'en doute pas, Monsieur. Mais... le but de tout ceci ?

— Je n'ai pas l'intention de vous l'expliquer, Peters, répliqua Carter qui se mit à manger.

Peters hésita, puis :

— Puis-je vous faire remarquer, Monsieur, que les hommes qui ont apporté le matériel sont susceptibles de parler ? Ils diront qu'ils ont vu Monsieur Bradman aux « Tours », alors que tout le monde sait qu'il est en voyage de noces. Que va-t-il se passer ?

— Si ces hommes parlent, ce qui est bien peu vraisemblable, dit Carter en haussant les épaules, on leur expliquera que votre maître est venu de France en avion exprès pour veiller au montage des machines.

— Mais sa femme saura parfaitement qu'il n'en est rien, Monsieur.

— C'est un risque à courir. Car sachez que cet équipement est beaucoup plus important que Madame Bradman, croyez-moi !...

Peters n'ajouta rien. Il attendit que Carter l'eût poliment congédié. Il longea alors en silence les longs couloirs et passa dans la partie moderne du château. Là, après avoir avec quelque nervosité regardé autour de lui, il prit le téléphone.

Harvey se trouvait en compagnie de Véra dans le salon de l'hôtel où ils étaient descendus, quand il s'entendit appeler par un garçon. Il se dépêcha de gagner la cabine téléphonique qu'il referma avec soin.

— Est-ce vous, Monsieur ? demanda Peters d'une voix qui paraissait étrange et lointaine... Il se passe ici, aux « Tours », d'étranges événements et il faut, malgré le danger, que je vous en parle.

— Notre vieil ami Carter, n'est-ce pas ?

— Oui, Monsieur. Voilà ce qu'il y a.

Et Peters relata brièvement les événements, y compris l'épisode du carnet de chèques. Sa voix paraissait haletante.

— Je ne sais pas ce que signifie tout cela, continua-t-il, mais je serais heureux de vous voir revenir. C'est une trop grande responsabilité pour moi.

— Et vous dites qu'il n'a pas expliqué ce qu'il voulait faire de tout ce matériel ?

— Pas un mot, Monsieur. Mais ce n'est pas ce qui m'inquiète, à vrai dire. Ce que je redoute, c'est le scandale : si ces ouvriers parlent, la vérité éclatera en ce qui vous concerne. Pourriez-vous prouver que vous êtes revenu ici en avion pour une journée ?

— Certainement pas !... Et de toute façon, tout le monde sait que je me trouvais la plupart du temps avec ma femme. Je crois en effet que nous ferions mieux de rentrer. Ce que vous me racontez m'inquiète...

— J'attends avec impatience votre retour, Monsieur. Pour l'instant, pendant que je suis encore en sécurité, je ferais peut-être mieux de raccrocher ?...,

Harvey déposa le téléphone et retourna, pensif, au salon. Véra le regarda avec curiosité tandis qu'il reprenait place dans le fauteuil qu'il occupait en face d'elle.

— Qui était-ce ? demanda-t-elle. Encore un ami qui envoyait des félicitations ?

— Non... Figurez-vous que des difficultés ont surgi dans mes affaires à Londres... Je crois que nous devons rentrer immédiatement, Vee... Je suis désolé de penser que notre lune de miel en sera abrégée, mais ma réputation est en jeu.

— Dans ce cas, nous partirons, bien entendu ! Mais ne pouvez-vous pas me dire un peu plus clairement ce qui se passe ?

— C'est une question scientifique de première importance, dit Harvey avec un sourire grave. Il faudra vous habituer à ces mystères, ma chérie.

— Pour être l'épouse d'un homme de votre haute compétence, on peut le supporter, admit-elle avec bonne grâce.

Harvey ne fit aucun commentaire, mais il se mit sur-le-champ à prendre les premières dispositions en vue du départ. Véra et lui passèrent encore une nuit à l'hôtel puis, le lendemain, ils prirent l'avion pour rentrer en Angleterre. Vers midi, ils arrivaient aux « Tours » en limousine. Le chauffeur leur ouvrait les portières.

— Vous avez raison, fit remarquer Véra en descendant. Ce domaine campagnard est merveilleusement calme... Mais je me demande si je m'y habituerai jamais.

— L'endroit n'est peut-être pas aussi paisible que vous l'imaginez, répliqua Harvey, mal à l'aise, en jetant en secret un regard à Peters.

Tout bas, il ajouta à l'adresse de ce dernier :

— Où est-il actuellement ?

— Il s'est retiré au fond de l'aile ancienne, Monsieur. N'ayez crainte, il tiendra sa promesse, bien qu'il ait paru un peu troublé quand il a appris que vous reveniez plus tôt qu'on ne l'avait prévu.

Véra demanda :

— Qu'est-ce que vous faites, tous les deux ? Vous échangez des souvenirs ?

Elle s'avavançait, légèrement étonnée de voir ainsi rapprochées les têtes des deux hommes. Peters se redressa immédiatement.

— Je vous demande pardon, Madame. Puis-je vous exprimer combien je suis ravi de vous souhaiter la bienvenue ici en qualité de maîtresse de maison ?

— Vous le pouvez, Peters, répondit Véra en lui adressant un sourire entendu. Je vous connais suffisamment, je pense, pour être certaine que tout marchera sans accroc.

— Merci, Madame. Je le souhaite de tout cœur.

Il s'excusa avec une certaine hâte pour pouvoir aider le chauffeur à transporter les bagages. Véra pénétra dans le vaste hall, suivie de Harvey. Sans enlever leurs manteaux, ils passèrent au salon. Ce n'était certes pas la première fois que Véra venait au château ; Harvey y avait organisé dans le temps pas mal de parties. Mais l'impression de la jeune femme n'avait pas changé.

— Cet endroit est lugubre et mortel, dit-elle. Vraiment, Harvey, j'aurais préféré que nous nous fixions à Londres.

— Moi je préfère de beaucoup, Vee, que nous ne l'ayons pas fait.

— Pourquoi ?

— Je vous l'ai dit. Installé à Londres, je risque d'être pris à tout moment par mes travaux scientifiques. Combien de fois n'ai-je pas failli rater nos rendez-vous pour cette raison ! Vous n'en avez pas idée, je vous assure !...

— Pensez-vous que l'aile ancienne serait plus gaie ? demanda-t-elle en promenant un regard autour d'elle. L'autre partie du château est orientée au midi sur une face, et cela compte.

— L'aile ancienne ? répéta Harvey. Grand Dieu, non ! Il y a des années qu'elle est fermée et elle est pleine d'araignées, de souris, d'insectes et de tout ce qu'on peut désirer dans ce genre.

— Eh bien, elle ne demeurera pas longtemps dans cet état ! Je suis votre femme à présent et ce domaine est un peu le mien. Je n'ai pas l'intention de laisser fermée et livrée aux rats une partie de cette demeure. Nous allons d'abord engager un personnel complet, et nous verrons ensuite ce que nous pouvons faire. Oui, peut-être qu'avec quelques changements çà et là cette propriété aura moins l'air d'un cimetière abandonné...

— Dois-je servir le lunch, Monsieur ? S'enquit Peters qui venait d'apparaître.

— Oui, servez-le, dit Harvey. Nous allons nous rafraîchir un peu pendant que vous le préparerez...

Pendant le lunch, Véra revint à la charge. Elle appela Peters auprès d'elle.

— Quelles dispositions avez-vous prises, Peters, au sujet du personnel de cette demeure ?

— Aucune, Madame, dit-il en lançant un rapide regard à Harvey. Je ne pensais pas qu'un personnel fût nécessaire. Le maître n'en a pas parlé.

— Il a d'autres choses dans la tête. Mais maintenant que j'ai la direction de la maison, je veux qu'elle soit bien tenue. Vous ne vous figurez tout même pas que vous pourrez suffire au service d'une si vaste demeure ?

Comme Peters gardait le silence, Harvey intervint.

— Il n'y a aucune raison pour qu'il n'y arrive pas, ma chérie. Après tout, la plupart des pièces sont fermées, surtout dans l'aile ancienne. Or à nous deux nous ne salirons pas beaucoup.

— Ce n'est pas seulement à nous que je pense, Harvey, rétorqua-t-elle. Il nous faudra donner ici des fêtes pour que le château tienne son rang. Si nous n'invitons pas nos amis, nous nous transformerons en momies, vous et moi !... En outre, vous aurez à recevoir vos confrères, les savants. Je désire faire rénover et moderniser toute la bâtisse. Peters, je vous donne carte blanche pour engager, en vue de cette tâche, un personnel qualifié.

— Très bien, Madame.

Harvey parut vouloir dire quelque chose, mais il ne formula point sa pensée. Il échangea un autre regard avec Peters et la question en resta là.

Le lunch tirait à sa fin lorsque la sonnette se fit entendre à la porte principale. Peters disparut pour aller ouvrir. Il revint pour annoncer une visite assez surprenante.

— Monsieur Calmore, votre banquier, voudrait vous dire deux mots, Monsieur. Je l'ai introduit dans la bibliothèque.

Calmore, rasé de près et impeccable dans ses vêtements sobres, se retourna lorsque Harvey entra, la main tendue, dans la vaste bibliothèque.

— Voilà une surprise, Monsieur Calmore ! Qu'est-ce qui ne va pas ? Asseyez-vous donc...

— Merci, Monsieur Bradman. Vous pardonnerez, j'espère, la liberté que je prends de venir ainsi chez vous. Ma seule excuse est que, comme d'habitude, je m'occupe de vos intérêts. J'ai appris par les journaux que vous reveniez aujourd'hui vous installer ici. Aussi ai-je...

— Oui, en effet ! Mais de quoi s'agit-il ?

— Mon attention a été attirée par certains chèques qui ont été tirés sur votre compte n° 9. Je pense, bien entendu, que tout est parfaitement en règle ; néanmoins, il m'a paru un peu étrange que vous ayez signé ces chèques pendant que vous étiez en voyage de noces, et sur un compte que vous utilisez très rarement.

— Quel est le total des chèques tirés, au fait ?

Calmore ouvrit sa serviette et tendit cinq chèques qui avaient été payés. Harvey s'en saisit, les sourcils froncés. Tous les chèques avaient été délivrés à des firmes connues et les sommes étaient considérables. Il y en avait un de quinze mille livres et aucun des autres n'était inférieur à deux mille livres.

— Est-ce correct ? demanda Calmore, plein d'espoir. Je voulais m'en assurer personnellement, Monsieur Bradman. Vous comprenez, de nos jours les faux sont de plus en plus fréquents...

— Oui, tout ceci est régulier, dit Harvey, pensif. Ils ont été tirés pour payer du matériel scientifique. Vous avez sans doute appris par les journaux que je m'intéresse à ces questions ?...

— Oui, certes.

Calmore n'insista point, car ce n'était pas son affaire. Satisfait d'avoir veillé aux intérêts de son riche client, il lui serra la main et se retira.

Harvey réfléchit un moment puis, le visage assombri, quitta la bibliothèque et parcourut le long trajet qui menait à l'aile fermée du château. Il parvint finalement au salon ancien où Carter avait établi son quartier général. Carter s'y trouvait et paraissait faire des calculs compliqués sur son bloc-notes.

— Joyeux retour, Monsieur Bradman ! dit-il en se levant. J'espère que votre arrivée prématurée ne vous créera pas trop de difficultés...

— Pourquoi y en aurait-il ?

— Simplement parce qu'on me livrera bientôt des machines spéciales. J'espérais pouvoir m'en occuper avant que vous ne reveniez avec votre femme, mais en l'état actuel des choses nous aurons sans doute à lui fournir quelques explications.

— Je les lui donnerai, soyez sans crainte... Mais puisque nous en sommes à cette question, peut-être pourriez-vous me fournir, vous, des explications ? J'ai là cinq chèques qui font un total de trente mille livres. Savez-vous ce que vous faites en utilisant ainsi mon argent ?

— J'exerce le privilège d'être votre double, Monsieur Bradman. Je n'ai aucune fortune personnelle, je suis donc certain que si je puise un peu dans la vôtre vous n'y trouverez pas à redire. S'il n'en était pas ainsi, d'ailleurs, le résultat serait le même. J'ai commandé pour mes expériences quelques machines absolument indispensables.

— Lorsque vous avez parlé d'expériences scientifiques, dit Harvey avec un regard furieux, je ne pensais pas qu'elles me coûteraient trente mille livres ! Que se passera-t-il si je fais un rapport à la police au sujet de vos agissements ? Signer les chèques de quelqu'un d'autre constitue un délit, du moins en ce monde-ci.

— Vous ne manquez pas d'humour, Monsieur Bradman. Le

monde entier est maintenant persuadé, grâce aux révélations qu'a faites votre femme à la presse, que vous et moi ne sommes qu'une seule et même personne. Comment pourriez-vous prouver le contraire, alors surtout que nous avons des empreintes identiques ?

— Bon, vous avez gagné ! reconnut Harvey, morose. Mais dorénavant, allez-y doucement, je vous en prie.

— Pourquoi ? Vous êtes multimillionnaire, n'est-ce pas ? Cependant, il est peu probable que j'aie encore besoin de tant d'argent. L'équipement que j'ai commandé suffira pour le résultat que je me propose d'atteindre.

— Quel résultat ? Puisque vous vous servez de mon argent et que nous ne devons pas, d'après ce que vous avez dit, avoir de secret l'un pour l'autre, j'ai le droit de savoir, me semble-t-il ?

— Pas dans le cas qui nous occupe, Monsieur Bradman. C'est une expérience extrêmement délicate et, de toute façon, elle est d'un niveau trop élevé pour que vous puissiez en comprendre le mécanisme. Maintenant, vous feriez peut-être mieux de retourner auprès de votre femme avant qu'elle ne se demande ce que vous êtes devenu !

Harvey ne tint pas compte de cette suggestion.

— Dorénavant, Carter, dit-il avec conviction, il faudra vous tenir sur vos gardes. Ma femme a décidé de faire nettoyer cette partie du château. Quand elle s'y mettra réellement, il y aura sans doute des complications.

— Je vous laisse le soin de les éviter, cher Monsieur Bradman... Je vous signale par la même occasion que je n'ai pas l'intention d'accepter qu'on me dérange. Si quelqu'un s'avise de toucher à l'équipement que j'ai installé au sous-sol, je me verrai forcé d'agir.

— C'est-à-dire ?

— Tout intrus sera supprimé sans pitié ! Et je ne parle pas à la légère.

— Vous en seriez capable, en effet, dit Harvey lentement.

Sans ajouter un mot, il quitta le salon et repartit à travers le labyrinthe des couloirs. Quand il arriva près de Véra, elle était dans le salon moderne, étendue sur le sofa.

— Que diable voulait-il cet homme de la banque ? demanda-t-elle, étonnée. Il est resté assez longtemps pour vous vendre toute la Banque d'Angleterre !

— Calmore est parti depuis un bon moment, Vee, dit Harvey en poussant vers sa femme la boîte de cigarettes et en allumant son briquet. Il s'agissait simplement des chèques que j'ai signés pour des machines que j'avais commandées. Elles me seront livrées d'un moment à l'autre. Je suis resté longtemps absent parce que j'examinais le sous-sol.

— Que c'est donc intéressant ! Et dire que je n'avais jamais deviné l'homme que vous êtes réellement !...

— Je cherchais en quel endroit du sous-sol je pourrais faire placer mes machines... Et ceci me conduit à autre chose : je voudrais que l'aile ancienne reste dans l'état où elle se trouve. Je ne désire pas y voir des domestiques en train de s'y promener sous prétexte de faire du nettoyage...

— Pour quelle raison garder la moitié du manoir enfouie sous les toiles d'araignées alors qu'on pourrait la transformer et s'en servir ? dit Véra, déçue.

— Elle n'est pas enterrée sous les toiles d'araignées !

— C'est vous-même qui me l'avez dit ! Et aussi qu'elle était infestée de rats et de souris.

— Ecoutez, Vee, dit Harvey avec un soupir, pour parler net, je veux garder la moitié de la bâtisse pour mes expériences. Je désire que personne n'y aille. Pas même vous, à moins que vous n'ayez ma permission expresse.

— Je n'ai jamais rien entendu d'aussi déraisonnable ! objecta Véra. Que diable comptez-vous donc faire qui exige un si grand secret ? Vous jouez les Barbe-Bleue maintenant ?

— J'étudie les forces de base de la matière, répondit Harvey, énigmatique. Or si vous circuliez dans la région où j'opère, vous pourriez vous trouver prise dans un champ d'électricité statique et vous faire tuer. En outre je suis moralement et légalement contraint d'exiger le secret. Pardonnez-moi de ne pas pouvoir en dire davantage, chérie.

— Bon, consentit Véra d'un accent qui n'était guère joyeux. Mais cela ne signifie pas qu'il soit interdit d'engager du personnel pour entretenir cette partie-ci du château ?

— Nullement ! Vous agirez comme il vous plaira, mais je vous demande simplement de laisser telle quelle l'autre partie du château.

Véra acquiesça et Harvey respira un peu plus librement. Il s'installa dans le fauteuil le plus proche et tira avec satisfaction sur sa cigarette. Véra le contempla un instant, puis elle parut perplexe.

— Et votre rendez-vous ? Demanda-t-elle.

— Quel rendez-vous ?

— J'avais cru comprendre que nous avions quitté si brusquement la France pour que vous puissiez voir quelqu'un au sujet d'un problème scientifique d'une importance capitale.

— Oh ! Cela ! J'ai déjà résolu la question par téléphone. J'attends maintenant la suite.

Elle se redressa, indignée :

— C'est trop fort ! Pourquoi ne pouviez-vous pas arranger ces choses en téléphonant depuis la France ! Vous vouliez donc écouter à

tout prix notre lune de miel ?

Harvey n'eut pas à répondre à cette remarque aussi dangereuse que logique. L'arrivée de Peters amena une heureuse diversion.

— Le Docteur Hargraves, de l'Institut des Sciences Supérieures, Monsieur. Il désire vous voir et je l'ai introduit dans la bibliothèque.

— Ciel ! s'exclama Harvey qui se leva et éteignit sa cigarette. Très bien, Peters, j'y vais.

— Pourquoi êtes-vous si bouleversé ? demanda Véra. Il me semble qu'un homme tel que le Docteur Hargraves, le plus grand expert britannique sur les questions de matière et d'énergie, du moins d'après ce qu'en disent les journaux, est exactement le genre d'individu que vous pouvez désirer voir. Quelqu'un qui est à votre niveau, c'est assez rare, non ?...

Harvey eut un pâle sourire. Il ne dit rien et quitta la pièce. Dans la bibliothèque, il se trouva en face de Kenneth Hargraves en qui l'on reconnaissait le plus grand physicien de l'époque. C'était un homme de haute taille, d'aspect sévère, les cheveux grisonnants. Mais il salua Harvey avec une évidente cordialité.

— C'est vraiment un plaisir pour moi de vous rencontrer, Monsieur Bradman ! s'écria-t-il en serrant la main de Harvey. Mais vous préférez peut-être que je vous appelle par votre pseudonyme scientifique : Docteur Carter ?

— Sans importance, répondit négligemment Harvey. Asseyez-vous, Docteur Hargraves. Que puis-je pour vous ?

— J'ai assisté à votre célèbre exposé au Bureau des Sciences Appliquées. Un chef-d'œuvre de pouvoir métaphysique, je le dis sans chercher à vous flatter ! Une expérience jamais vue jusqu'ici. J'ai eu beaucoup de difficulté, depuis, à convaincre certains de mes collègues qui n'étaient pas présents ce jour-là. Ils sont incapables d'admettre que vous puissiez vraiment posséder le pouvoir de commander à la matière. J'ai donc organisé une séance spéciale à laquelle se trouveront les savants de toutes les parties du monde qui n'ont pas assisté à vos précédentes démonstrations. Puis-je vous demander de les répéter ? Inutile de dire que vous fixerez vous-même le chiffre de vos honoraires...

— Voyons... murmura Harvey en réfléchissant. C'est que je suis actuellement très occupé : je me consacre à des recherches que je ne désire pas interrompre...

— Vous n'allez pas refuser, Monsieur Bradman ? Je me rends parfaitement compte que c'est un grand dérangement pour vous ; mais pensez à vos collègues. Des échanges sont indispensables au progrès de la science...

— Heu... Quand aura lieu cette conférence ? demanda Harvey.

— Demain soir, au siège de l'Association, dans la grande salle. Il

y aura environ trois mille auditeurs.

— Voulez-vous m'excuser un moment ? Je vais consulter mon agenda et je vais voir ce que je peux faire...

Il quitta la bibliothèque et, une fois encore, traversa le labyrinthe jusqu'au salon ancien. Carter s'y trouvait et Harvey remarqua qu'il portait des vêtements identiques aux siens.

— Inutile de parler, dit Carter. Je sais ce qui se passe. Je vais aller prendre l'affaire en main pour tenir la promesse que je vous ai faite d'être toujours à votre disposition. Restez ici jusqu'à mon retour et ne bougez pas, quoi qu'il arrive. Compris ?

— Oui, d'accord... Comment vous êtes-vous arrangé pour avoir les mêmes vêtements que moi ?

— Dans votre appartement de Londres il y a de nombreux exemplaires de tout ce que vous portez. J'ai demandé à Peters de me fournir un assortiment de costumes en prévision, justement, d'événements comme celui-ci.

— Mais comment avez-vous pu savoir ce qui se passe ? Vous n'avez pas pu le lire aussi rapidement dans ma pensée, tout de même !

— Non, mais il y a d'autres moyens. N'oubliez pas que vous devez rester ici jusqu'à mon retour. Installez-vous et soyez patient.

Sur ces mots, Carter disparut. Un instant plus tard, il entra dans la bibliothèque de l'aile moderne et le Docteur Hargraves levait vers lui un regard interrogateur.

— Eh bien, voici, dit Carter. Je suis prêt à répondre à votre invitation... Je propose mes expériences habituelles : changer de l'eau en glace, changer une plaque d'acier en cube, et courber, par polarisation mentale, des ondes lumineuses.

— Excellent ! dit Hargraves en lui serrant chaleureusement la main. Je vous remercie beaucoup, Monsieur Bradman. Je vais veiller à ce que la presse soit largement représentée. Merci encore !...

Après de nombreux serremments de main, Hargraves se retira, reconduit par Peters. Carter eut un léger sourire, puis il se rendit au salon où Véra était en train de lire.

— Que voulait-il ? demanda-t-elle, alanguie.

Carter la mit au courant. Elle se redressa pour le regarder.

— Mais, Harvey, comment obtenez-vous de tels résultats ? S'agit-il vraiment de miracles scientifiques, ou bien ne sont-ce là que des tours de prestidigitation très habiles ?

— On ne trompe pas des hommes comme le Docteur Hargraves avec des tours de prestidigitation, ma chérie ! Non, il s'agit de science authentique. C'est la puissance des ondes mentales qui permet de dominer les lois physiques.

— Expliquez-moi ces choses, Harvey. C'est la première fois que vous me jugez assez intelligente pour vous comprendre...

Carter s'assit dans le fauteuil qu'avait quitté Harvey et se détendit.

— Je n'ai pas l'intention de me lancer dans un exposé détaillé au sujet du pouvoir de la pensée, Vee. Je ne pourrais vraiment pas condenser en quelques minutes tant d'années d'étude.

— Parlez-moi d'un problème plus simple pour commencer... Euh... Par exemple, que pensez-vous du voyage interplanétaire ? C'est un sujet qui semble vous intéresser depuis fort longtemps, et il m'intéresse aussi. Je suis surprise qu'avec une telle maîtrise scientifique vous ne trouviez pas le moyen de traverser l'espace.

— Oh ! La solution est trouvée depuis belle lurette ! répondit Carter, quelque peu amusé.

— Alors, pourquoi personne ne le sait-il ? Ecoutez, Harvey, il est inutile que vous fassiez de grandes découvertes si c'est pour les garder par devers vous. Le voyage dans l'espace est un exploit que les savants du monde entier cherchent à réaliser. Et vous dites que vous y êtes parvenu, vous ?

— Oui, ma chérie. Mais il y a des raisons, en ce moment, qui m'empêchent de divulguer mes travaux.

— Je n'en vois aucune qui soit réellement valable ! Je vous en prie, Harvey, dites-moi ce secret.

Carter se leva en souriant.

— Une autre fois, Vee. Excusez-moi un instant, voulez-vous ? Il faut que je rédige une courte note pour demain soir.

Il quitta le salon et longea rapidement les couloirs pour retourner à son appartement où Harvey l'attendait.

— J'ai accepté l'offre de Hargraves, dit Carter en fermant la porte. Je vais donc donner une représentation à votre place demain soir. Au cas où nous ne nous verrions pas auparavant, soyez ici vers six heures et demie et nous changerons de rôle.

— Très bien, acquiesça Harvey, brusque, en se dirigeant vers la porte.

— J'espère que votre femme ne vous traquera pas trop, Monsieur Bradman ! Ajouta Carter avec un gloussement malicieux. J'ai échangé quelques mots avec elle... sur la science.

— Diable !

— J'ai laissé en suspens une ou deux questions. Si elle persiste à vous questionner, tâchez de ne pas trop vous embourber.

Harvey eut un grognement de contrariété et retourna au salon. Véra s'approchait du divan. Harvey comprit, à son attitude, qu'elle aussi s'était absentée de la pièce. Il ne se trompait pas. Les premiers mots de sa femme le lui confirmèrent.

— Vous pouvez essayer de me tenir à l'écart de votre grande découverte, dit-elle, mais vous ne la cacherez pas au monde

scientifique ! Je viens de téléphoner à la presse. Les journalistes vont vous harceler, je vous le garantis !...

— Et qu'est-ce que je suis censé avoir caché ?

— Vous le savez très bien, dit Véra, les yeux moroses. Ne faites pas l'idiot pour me distraire, je ne suis pas un bébé. Ah, c'est sensationnel ! Le secret du voyage dans l'espace ! Vous l'avez trouvé, mais vous refusez, pour une obscure raison, de faire bénéficier le monde de votre savoir !...

— Oh ! fit Harvey, gêné, en s'asseyant dans le fauteuil. C'est que... heu... cette divulgation pourrait, je pense, devenir dangereuse entre des mains inexpérimentées.

— Les savants spécialisés ne sont pas des gens inexpérimentés, Harvey. Du moins, je ne le pense pas !

— Heu..., marmonna Harvey qui envisageait de filer pour aller chercher l'aide de Carter. Et les espions ? Vous oubliez qu'il y a des espions partout !...

Véra fit une moue, mais ne répondit pas. Harvey se demanda alors pour quelle raison Carter gardait le secret de l'un des problèmes les plus brûlants de l'époque ?

Véra dit soudain :

— Puisque vous ne voulez pas discuter du voyage dans l'espace ni donner des détails au sujet de votre pouvoir sur la matière, qu'avez-vous découvert d'autre ?

— Vous avez des tas d'idées fausses, chérie, bougonna Harvey qui continuait à nager en aveugle dans ce flot de questions. Je ne mésestime nullement votre intelligence, mais il n'existe pas de mots pour rendre *exactement* ma pensée, voilà la vérité.

Devant le regard d'incompréhension de Véra, il toussota. Puis, pour éviter de nouvelles interrogations, il se mit à griffonner des notes en prenant bien soin qu'elles fussent indéchiffrables.

CHAPITRE V

Lorsque, un peu plus tard, arrivèrent ces messieurs de la presse, Harvey passa le moment le plus désagréable de sa vie à essayer de se débarrasser d'eux en leur expliquant pourquoi il ne voulait pas répondre à leurs questions. Ils ne purent lui soutirer aucun renseignement scientifique – ce qui n'était pas bien surprenant – et c'était cependant ce même homme qui, le lendemain, allait faire culbuter la matière d'un état dans un autre ! Les journalistes n'y comprenaient rien.

La tornade d'interviews apaisée, Harvey continua à penser au voyage dans l'espace et une idée commença à poindre dans son esprit. Elle n'était pas encore très précise, mais un fait majeur se profilait : *Carter, puisqu'il venait d'Andromède, savait tout des voyages dans l'espace.* Le fait subsidiaire était que tous les savants de la terre cherchaient un moyen sûr de conquérir l'espace sans avoir recours aux fusées et aux moteurs à réaction. S'il arrivait, lui, Harvey, à trouver un tel secret ou, pour employer le mot propre, à s'en emparer, il pourrait peut-être remonter dans sa propre estime.

Ces pensées s'agitaient dans son cerveau et, peu à peu, prenaient plus de force.

Véra, extrêmement vexée par le fait que son mari ait refusé de parler aux représentants de la presse, eut l'impression que Harvey l'avait bel et bien désavouée, puisque c'était elle qui avait convoqué la presse par téléphone. Elle se consola cependant, en pensant que Harvey se justifierait à la conférence du lendemain soir.

Au milieu de tous ces événements, Peters circulait avec une efficacité silencieuse et ne perdait pas une miette de ce qui se passait des deux côtés du manoir. Sa seule distraction était de téléphoner aux journaux de Londres le libellé des annonces qu'il voulait y faire paraître pour demander du personnel, tout en priant Dieu que personne n'y répondît.

Harvey, pour sa part, passa la journée dans la bibliothèque où il était censé méditer sur la « puissance métaphysique » de l'homme terrestre !... Véra ne trouva rien de changé en lui après ses efforts, sauf qu'il y avait autour de lui un parfum léger, mais net, de whisky. Comment ce tempérament de bon vivant pouvait-il si entièrement se combiner à celui d'un physicien de génie ? C'était là une question qui dépassait vraiment la compétence de la jeune femme.

A six heures et demie, Harvey s'excusa et sortit un instant du salon. Carter réapparut à sa place et annonça qu'il allait s'habiller pour aller à sa conférence. Véra y vit une invitation à s'habiller elle aussi car elle avait résolu, qu'elle y fût conviée ou non, d'accompagner son mari pour assister à sa démonstration.

Harvey, pendant ce temps, flânait dans le salon ancien et s'abandonnait à toutes sortes de pensées. Ce lui fut un soulagement lorsque, vers sept heures et quart, Peters apparut avec le dîner.

— J'ai pensé, Monsieur, que je devais m'occuper de vous comme je l'aurais fait pour le Docteur Carter en temps normal. Il est parti et Madame est sortie avec lui.

— Quoi ? s'écria Harvey en se levant de son fauteuil.

— Je croyais que cela faisait partie du plan, Monsieur, dit Peters qui mettait méthodiquement le couvert.

— Jamais de la vie ! Et je n'aime pas que Carter tourne ainsi autour de ma femme ! Ce n'était pas du tout prévu dans nos accords, ça !...

— Je crains, Monsieur, dit Peters avec un sourire pincé, qu'il y ait des tas de choses qui n'étaient pas dans votre pacte avec cet étranger. Ce n'est pas, j'en suis sûr, que vous ayez quoi que ce soit à redouter pour Madame. Le Docteur Carter étant originaire d'une autre planète, comme il l'a déclaré lui-même, j'imagine qu'il n'y a chez Madame aucun caractère physique qui puisse l'attirer. Nous n'avons pas affaire à un homme, Monsieur, mais à un... heu... une créature.

— Et quelle créature ! Enchaîna Harvey en s'asseyant à table, les sourcils froncés. Vous savez, Peters, ce qui m'intrigue surtout, c'est qu'il puisse savoir exactement ce qui se passe dans l'autre aile du château. Comment s'y prend-il ? Je trouve anormal qu'il puisse être au courant de tous les détails de ma vie, rien que par la lecture des pensées.

— Je ne suis pas de votre avis, et l'explication de ce mystère me semble relativement simple. Quand vous aurez fini de dîner, je vous montrerai, si vous le permettez, quelque chose de très intéressant.

— Seriez-vous un magicien ? s'écria Harvey, enthousiaste. Comment se fait-il que vous soyez si bien informé ?

— J'ai constamment tenu notre hôte sous ma surveillance, Monsieur, dit Peters en continuant, imperturbable, à servir le dîner qu'il avait apporté sur une table roulante. J'ai en somme peu à faire et je connais dans tous ces détails ce... heu... la disposition des lieux, ce qui me permet de me placer, pour guetter, en des endroits que notre hôte ignore encore...

Harvey approuva, plein de curiosité. Mais, pour le moment, la faim le pressait plus encore et il attaqua son repas. Dès qu'il eut fini, cependant, il obéit aux directives de Peters qui le conduisit au sous-

sol. Sa surprise fut complète lorsque, dans l'obscurité, un commutateur claqua et fit apparaître la lumière électrique.

— Je croyais qu'il n'y avait pas de courant par ici ? fit-il remarquer.

— Il n'y en avait pas, mais le Docteur Carter a fait apporter un générateur, Monsieur. Il est dans la section voisine du sous-sol. C'est un appareil de petite taille, mais très efficace et constamment en marche. Vous l'entendez, sans doute ?

Harvey tendit l'oreille, perçut effectivement le léger bourdonnement lointain et acquiesça.

— Je crois que notre hôte a l'intention d'installer l'électricité plus tard dans son salon, ajouta Peters. Jusqu'à présent il ne s'en est pas encore occupé, car il a consacré beaucoup de temps à peindre les fenêtres des pièces qu'il occupe dans l'aile ancienne afin qu'on ne puisse voir aucune lumière de l'extérieur.

— Charmant locataire, marmonna Harvey entre ses dents.

Il suivit encore Peters qui le mena finalement jusqu'à un petit escalier annexe. La lumière électrique était installée là également et ses rayons tombaient sur un équipement qui était visiblement de même nature que celui d'une station de radiotélévision.

— Il n'y a pas longtemps, expliqua Peters, j'ai eu l'occasion de me glisser ici pour voir ce que faisait notre hôte étranger... Je me suis aperçu que le salon de l'aile moderne se reflétait sur cet écran et que, en utilisant un système très simple de réglage, le Docteur Carter pouvait faire apparaître ici n'importe quelle pièce de la maison. Je suppose que ce haut-parleur qui se trouve à côté de l'écran apporte des sons synchronisés. Bref, avec cet unique appareil — qui serait un don du ciel pour nos forces défensives, Monsieur, si nous pouvions le comprendre — le Docteur Carter peut voir et entendre ce qui se passe d'un bout à l'autre de la propriété...

— Tout s'explique donc, soupira Harvey. Cet homme est beaucoup trop fort pour nous, Peters. Y a-t-il autre chose ?

— Rien que nous puissions comprendre pour le moment, Monsieur. Peut-être l'équipement de la cave voisine vous intéressera-t-il ? Il n'est pas encore entièrement installé, je crois. On attend la livraison d'autres machines, comme vous le savez...

Harvey, toujours guidé par Peters, passa dans la section contiguë brillamment éclairée. Il y avait là de nombreux appareils électriques, mais aucun, pour l'instant, n'avait de signification spéciale. L'objet le plus important semblait être un tube horizontal entièrement transparent posé sur un échafaudage. Il était scellé mais portait, à une extrémité, un bouchon de chrome qui ressemblait en petit à un sas de fusée. À l'intérieur, le tube était partiellement capitonné de cuir et de feutre. Long de six pieds environ, il était, pour l'instant, complètement

dépourvu de connections, bien que des tableaux de commande eussent été installés dans le béton tout à côté.

— Avez-vous une idée de ce que cela pourrait être, Peters ? demanda Harvey avec un regard à son domestique.

— Non, Monsieur. On dirait une espèce de tube à vide, mais je ne vois pas à quoi il peut bien servir. J'ai renoncé aussi à comprendre la nature de cet autre objet que j'ai remarqué lorsque je me suis risqué à explorer ce sous-sol...

Harvey s'approcha d'un autre cylindre transparent, vertical cette fois et pas particulièrement large. A l'intérieur se trouvait une sorte d'étrange plasma gris. Ce plasma était certainement traversé par un courant électrique car il se gonfla et eut un mystérieux remous tandis que les deux hommes le regardaient.

— Un truc écœurant, dit Harvey en esquissant une grimace. Et je ne vois pas plus que vous ce que cela peut être.

Il regarda autour de lui.

— Je voudrais bien pouvoir deviner ce que cherche cet étranger diabolique. Il parle parfois de faire des expériences. Mais de quelle sorte ? C'est cela qui m'inquiète...

— Quoi qu'il fasse, Monsieur, nous n'y pouvons rien.

— N'en soyez pas trop certain, articula lentement Harvey. Une idée me travaille depuis quelque temps déjà. Elle pourrait peut-être nous débarrasser de cet hôte encombrant.

— Vraiment, Monsieur ?

— Je pense à un vaisseau sidéral, expliqua Harvey. Si je pouvais seulement découvrir comment on peut voyager dans l'espace – je veux dire la façon dont s'y est pris Carter – je pourrais peut-être l'attirer dans un appareil-projectile et le lancer dans le Vide de manière qu'il ne puisse jamais revenir. Ainsi, tous nos ennuis prendraient fin !

— Vous négligez de nombreux facteurs, Monsieur, fit remarquer Peters avec un sourire triste. Si vous pouviez trouver ce secret et faire construire un projectile de l'Espace, d'abord il vous serait impossible de tromper le Docteur Carter, puisqu'il lit dans votre pensée. En second lieu, il n'y aurait aucun moyen de l'empêcher de revenir, même si vous parveniez à vous débarrasser de lui. Il faudrait employer une sorte de commande radio à longue distance pour maintenir la machine au loin. Ce ne serait pas très pratique, Monsieur, malheureusement.

— Je vais quand même continuer à y réfléchir. Pensez-vous que Carter ait écrit quelque part la formule du vol spatial ?

— Je n'en ai aucune idée, Monsieur. Cela dépend de la nature de la formule. Si elle est compliquée, il l'a sans doute notée quelque part. Si elle est simple, il la conserve probablement dans cet extraordinaire cerveau qu'est le sien.

— Vous ne pensez pas que cela pourrait être un projectile sidéral, justement ? demanda Harvey en désignant le tube horizontal.

— Je ne crois pas, Monsieur, à moins qu'il ne soit pas achevé et qu'il y ait encore à lui adapter une force motrice. Pour ce qui est de la formule du voyage dans l'Espace, nous pourrions peut-être trouver quelque chose en fouillant l'appartement du Docteur Carter ? Il occupe très peu de pièces qu'il utilise à des fins diverses.

— D'accord, jetons-y un coup d'œil !...

— Entre parenthèses, Monsieur, il y a d'autres façons de se débarrasser du Docteur Carter que celle, plutôt compliquée, de le projeter dans l'Espace. Il pourrait, par exemple... disparaître !

— Quoi ? Vous voulez dire qu'on pourrait... l'assassiner ?

— Je n'osais pas employer ce terme, Monsieur, mais c'est bien ce que je voulais dire. Si les circonstances l'exigeaient, par exemple si notre vie était en danger... Je le crois capable de tout. S'il disparaissait, il n'y aurait aucune preuve : tout le monde pense qu'il est vous. Il n'y a que vous et moi qui sachions la vérité. Donc... eh bien, voilà !...

— C'est trop horrible, Peters. Si je me décidais à me débarrasser de lui, je voudrais lui laisser une chance de continuer à vivre dans un autre monde. Toutefois, merci pour la suggestion.

— Il y a cependant un sérieux obstacle, Monsieur. En disposant ainsi de lui, vous perdez toute possibilité de maintenir votre réputation de savant. Y avez-vous songé ?

— Oui, certes. Mais si je me débarrasse de lui, j'annoncerai aux journaux que j'ai décidé de cesser tout travail scientifique. Cela me tirera d'embarras.

— Oui, Monsieur, fit Peters, pas très convaincu. C'est une solution, en effet...

Ils arrivaient à ce moment à l'appartement de Carter, aux étages supérieurs. Les pièces dont disposait Carter et qui lui servaient de salon, bureau, chambre à coucher, etc., furent toutes soigneusement examinées et les tiroirs furent fouillés. Ni les tiroirs, d'ailleurs, ni les armoires n'étaient fermés. Mais rien qui ressemblât à une formule ou à quelque chose de scientifique n'apparut. Harvey eut à la fin un soupir de désappointement.

— Il semble que vous ayez vu juste, Peters. Il n'y a qu'un endroit où nous pourrions trouver ce que nous cherchons : dans l'esprit même de Carter !

— Sans aucun doute, Monsieur. Nous laisserons donc de côté la question pour l'instant en attendant qu'une meilleure occasion se présente.

Sur ces mots, il débarrassa la table des restes du dîner qu'il déposa sur le chariot roulant tandis que Harvey, morose, le regardait.

— Carter a-t-il dit à quelle heure il serait de retour, Peters ?

— Il n'a donné aucune indication, Monsieur.

— Il faudra donc que je reste ici jusqu'à ce qu'il apparaisse. Vous feriez mieux, pour ne pas vous faire surprendre, de vous tenir dans les régions que vous occupez d'habitude.

— Bien, Monsieur.

Harvey s'étendit, réfléchit, fuma, s'étendit encore, patienta jusqu'après minuit. Il entendit enfin le déclic du loquet de la porte ; Carter entra en enlevant son pardessus noir et sa cravate blanche.

— Tenez, dit-il en les tendant à Harvey. Dépêchez-vous d'aller prendre ma place. Je me suis enfui sous le très vague prétexte que j'allais vérifier un texte à la bibliothèque.

Harvey jeta un coup d'œil à son costume de soirée, prit le pardessus et la cravate et se dirigea vers la porte.

— Où est le chapeau ? demanda-t-il.

— Peters l'a pris. Vous avez donné une grande représentation, cette nuit, mon cher... Les journaux raconteront tout cela demain, en détail. Vous verrez !...

Harvey s'en alla et courut le long des couloirs. Il arriva dans le hall au moment où Véra arrivait au bas de l'escalier. Elle était montée se débarrasser de sa cape. Elle regarda Harvey avec curiosité.

— Vous avez l'air ennuyé, Harvey. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien. Pourquoi cela n'irait-il pas ? Peters nous a-t-il préparé un souper ?

— C'est ce qu'il fait. Cessez de tant vous agiter et allez vous rafraîchir...

Harvey enleva son pardessus et son foulard et suivit Véra au salon. Peters eut un regard de soulagement.

— Merci, Peters, c'est tout, dit Harvey. Vous pouvez fermer et vous retirer.

— Bien, Monsieur... Ah ! Puis-je me permettre de vous demander si votre conférence a eu du succès, ce soir ?

Harvey lui jeta en dessous un regard de reproche, mais Véra sauta sur l'occasion (comme Peter s'y attendait).

— Il a été superbe, Peters ! Je ne sais toujours pas comment il s'y est pris, et les grands savants qui le regardaient ne le savent pas non plus. J'avais l'impression, en suivant ses expériences, de rêver... Franchement, c'est bien difficile de concilier sa personnalité de savant avec son caractère indolent que nous connaissons !...

— Oui, Madame, j'en suis sûr. Oserai-je demander quels exploits ont été spécialement réalisés ?

— A vous, Harvey, dit Véra.

Mais Harvey hocha la tête.

— Non... Ma modestie me défend de vous répondre, Peters.

— Modestie ! Avec ce qu'il sait faire ! s'écria Véra en mordant dans un sandwich. Il a fait geler de l'eau rien que par son regard ! Il a enflammé un bout de bois de la même façon et fait passer un bout de métal à travers de la glace sans briser celle-ci. Oh ! Il y a eu un tas de choses ! La prochaine fois, j'essayerai de m'arranger pour que vous y assistiez aussi, Peters.

— Merci, Madame, j'en serai ravi. Bonne nuit, Madame, Monsieur...

Peters se retira en regardant Harvey du coin de l'œil. Celui-ci se mit à manger et ne fit aucune remarque.

— Pourquoi cette tristesse ? demanda enfin Véra.

— Ce n'est pas de la tristesse, ma chérie. Je suis seulement épuisé par les efforts que j'ai fournis. D'ailleurs, il est plus de minuit...

*

* *

Le lendemain matin, les journaux consacrèrent tous plusieurs colonnes à relater la conférence sensationnelle de Harvey qu'ils portèrent aux nues. On saluait en lui le cerveau le plus puissant du vingtième siècle, un maître de la physique et Dieu sait quoi encore !

Mais certains rédacteurs commençaient maintenant à poser des questions, et le moins capable d'y répondre, c'était Harvey !

Le « Reporter Quotidien » demandait avec une pointe d'aigreur si l'éminent savant n'allait pas bientôt cesser de s'amuser et d'amuser le public pour donner à la science quelque chose de valable. D'autres journaux posaient des questions encore plus précises : « Avec de telles connaissances scientifiques, pourquoi le Docteur Carter ne consacre-t-il pas son immense fortune à l'utilisation pratique de ses idées ? Pourquoi ne pas vouer ses talents à la destruction des maladies mortelles, à la suppression de la souffrance, à la guérison des maladies mentales ? Pourquoi ne pas conquérir l'espace, éliminer la guerre, inventer des appareils de sécurité pour que les trains, les avions et tous les véhicules terrestres soient à l'abri des accidents ! C'était très bien de faire des démonstrations, mais le pays avait besoin de choses plus concrètes. »

— Voilà qui est surtout de votre faute, ma chérie ! Soupira Harvey au déjeuner après avoir lu ce qu'« il » avait fait la veille au soir. Si vous n'aviez pas raconté aux gens de la presse que je détenais le secret du voyage dans l'espace, il n'y aurait pas toutes ces histoires !

— Je suis entièrement de leur avis, répondit carrément Véra. Un homme de votre envergure ne devrait pas priver son pays du bienfait de ses découvertes. En outre, je voudrais que votre nom soit inscrit sur les tablettes de la science à côté de ceux des grands bienfaiteurs de

l'humanité.

— Je vous demande pardon, Monsieur, interrompit soudain la voix de Peters, mais les machines sont arrivées.

— Les machines ? demanda Harvey en fronçant les sourcils. Quelles machines ?

Peters fit une grimace et eut un léger mouvement de la tête. Véra le regardait, surprise.

— Qu'est-ce qui vous prend, Peters ?

— Oh ! Je... heu... vous demande pardon, Madame. C'est un léger trouble nerveux.

— Vous devriez voir un médecin, Peters.

— Oui, Madame, j'y ai pensé, en effet.

— Les machines ! s'écria brusquement Harvey se levant d'un bond. Oui, bien sûr ! J'avais complètement oublié ! Je reviens dans un instant, ma chérie...

Il s'élança au dehors et Peters toussota légèrement. Véra fronça les sourcils, se leva et s'approcha de la fenêtre qui dominait l'allée principale. Au dehors, barrant le passage, se trouvaient deux énormes camions à six roues chargés de matériel et recouverts de bâches qu'une demi-douzaine d'ouvriers solides étaient en train de rouler. Harvey y était aussi. Du moins, il semblait qu'il y fût. En réalité, Harvey se rongeaît les ongles dans le salon de Carter où le changement de personnalité s'était fait en un éclair. Carter, renseigné par son système de télévision, portait exactement les vêtements qu'il fallait.

— Que diable Harvey veut-il faire de tout ce matériel ? marmonna Véra.

— Il a sans doute en tête quelque expérience scientifique nouvelle, Madame, répondit Peters.

— Je vais aller voir cela de plus près ! décida Véra.

Peters ne pouvait rien pour l'en empêcher. Elle sortit dans l'allée et Carter lui jeta un regard sombre quand il la vit s'approcher.

— Ne restez pas là, Vee, dit-il avec brusquerie. Vous pourriez gêner. Ce matériel doit être descendu à dos d'homme au sous-sol par la rampe centrale...

— Cela ne m'empêche pas de regarder ! Et je n'aime pas qu'on me dise que je pourrais être de trop. Tout ce que vous faites doit m'intéresser, n'est-ce pas ?

— Oui, ma chérie... mais jusqu'à un certain point seulement.

Sur ces mots, Carter ne s'occupa plus d'elle, espérant qu'elle se fatiguerait et s'en irait. Mais il sous-estimait la fermeté de son caractère. Elle tint bon avec ténacité, surveillant chaque détail, jusqu'à ce que, finalement, les machines aux formes étranges eussent été placées dans le sous-sol. Les ouvriers s'en allèrent alors et Véra

regarda autour d'elle avec curiosité.

— Harvey, pour l'amour de Dieu, à quoi destinez-vous tout ce matériel ?

— Secret important, Vee. Vous le saurez un jour, mais pas maintenant. Rentrons, j'ai besoin de me laver.

Véra n'éleva aucune objection. Carter la conduisit au salon, s'excusa, puis s'enfuit dans ses propres quartiers. Dix secondes plus tard, Harvey ralentissait sa course et entraît posément au salon en allumant une cigarette. Véra regardait par la fenêtre.

— Comme vous avez vite fait ! s'écria-t-elle en se retournant. Toute cette poussière déjà enlevée ! Avez-vous employé vos procédés psychiques, par hasard ?

Harvey se contenta de la regarder en marmonnant quelque chose à mi-voix. Mais ce qui suivit l'arrêta dans son lent mouvement vers le divan. Elle s'était de nouveau penchée à la fenêtre et elle examinait quelque chose avec attention.

— Harvey ? dit-elle.

— Oui ?...

Il essayait d'avoir l'air dégagé, mais il se demandait s'il n'avait pas laissé échapper un indice quelconque.

— Je ne comprends pas qu'il y ait de la fumée qui s'échappe de la cheminée principale de l'aile ancienne, murmura Véra. Avez-vous allumé du feu dans l'un des sous-sols ?

— Il y a un incinérateur, répondit Harvey (et il se trouvait que c'était vrai). Je... heu... j'y mets des détritux. Emballages, vieux papiers, etc...

« Ce maudit Carter, avec son feu du salon ! » pensa-t-il, tracassé.

Il contourna le divan, arriva au cordon de sonnette sur lequel il tira. Puis il griffonna une note brève qu'il tendit à Peters lorsque celui-ci entra. Les signes que faisait Harvey étaient bien suffisants et un regard à la note fit sursauter légèrement le domestique qui lut : « Eteignez votre infernal feu ! »

— Peters, dit Harvey tout haut lorsque Véra se retourna, vous feriez bien de servir le déjeuner. Je suppose que vous l'avez tenu au chaud jusqu'à ce que j'aie fini au sous-sol ?

— Certainement, Monsieur. Tout est prêt.

Harvey fit un mouvement de la tête et Peters disparut rapidement, emportant la note destinée à Carter. Mais il revint servir à la minute même où Véra et Harvey s'installaient. Véra, tout en mangeant, parut frappée d'une idée.

— Peters, quel jour les journaux feront-ils paraître les annonces que vous leur avez téléphonées pour demander du personnel ?

— Dans dix jours environ, Madame. Ils sont à court de place, je crois.

— Dix jours ! Pourquoi si tard ?...

Les journaux n'y étaient pour rien ; c'était Peters qui avait arrangé cela ainsi.

— Nous n'avons qu'à nous débrouiller de notre mieux pour l'instant, dit Harvey en haussant les épaules.

Mais son observation fut accueillie par un regard glacé de sa femme.

— Si vous passiez moins de temps à vous amuser et à gaspiller votre fortune sur des machines, et si vous fabriquiez plutôt un ou deux appareils pour nettoyer cette maison, j'en serais bien plus heureuse !...

— Je ne le pourrais pas, Vee. Mon esprit est au-dessus de ces contingences.

Il se renfrogna et, durant tout le déjeuner, fit mine de penser à autre chose. Dès qu'il put s'échapper sans éveiller les soupçons de sa femme, il s'enfuit. C'était, bien entendu, pour se rendre chez Carter. Celui-ci se trouvait au sous-sol et c'est là que, finalement, Harvey le découvrit.

Il était occupé à vérifier un de ses appareils, tout en regardant du coin de l'œil l'écran de télévision. On y voyait Véra qui, à moitié étendue, feuilletait un magazine féminin.

— D'abord, dit Carter avant que Harvey eût ouvert la bouche, je n'aime pas que vous veniez dans ce sous-sol. Vous n'êtes pas assez intelligent pour comprendre ces machines... Ah ! J'y pense ! Merci pour la note concernant le feu du salon. Je n'avais pas songé à cette question, mais j'installerai dorénavant de la chaleur rayonnante, absolument invisible.

— Installez ce que vous voulez, répondit Harvey, mais, pour l'amour du ciel, tirez-moi d'embarras ! Les journaux de ce matin exigent que je justifie ma réputation en donnant au monde quelque chose de palpable. Ma femme aussi me talonne dans ce sens... Pourquoi ne me donneriez-vous pas quelque chose d'utile ? Par exemple, le secret des voyages sidéraux ? Vous avez pour ainsi dire affirmé à ma femme que vous en aviez tous les détails. Passez-les-moi, et laissez-moi les divulguer comme s'ils venaient de moi.

— Et je permettrais ainsi à un tas d'idiots sans cervelle d'explorer l'espace et d'aller porter partout la ruine ? Non, Monsieur Bradman, rien à faire !

— Quelque chose d'autre, alors ? Insista Harvey.

Carter s'éloigna de ses machines avec un mouvement d'ennui.

— Bon, d'accord ! Je suppose que je vous dois quelque chose, c'est possible. Vous pourrez essayer ceci...

Il s'approcha de l'un des appareils et, à la surprise de Harvey, la partie antérieure de la machine s'ouvrit brusquement. En d'autres termes, ce qui paraissait être un pilier de métal parfaitement lisse,

portant à son sommet un instrument étrange, était en réalité un coffre dont la porte était habilement dissimulée. Carter fouilla dans un amas de notes et en retira un paquet de documents.

— Amusez-vous avec cela, dit-il en tendant le paquet à Harvey et en refermant la porte du coffre. N'importe quelle firme de constructions mécaniques pourra vous le fabriquer.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Harvey, intrigué par les dessins et les équations.

— C'est un levier magnétique. Il permet de soulever des poids énormes rien qu'en touchant un bouton de l'appareil. On peut ainsi soulever, déplacer et reposer ailleurs, sans difficulté, un gratte-ciel tout entier. Pour économiser du terrain dans les parcs à autos, on pourrait placer des voitures dans des filets. L'appareil offre toutes sortes de possibilités. Revendiquez-en la paternité. C'est une de mes trouvailles les moins ambitieuses.

Harvey le regarda avec étonnement.

— Mais... comment fonctionne-t-il ? Il faut que j'en aie une idée, au moins.

— Il utilise les lignes de force de la Terre, ou de n'importe quelle autre planète. A l'aide de l'appareil qui est décrit dans les plans que je vous donne, les lignes de force, qui sont une résultante de la gravitation, peuvent être recourbées de telle sorte que celle-ci soit annulée. L'objet, ainsi soustrait à la gravitation, est ensuite déplacé par des rayons directeurs. C'est l'appareil idéal pour les travaux de surface, mais je m'empresse d'ajouter qu'il est inutilisable pour le voyage dans l'espace. Vous pourrez dire au monde que c'est un produit secondaire de vos recherches sur le vol sidéral...

— Merci, dit Harvey. Cela me permettra de tenir un certain temps. Je vous laisse à vos travaux.

Carter se contenta de grogner et continua le montage de son appareil. Harvey jeta un regard à l'image de Véra qui était toujours sur l'écran, puis retourna à son appartement. Mais il ne rejoignit pas tout de suite Véra ; il entrouvrit la porte de la cuisine et, du geste, appela Peters.

— Oui, Monsieur ? Chuchota Peters en sortant dans le couloir.

Harvey fit un mouvement de la tête et Peters, très intéressé, suivit son maître dans la grande cour qui se trouvait derrière l'aile moderne.

— Simple précaution, expliqua Harvey. Je ne pense pas que Carter puisse nous entendre d'ici. En fait, j'en suis sûr. Mais voilà ce que je veux vous dire. J'ai trouvé son coffre.

— Vraiment, Monsieur ? Mes compliments les plus sincères !

— J'ai, autant que possible, maintenu ma pensée dans le vague pour qu'il ne puisse pas deviner que j'ai des vues sur ce coffre,

continua Harvey. Parmi les papiers qui s'y trouvent entassés, il y a peut-être le secret des voyages sidéraux, sans parler d'autres formules d'une valeur incalculable. Même ce que je tiens ici dépasse de loin tout ce qui a été réalisé par nos ingénieurs terrestres....

Peters eut l'air intrigué, aussi Harvey lui raconta-t-il en détail ce qui s'était passé.

— Très bien, Monsieur, dit finalement le domestique. Je présume que vous allez publier les détails de cette machine-levier en disant que l'invention est de vous ?

— Exactement, mais comme je n'ai pas la moindre idée de ce que peut être le fonctionnement, de l'appareil, je confierai ces notes au Docteur Hargraves. Il s'occupera de tout et ma célébrité ne s'en portera que mieux. Voyez-vous, Peters, nous sommes maintenant prêts à entrer dans l'action. J'affermis ma situation de savant en donnant au monde les plans de ce merveilleux levier magnétique. Ce n'est qu'à cette condition que je puis me retirer des travaux scientifiques et... disposer de Carter. De toute façon, je vais essayer. Il est en train de réaliser dans le sous-sol une expérience qui m'inquiète et je sens que le moment de nous débarrasser de lui approche.

— D'accord, Monsieur. Quelle sera notre première démarche ?

— Il y en a deux. Primo : j'envoie cette invention au Docteur Hargraves ; secundo, ce soir, nous tenterons d'ouvrir le coffre de Carter. Comme il serait dangereux de nous approprier ce que nous pourrions découvrir, je suggère que nous prenions des photocopies. Je désire que vous vous y mettiez sur l'heure. Emportez ces documents et passez chez votre ami le photographe, M. Danvers, pour lui acheter une micro-caméra de première qualité avec les ampoules flash nécessaires et le reste.

— J'ai compris, Monsieur. Je m'en occupe tout de suite.

Harvey eut un geste de satisfaction. Il tendit le paquet de notes à Peters et, suivi de celui-ci, rentra dans la maison. En arrivant au salon, il regarda Véra d'un air supérieur.

— Pour votre gouverne, chérie, annonça-t-il en regardant ses doigts d'un air détaché, j'ai griffonné en vitesse une petite idée qui va révolutionner tous les moyens habituels de lévitation mécanique.

— Vous allez soulever des objets ? dit Véra en déposant son magazine. Est-ce que cela ne s'apparente pas à la doctrine du... Yoga ?

— Certainement pas ! Riposta Harvey, irrité. Sur le plan scientifique, il s'agit d'appareils comme les grues, les ascenseurs, les machines à soulever des poids, etc... J'ai confié à Peters un dossier qui surprendra d'abord le Docteur Hargraves, ensuite le monde. Pour l'instant, c'est tout ce que je donnerai.

— Vous restez donc sur vos positions en ce qui concerne les voyages dans l'espace ?

— Résolument, oui. Les détails n'en sont pas encore au point et une invention imparfaite ruinerait ma réputation.

Véra n'ajouta rien, mais Harvey sentit qu'il avait droit à un peu de tranquillité, du moins jusqu'à nouvel ordre. Il passa le reste de l'après-midi à la bibliothèque, seul, sous prétexte d'importantes notes à rédiger, mais se demandant ce qui pouvait bien se passer au sous-sol.

Véra se posait la même question, sous un angle différent et, ce soir-là, après le dîner, elle mit le sujet sur le tapis.

— A quoi peuvent bien servir toutes ces machines que vous vous êtes procurées, Harvey, si vous ne vous en servez pas ?

Harvey brandit la liasse des notes qu'il était en train de griffonner.

— Voici mes études préliminaires, Vee. Il faut que je sois absolument certain de ce que je fais avant de commencer à travailler avec ce matériel.

— Je trouve la vie bien monotone ici, Harvey, murmurât-elle alors avec un soupir en se levant. Beaucoup plus que je ne l'aurais cru, en fait. Vous passez tout votre temps à rédiger des notes et à disparaître pour des affaires mystérieuses. Pourquoi n'irions-nous pas en ville ?

— Ce soir ?

— Pourquoi pas ? Il n'est que neuf heures moins le quart.

— Je suis navré, ma chérie, dit Harvey en hochant la tête. Vous avez épousé un savant, ne l'oubliez pas. En moi, le personnage mondain passe après. Il faut que j'établisse un plan d'action pour pouvoir commencer dès demain mes travaux pratiques.

Véra haussa les épaules et se mit à marcher dans la pièce d'un air maussade.

— Je vais inviter quelques amis de notre groupe pour le week-end, si cela ne vous ennuie pas, Harvey, décidât-elle soudain. Cela nous changera un peu et ne dérangera pas vos expériences, n'est-ce pas ?

— Pas le moins du monde, mon trésor...

Il se replongea dans sa « méditation » pour éviter d'autres questions. Il parvint à garder cette attitude jusqu'à l'heure du coucher, mis à part quelques verres et une visite à Peters dans la cuisine, pour fixer l'heure de leur « exploration » au sous-sol.

Puis ce fut le moment de se mettre au lit, du moins en ce qui concernait Véra et Harvey. Peters ne se retira pas dans sa chambre. Comme il connaissait à fond la disposition des lieux, il resta pour guetter le moment où Carter irait se coucher. Ce fut vers trois heures seulement que celui-ci abandonna son mystérieux travail au sous-sol et se dirigea vers sa chambre. Mais Peters attendit encore jusqu'à

quatre heures. Il se glissa alors dans l'aile moderne et, finalement, parvint au couloir qui commandait la chambre de Harvey. Ce dernier l'attendait.

— Où donc étiez-vous ? demanda-t-il en chuchotant. Vous aviez dit trois heures.

— Oui, Monsieur, et je vous en demande pardon. Mais j'ai dû attendre que le Docteur Carter aille se coucher. La voie est libre maintenant. Excusez-moi un instant, je vous prie...

Il disparut dans l'obscurité et revint un moment plus tard avec un havresac sur l'épaule. Il en retira des lampes, deux automatiques neufs, la micro-caméra, les ampoules flash et un ou deux outils de jardinage qui pourraient être nécessaires pour forcer le coffre.

— C'est parfait, dit Harvey. Vous avez pensé à tout, je vous félicite... Allons-y ! Cette idée d'emporter des armes ne me plaît pourtant guère, ajouta-t-il en mettant dans sa poche l'un des automatiques.

— J'ai pensé qu'il y avait lieu de prévoir le pire, Monsieur. Le Docteur Carter ne reculera sûrement devant rien s'il découvre que nous envahissons son domaine. Il faudra tirer sur lui. J'espère que Madame s'est endormie ?

— Je l'espère aussi, répondit Harvey en avançant comme une ombre.

L'accès du sous-sol n'offrait aucune difficulté. Carter n'avait même pas pris la peine de fermer la porte qui menait en bas. Les deux hommes, dans un silence complet, descendirent sur la pointe des pieds et pénétrèrent dans une chaleur curieusement moite. Il était évident, d'après les odeurs de produits chimiques qui traînaient encore, que Carter, avant de se retirer, s'était livré à une besogne très mystérieuse...

— Nous n'allons pas faire de lumière ? demanda Harvey qui écoutait le faible bourdonnement lointain du générateur.

— Je le déconseille, Monsieur. Nos lampes suffiront, si toutefois vous connaissez l'emplacement du coffre.

— Bien sûr...

Harvey poussa le commutateur de sa lampe dont la lumière éclaira les étranges appareils de Carter et vint s'arrêter sur le pilier qui paraissait être le support d'une machine électrique.

— C'est cela ? demanda Peters, surpris.

— Heu... oui. Habile, n'est-ce pas ? Mais je ne sais pas si nous réussirons à l'ouvrir.

Ils s'approchèrent de la surface lisse du pilier et purent seulement déceler la ligne étirée, mince comme un cheveu, qui délimitait la porte. Il n'y avait pas de serrure apparente, pas de poignée à tirer, rien que le métal lisse et brillant.

— Il y a peut-être un ressort caché, Monsieur ? avança Peters en tâtant la surface de métal.

Mais, malgré une investigation soigneuse, ni lui ni Harvey ne purent trouver le moyen d'ouvrir la porte du coffre.

— Il s'agit sans doute d'une serrure actionnée par des ondes mentales, Monsieur, suggéra enfin Peters. Après tout, ce serait la méthode la plus sûre. S'il en était ainsi...

Il s'interrompit, glacé par un bruit soudain et mystérieux. C'était comme un sifflement d'air s'échappant d'un pneu percé. Ce bruit fut suivi du mystérieux déclic de plusieurs commutateurs. Des rayons de couleurs diverses jaillirent dans le laboratoire. Les deux hommes, immobiles et terrorisés, essayaient de déceler avec leurs lampes l'origine de ces phénomènes troublants.

— C'est... c'est dans le tube horizontal, là-bas, bégaya, haletant, Harvey qui avait dirigé du côté qu'il indiquait le rayon de sa lampe. Il y a quelque chose qui bouge là-dedans.

— Euh... oui... en effet, Monsieur, confirma Peters, figé par l'épouvante.

Aucun d'eux ne se sentait capable de placer un pied devant l'autre, ils restèrent donc près du pilier d'où ils surveillaient le tube.

Du « sas » en chrome, à l'extrémité du tube, quelque chose se glissa et finit par tomber sur le sol. C'était un corps d'une blancheur vague, qui avait des mouvements de spectre.

Il leur fut impossible de déterminer ce qu'était cette apparition.

Et soudain, sans aucune raison évidente, le laboratoire s'éclaira.

— Grand Dieu, chuchota Harvey, la voix saccadée, est-ce que vous voyez ce que je vois.

Peters *voyait*, en effet, mais il n'avait aucune idée de ce qu'il devait faire.

L'« apparition » qui était sortie du tube se dressait avec lenteur. Ce n'était ni une horreur diabolique ni une manifestation surnaturelle. C'était une femme. Une femme magnifique qui n'avait pour tout vêtement qu'un voile presque diaphane. La lumière qui traversait ce voile révélait toutes les courbes de son corps sans défaut et se reflétait sur ses cheveux blonds. Sans conteste, elle était belle, d'une beauté irréelle, d'une sublime perfection.

— Re... remarquable, Monsieur, apprécia Peters, la langue lourde. Une jeune femme tout à fait ravissante, en vérité...

— Et elle vient de ce tube ! ajouta Harvey qui attendit, le front couvert de sueur, ce qui allait se passer.

CHAPITRE VI

Avec des mouvements pleins de grâce et de douceur, la mystérieuse femme se glissa vers Harvey en le fixant de ses grands yeux bleu-cendré. Celui-ci s'agrippa désespérément à Peters, mais pas pour longtemps. La femme, arrivée près de lui, lui entoura le cou de ses bras et le maintint fermement. Son visage exquis n'était qu'à quelques centimètres de celui de Harvey.

Celui-ci eut vaguement conscience d'une curieuse odeur d'antiseptique à la fois lourde et fade, et la sensation de frôler un corps chaud et vivant... Mais il se dégagea en éloignant de lui les mains de la femme.

— Partons ! dit-il à Peters, la voix haletante. Partons, grands dieux !...

Ils se lancèrent dans l'escalier qui menait en haut, mais un bruit se fit entendre au sommet des marches. Ils s'arrêtèrent et virent se profiler la silhouette du Docteur Carter. Ce dernier avait jeté une robe de chambre sur son pyjama. Son visage avait une étrange expression mi-étonnée mi-contente.

— Elle vit, n'est-ce pas ? s'écria-t-il en descendant les marches. Ma belle Œna vit !

— Ça m'en a tout l'air ! Maugréa Harvey qui se rappela soudain que ni Peters ni lui-même n'avaient le droit de se trouver là.

Il attendit que la colère de Carter éclate, mais Carter, cependant, ne paraissait pas spécialement troublé par cette invasion de son domaine scientifique. Il rejoignit les deux hommes au bas des marches puis regarda encore la femme qui se tenait immobile, une petite ride de déception barrant son front admirable.

— Qui diable est-elle, Carter ? demanda Harvey, incapable de maîtriser plus longtemps sa curiosité.

— Elle est mienne ! répondit Carter, les yeux brillants de bonheur et d'orgueil, je l'ai créée... C'est une combinaison de chair et de tissus synthétiques, de radiations cosmiques, de mitogénèse...

— Vous voulez dire que vous l'avez fabriquée ? Articula Peters, ébahi.

— Exactement, répondit Carter avec un regard fervent. Je n'étais pas sûr de ce que donnerait l'expérience, mais elle a réussi, c'est visible, et magnifiquement ! J'ai tiré tous mes éléments de base d'un plasma que je conservais là-bas dans un tube à commande électrique ; ensuite, j'ai pris modèle sur les femmes qui me paraissaient les plus belles de cette planète – à peu près comme je me suis modelé moi-même sur vous, Bradman. J'ai ainsi réalisé un *composé* qui possède la beauté de la Femme Idéale dont rêvent les peintres et les poètes. Un

corps sans défaut, un visage splendide... Ah ! Elle est superbe, n'est-ce pas ?

— Vous avez tout préparé, et vous l'avez laissée en somme venir toute seule à la vie ? demanda Harvey dont l'esprit se refusait à admettre cette histoire fantastique.

— Pas tout à fait, j'ai dirigé l'expérience aussi longtemps que mon action était nécessaire, puis j'ai confié le reste à des systèmes automatiques, j'avais disposé une sonnerie d'alarme qui devait retentir dans ma chambre lorsque le processus de création se terminerait. C'est ce qui a eu lieu, et c'est pourquoi je suis ici. Les impulsions gravées dans le cerveau synthétique de ma créature l'ont amenée à sortir du tube créateur et ce mouvement a permis à son corps d'intercepter un rayon électromagnétique qui a ouvert la lumière du laboratoire. J'avais pris ces dispositions pour qu'elle puisse voir autour d'elle et qu'elle ne se détruise pas, prise d'une soudaine panique devant son étrange naissance.

— Cela vous ennuerait-il de me dire pourquoi vous avez créé cette femme ? demanda Harvey. Elle sera peut-être la cause, pour nous deux, de pas mal de difficultés.

— Des difficultés ? Œna ? fit Carter avec un petit rire sec et méprisant. Elle ne fera que ce qu'on lui dira de faire et rien de plus. Quant à la raison pour laquelle je l'ai créée... Il me fallait une femme. Si j'étais resté seul sur cette planète mon existence aurait été inutile.

— N'y a-t-il pas assez de femmes... normales, parmi lesquelles vous auriez pu en choisir une ? Bougonna Harvey.

— La chose présentait des inconvénients, Monsieur Bradman. D'abord, je ne puis sortir d'ici sans vous compromettre. Ensuite, et c'est une raison très importante, il n'y a pas sur cette planète de femme à ma mesure. Je leur suis supérieur à toutes, comme je le suis à vous. J'ai donc décidé de créer moi-même la femme qui seule pouvait convenir. J'ai cherché, non pas une intelligence égale à la mienne, mais une compagne qui serait la première femme d'une nouvelle race. Plus tard, nous pourrions fonder un empire pour notre descendance.

— Je devine vos intentions, prononça Peters d'une voix grave. Vous avez fait croire, depuis le début, que vous étiez un déraciné, un survivant de votre monde désert et que vous cherchiez seulement un asile pour méditer et faire des expériences. Mais il est évident que vous vous êtes servi de Monsieur Bradman pour camoufler vos véritables activités. Votre but réel est d'implanter sur notre planète une race nouvelle dont cette femme est le premier maillon. Bref, vous êtes venu sur la Terre pour y établir un peuple à vous, une dynastie à vous, sans vous soucier de ce qu'il adviendra de nous qui sommes les habitants de ce monde.

— C'est exact, reconnut Carter, cynique.

Harvey questionna :

— Puisque vous pouvez créer si facilement des êtres vivants, pourquoi ne faites-vous pas toute une race de la même manière ?

— Parce que je n'ai pas suffisamment de matériel. Je n'ai réussi à extraire qu'une quantité réduite de substance basique, juste ce qui m'était nécessaire pour former le corps de cette femme. Le reste naîtra d'une façon normale. Oui, Monsieur Bradman, je me suis servi de vous pour cacher mes véritables desseins ; je vous ai permis de gonfler votre sotte petite personnalité, pendant que je m'occupais de cette magnifique expérience de création. Je continuerai pendant plusieurs années à n'être que votre ombre... Jusqu'au jour où j'aurai atteint mon but final ; et vous ne pourrez pas m'en empêcher, car je saurai toujours ce que vous pensez.

Un silence suivit. Pendant cette conversation, la femme s'était rapprochée sans bruit des trois hommes. Ignorant complètement Carter, elle entoura de ses bras caressants les épaules de Harvey et elle l'attira doucement contre elle. Avant qu'il eût pu se rendre compte de ce qui se passait, elle l'embrassait passionnément.

— Hé ! Une minute ! protesta Harvey en faisant de son mieux pour la repousser.

Comme ses efforts étaient inutiles, Peters releva un sourcil et toussota doucement, gêné par cette scène inattendue.

— Voilà qui est étrange, marmonna Carter, pensif, en examinant d'un œil sombre, le beau visage de la femme.

— Et embarrassant, grogna Harvey qui continuait à lutter pour échapper aux baisers de la femme. Eloignez-la de moi, voulez-vous ?

— Allez ! Commanda Carter avec un geste impérieux du doigt.

Mais la femme, sans tenir compte de cet ordre, répondit simplement, d'une voix douce et mélodieuse :

— Je n'obéis qu'à mon créateur. Je ne puis faire autrement.

— Hein ? fit Harvey en regardant la créature dont les yeux bleufumée, aux lourds cils noirs recourbés, le dévoraient avec amour. Mais ce n'est pas moi qui vous ai créée ! Et je voudrais que vous le sachiez une fois pour toutes.

— Monsieur Bradman, intervint Carter, consterné, je crois que j'ai commis une erreur. J'aurais dû y penser. Ordonnez-lui de s'éloigner. Dites-lui de s'asseoir sur la chaise qui est là-bas... Elle s'appelle Œna.

— Qui ? Moi ? Bon, très bien... Asseyez-vous là-bas, Œna, ordonna Harvey.

La femme le lâcha immédiatement et, avec la grâce d'une nymphe se dirigea vers la chaise qui lui avait été désignée. Elle s'assit, créature d'une beauté ineffable sous son voile transparent.

— Très intéressant, fit remarquer Carter en réfléchissant.

Comment ai-je pu omettre ce côté de la question !... C'est magnifique toutefois...

Harvey rectifia son nœud de cravate et bougonna :

— Pour vous peut-être, Carter. Mais moi je tremble à l'idée de ce qui se serait passé si ma femme était arrivée à cet instant. En fait, je tremble encore. Si cette femme s'échappait...

— Voyez-vous, j'ai commis une erreur stupide, répéta Carter,

— C'est peu dire ! fit remarquer Peters. Je dois cependant reconnaître que la jeune dame, synthétique ou pas, est nettement... séduisante.

— Que vous êtes naïfs ! s'écria Carter. Vous ne voyez que la forme de cette femme et vous en perdez la tête. Tous les hommes de cette planète sont les mêmes : la beauté d'une femme les fascine. Pour moi, cette femme est simplement le moyen d'atteindre un but, *mon but*... Du moins, il l'était. L'ennui, c'est que tout est faussé. Et c'est vous, Bradman, qui avez gâché mon expérience. Que diable cherchiez-vous ici, Peters et vous ? Vous n'aviez pas le droit de venir dans mon laboratoire.

— Je suis chez moi, et dans mon sous-sol, rétorqua Harvey, ce qui me donne tous les droits du monde. Vous ne payez même pas de loyer, ce qui aurait pu à la rigueur faire de ce lieu un territoire sacrosaint !... Au reste, pourquoi aurais-je gâché votre expérience ? Nous sommes descendus ici pour découvrir ce que vous faisiez et nous avons trouvé.

— Ah ! Ricana Carter. Etes-vous sûr d'être venu seulement pour cette raison, Monsieur Bradman ?

Carter, les yeux luisants, les traits crispés, lisait les pensées de Harvey.

— Inutile de mentir, Bradman. Vous êtes venu pour voler mes secrets scientifiques. Vous espériez ouvrir ce coffre qui m'appartient. Mais ce coffre est à commande d'ondes mentales et moi seul sais quelles sont ces ondes.

Cependant, en ce qui concerne mon expérience, vous l'avez gâchée puisque cette femme, désormais, vous considère comme son créateur.

— Pourquoi le croirait-elle ?

— Parce que c'est sur vous, le premier, *que s'est posé son regard*... alors que ce devrait être sur moi ! Je vais vous expliquer cela en termes scientifiques : j'ai imprimé certaines pensées sur le cerveau de cette femme pendant que je la créais. D'abord, je lui ai donné le langage. Je lui ai donné aussi une impression mentale de mon aspect physique et je lui ai fait comprendre que j'étais son seul créateur, qu'elle ne devait obéir qu'à moi. J'ai inscrit dans son cerveau que je serais la première personne qu'elle verrait en naissant à la vie... J'étais

absolument persuadé qu'il en serait ainsi. Mais il s'est trouvé que c'est sur vous, mon double, que son premier regard s'est posé. Son cerveau est façonné de telle sorte que cette impression originelle ne peut plus être modifiée. Elle croit donc avoir été créée par vous et elle n'obéira jamais à personne d'autre qu'à vous !...

— Mais... heu... Vous ne pouvez pas arranger cela ? demanda Harvey, assez inquiet.

— C'est peut-être possible, il faut que j'y réfléchisse. En attendant, je ne puis rien faire. Quant à vous, traitez-la de votre mieux car si vous lui faites du mal, je vous tuerai. Elle m'est trop précieuse pour que je la perde...

Harvey regarda Peters mais, pour une fois, le fidèle domestique n'avait aucune suggestion à faire à son maître. Carter dit alors :

— S'il m'est impossible d'ajuster son cerveau de façon qu'elle n'obéisse qu'à moi, je serai forcé de la remodeler... Si vous ne vous étiez pas interposés ici comme deux imbéciles, cela ne serait jamais arrivé.

— Eh bien, pour l'instant, dit Harvey en hochant la tête d'un air perplexe, il faut qu'elle demeure ici, c'est évident. Allons-nous en, Peters. Il faut que nous examinions ce que nous pouvons faire.

— Bien, Monsieur.

Harvey, guetté par les yeux diaboliques de Carter et suivi par le regard pensif de la femme synthétique, se dirigea vers l'escalier. Peters lui emboîta le pas. Ils montèrent rapidement jusqu'au couloir principal, plongé dans l'obscurité. Harvey se souvint alors qu'il avait encore sa lampe dans sa poche.

— C'est un joli pétrin, fit-il remarquer, quand, enfin, ils arrivèrent à leurs quartiers personnels de la vaste demeure.

— Comme vous dites, Monsieur. Je... heu... j'arrive difficilement à croire que la jeune femme d'en bas est seulement une masse de produits chimiques et de chair synthétique mélangés. Très jolie, ma foi. Très...

Harvey maugréa :

— Inutile de me répéter constamment qu'elle est jolie !... La question est : comment allons-nous... Oh ! Dieu ! Acheva-t-il, éperdu.

Le couloir s'était brusquement éclairé et Véra apparaissait, une robe de chambre en soie croisée sur sa chemise de nuit.

— Ainsi, vous voilà ! s'écria-t-elle en s'avançant. Je vous ai cherché partout, puis j'ai entendu votre voix. Qu'est-ce que vous faites là ? Et Peters aussi ! Jamais je n'ai eu aussi peur que lorsque je me suis aperçue que vous aviez disparu !

— Peur ? dit Harvey qui essaya de prendre un ton dégagé. Pourquoi ? J'aurais pu être allé... heu... n'importe où ?

— C'est bien ce que je veux dire. Un savant capable de réaliser

les expériences que vous faites est susceptible de glisser à n'importe quel moment dans la quatrième dimension ou ailleurs. Qu'est-ce que vous faites là exactement à cette heure de la nuit ? Et vous, Peters ?

— Nous sommes allés vérifier les préparatifs d'une expérience, ma chérie, répondit Harvey avec un sourire. Au sous-sol. Ce n'est pas un travail de femme, autrement je vous aurais demandé de m'aider...

— C'est tout à fait exact, Madame, confirma Peters.

Le regard de Véra se porta de l'un à l'autre, tandis que sa chevelure dénouée ondulait avec grâce sur ses épaules.

— Rien ne s'oppose à ce que je voie ce que vous avez fait au sous-sol ? demanda-t-elle soudain.

— Vraiment, je... je pense que ce n'est guère à conseiller, mon trésor, murmura doucement Harvey en lui prenant le bras. Il y a en bas une grande quantité d'électrons statiques et d'électrons libres qui pourraient ne vous faire aucun bien...

Il se tut car, soudain, le regard de Véra s'était porté derrière lui, vers le fond du couloir. Peters regarda aussi et il eut une telle expression que Harvey écarquilla les yeux.

— Maître... créateur... pourquoi m'avez-vous quittée ?

On ne pouvait se tromper à cette voix plaintive, d'un charme qui n'était pas de la terre.

— La voilà ! Laissa tomber Harvey sans se rendre compte de ce qu'il disait.

Véra ne parut pas l'entendre. Son regard effaré contemplait la femme légèrement vêtue qui s'avancait dans le passage, baignée de lumière. Elle marchait comme un fantôme, et pourtant chacun de ses gestes était d'une grâce indicible.

— Pour l'amour de Dieu, qu'est-ce que c'est que cette femme ? s'écria enfin Véra, haletante, d'une voix enrouée. Harvey ! Harvey ! Etes-vous fou ? Ouvrez les yeux... si vous avez du courage !

Harvey ouvrit les yeux et avala sa salive. Ce qui suivit fut exactement ce qu'il avait craint. Cœna, parvenue jusqu'à lui, l'enlaça tendrement et l'embrassa. Puis elle continua à l'étreindre, son corps magnifique pressé contre le sien. Véra regardait, les yeux tellement agrandis qu'il semblait que jamais plus ils ne se refermeraient.

— Ce... C'est un médium que j'utilise pour mes recherches, Véra, parvint à articuler Harvey, tout en essayant de s'arracher aux bras qui l'enlaçaient. Ce n'est pas une vraie femme, ma chérie... C'est... c'est une...

— Quoi ? cria Véra, éperdue.

— Je veux dire qu'elle est synthétique. C'est une femme artificielle... euh... un ensemble de morceaux dépareillés. Des photos en surimpression sur de la chair, puis amenés à la vie.

— C'est vrai, Madame, ajouta Peters qui tirait nerveusement sur

sa cravate noire.

Véra, suffoquée, balbutia :

— Taisez-vous, Peters ! Je m'étonne qu'un homme aussi... aussi posé que vous puisse être mêlé à de telles... de telles histoires !

— Une minute ! protesta Harvey. Il n'y a là rien d'immoral, ma chérie !... Œna est une fille d'une correction parfaite... dans les limites de son caractère synthétique. Œna, lâchez-moi !

Elle obéit immédiatement et resta debout, les bras pendants. Elle était tout à fait indifférente au regard méprisant de Véra,

— En qualité de savant, Vee, je suis appelé à faire toutes sortes de choses, expliqua, ou du moins essaya d'expliquer Harvey. J'ai réalisé une merveille, ne le voyez-vous pas ? J'ai réellement modelé un être vivant, une femme, ce qui ne s'était jamais fait jusqu'ici.

— C'est tout ? demanda Véra d'une voix lointaine.

— Elle n'est créée qu'en vue d'une démonstration, n'est-ce pas, Œna ?

— Vous m'avez faite, répondit Œna avec douceur. Vous m'avez créée, vous avez modelé chaque ligne de mon corps et...

— Je vois, interrompit Véra. C'était donc là votre grand secret, Harvey ? C'est pour cette raison que vous avez dépensé trente mille livres d'équipement ? Est-ce bien cela, d'ailleurs ? Personnellement, j'estime que vous vous êtes servi de votre génie scientifique et de vos expériences comme alibi pour cacher cette histoire affreuse... Je suis sûre que cette femme était depuis longtemps cachée dans la cave ! Je comprends pourquoi vous filiez toujours au sous-sol ! Vous pouvez m'en croire, Harvey ! Je ferai un tel scandale dans les journaux à ce sujet que vous en aurez les oreilles bourdonnantes pendant des années !...

— Réellement, Vee...

Véra n'écouta pas. Elle tourna sur ses talons et, dans le bruissement soyeux de sa robe qui balayait le sol, elle partit dans le couloir qui menait au hall et à l'escalier.

— Retenez Œna, Peters ! ordonna Harvey qui se lança à la poursuite de sa femme aussi vite qu'il put.

Peters le regarda s'enfuir puis saisit les bras d'Œna qui faisait mine de suivre. Qu'il soit dit, à la décharge du serviteur, qu'il avait l'intention de retenir de force la femme synthétique. Mais il avait complètement sous-estimé la vigueur étonnante de celle-ci. Carter avait infusé dans sa structure musculaire une partie de la force herculéenne dont il était lui-même doué. Œna s'arracha donc à l'étreinte de Peters, et avec une telle violence qu'il tourbillonna et tomba sur les genoux. Saisi d'horreur, il vit la forme superbe courir dans la direction du hall.

— Il n'y a qu'un moyen de s'en sortir, marmonna-t-il.

L'idée ne lui fut pas plus tôt venue qu'il s'élança vers les quartiers du Docteur Carter. Il le trouva dans le sous-sol, plongé dans des calculs qu'il entrecoupait d'intervalles de réflexion où son regard était fixé dans le vide.

— Eh bien, Peters, qu'y a-t-il ? demanda-t-il, impatient.

— Pardonnez-moi, Monsieur, mais jamais votre aide n'a été plus nécessaire. Cœna s'est évadée !

— Je le sais. Hélas ! Je n'ai pas pu l'arrêter. C'est la faute de Bradman.

— C'est possible, Monsieur, mais si vous n'intervenez pas, Madame Bradman va détruire votre robot. Le tuer ou le blesser. Elle est exactement dans l'état d'esprit...

Carter changea d'expression. Il déposa ses notes et se dirigea vers son téléviseur intérieur. Il le mit en marche et régla le bouton de commande jusqu'à ce qu'une chambre apparût. Véra, à demi-vêtue, s'efforçait de s'introduire dans une robe. Tout près d'elle, Harvey agitait les mains avec désespoir. A la porte, Cœna, comme un être tombé du ciel, regardait avec calme.

Le son jaillit soudain du haut-parleur, dans l'antre de Carter :

« ... Et c'est la pure vérité, Vee, il faut me croire. Laissez-moi du moins faire examiner Cœna par des savants et démontrer qu'elle n'est pas une vraie femme, mais une simple copie, un spectre vivant...

— L'examiner ? dit Véra en se retournant avec fureur. Où voulez-vous en arriver ? Regardez-la ! Elle n'est même pas vêtue décemment... Je m'en vais et vous aurez des nouvelles de mon avoué, je vous le promets !...

Véra passa devant Harvey en boutonnant sa robe avec des gestes rageurs. Arrivée à la penderie, elle en tira une valise et la lança sur la carpette d'ottoman qui se trouvait au pied du lit.

Cœna s'avança vers Harvey, les bras tendus. Sur quoi Carter tourna le bouton de l'appareil.

— Dangereux, reconnut-il. Très dangereux ! Madame Bradman pourrait facilement endommager irrémédiablement ma créature si elle perdait le contrôle d'elle-même. J'ai cherché le moyen d'ajuster l'esprit d'Cœna...

— Il n'y a qu'un moyen de sauver la situation, c'est que vous preniez la place du maître, insista Peters. Avec votre puissance mentale vous pouvez obliger Madame Bradman à croire qu'Cœna est synthétique. Ce point acquis, elle acceptera la situation et vous aurez tiré Monsieur Bradman d'un terrible pétrin.

— Ce n'est pas à ce fou que je pense, grogna Carter... Cœna seule me préoccupe.

Carter commença rapidement à se déshabiller.

— Je vais y aller. Trouvez-moi des vêtements identiques à ceux

de votre maître.

Peters acquiesça et quitta le sous-sol en courant. En dix minutes d'arrangements frénétiques et de vérifications, Carter fut prêt. Il s'élança dans l'escalier. Peters à sa suite. Quand enfin ils arrivèrent à proximité de la chambre, Carter s'arrêta pour écouter la voix rageuse de Véra.

— ... et c'est tout, Harvey ! Vous pourrez continuer à mener votre double vie, cela ne m'intéresse plus ! Mais je ferai une belle publicité, croyez-moi ! Vous serez déshonoré !... Adieu !

Dans la chambre, Harvey regardait, impuissant, le visage furieux de Véra. Elle avait mis son manteau et portait une valise. Œna, appuyée au lit, souriait avec douceur à son « créateur ». Après un dernier regard furieux, Véra se retourna, quitta la pièce et sortit dans le couloir. Elle avait parcouru environ six mètres quand elle se rendit compte que Harvey et Peters étaient devant elle. Elle sursauta d'étonnement et ouvrit la bouche :

Carter lui demanda sur un ton de plaisanterie :

— Surprise, ma chérie ?... Après tout, je suis un savant doué de pouvoirs inhabituels, vous le savez, et j'insiste encore sur le fait qu'Œna est synthétique.

— Comment... comment êtes-vous venu là ? Articula Véra dont le visage était tout un poème.

— Oh ! C'est du transport hyper-spacial. Je...

Il se tut. Véra s'était évanouie et gisait sur le tapis de laine. Carter la regarda, puis la prit dans ses bras avec une facilité extraordinaire. Peters ramassa la valise.

Véra, inconsciente, fut transportée dans sa chambre. Harvey eut un violent sursaut quand il vit ce qui s'était passé.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-il en regardant sur le lit la forme abandonnée de Véra.

— Je prends votre place, lui dit Carter. Votre femme m'a vu immédiatement après vous avoir quitté car je n'avais aucun moyen de me cacher. Le choc l'a un peu secouée... Allez à mon appartement et emmenez Œna. Je me charge du reste.

— Mais qu'est-ce que vous...

— Dépêchez-vous ! Cria Carter. Votre femme peut se réveiller d'un instant à l'autre.

Harvey serra les poings et prit la porte.

— Œna, suivez-moi ! ordonna-t-il.

La femme synthétique glissa, heureuse, derrière lui.

Peters, à moitié mort de fatigue pour n'avoir pas dormi, attendit la suite des événements. En vérité, ils ne tardèrent pas, car Véra reprenait lentement conscience. Finalement, elle s'assit, le bras de Carter autour de ses épaules.

— Ça va mieux ? demanda celui-ci, souriant. Vous m'avez fait peur... je suppose que c'est une sorte de cauchemar qui s'est brusquement emparé de vous. Vous parliez dans votre délire d'une femme synthétique, ou de quelque chose de ce genre. Vous juriez que vous demanderiez le divorce et vous vous apprêtiez à quitter la maison. C'est alors que vous vous êtes évanouie.

Véra ne fit aucun commentaire. Elle regarda Peters, mais ne put rien lire sur son visage. Lentement, elle parvint à se tenir assise seule et parut réfléchir.

— Puis-je vous chercher quelque chose, Madame ? S'enquit Peters poliment.

Véra ne répondit pas encore. Elle paraissait tracassée par une idée qu'elle n'arrivait pas à saisir. Finalement, elle fixa sur Carter un regard appuyé.

— Il n'y a jamais eu de femme synthétique dans la maison, Harvey ?

— Bien sûr que non, voyons ! Vous avez été la proie d'un rêve absurde, ma pauvre chérie !... Peut-être à cause des radiations qui se trouvent en permanence dans le sous-sol où Peters et moi avons travaillé.

— Je vois... Aidez-moi à descendre du lit, voulez-vous ? Je me sens mieux, maintenant.

Carter obéit, et Véra, quand elle fut debout, regarda autour d'elle. Brusquement, elle hurla :

— Où est Harvey ?

Carter parut surpris.

— Mais je suis là, ma très chère...

— C'est à vous que je parle, Peters ! Où est mon mari ? cria Véra, hagarde.

Peters bégaya, impuissant, mais ne trouva rien d'intelligible à dire. Véra se retourna lentement pour regarder Carter. Peters, devant l'expression concentrée de celui-ci, comprit qu'il essayait de lire dans la pensée de Véra.

— Pour votre gouverne, qui que vous soyez, prononça Véra en scrutant Peters, sachez que je n'étais pas entièrement inconsciente quand je me suis évanouie dans le couloir. Je reconnais que le choc m'a plongée un moment dans le néant, car il s'ajoutait à ma rencontre avec cette femme inconnue cachée dans le sous-sol. Mais j'ai entendu tout ce que vous avez dit et j'ai entendu mon mari vous répondre... Harvey se trouve quelque part dans la maison. Allez le chercher » Peters. J'exige une explication complète de tous ces événements bizarres !...

Carter se détendit lentement et eut un sourire assez déconfit.

— Vous avez, certes, le don de maintenir vos pensées dans un

état de désordre, dit-il. Je n'ai pas pu lire dans votre esprit que vous aviez deviné la vérité.

— Ce n'est pas étonnant ! répliqua Véra. Je n'ai encore rien deviné, en fait. Je suis dans un brouillard complet. Mais je sais que vous avez parlé à mon mari et que vous l'avez empêché de répondre. Qui êtes-vous ? Son frère jumeau ou quoi ?

— Vous pouvez le prendre ainsi, concéda Carter. Je pense que ceci devait arriver tôt ou tard. Je veux parler de ce que vous venez de découvrir... Ce n'est pas que rien en soit changé, bien entendu, car mon esprit est supérieur à celui de tous les êtres de cette planète et je...

— Vous voulez dire ?... coupa Véra.

Elle se tut, traversée par un petit frisson glacé, mais elle eut assez de sang-froid pour ne pas s'évanouir de nouveau. Elle regardait la porte lorsque Harvey se précipita dans la chambre. Peters le suivait. Quelques secondes après, Œna s'introduisit sans bruit et s'emparait du bras de Harvey.

— Et voilà ! Les jeux sont faits, Vee, dit Harvey d'un air morne, Peters me dit que vous avez découvert toute la vérité !

— C'est justement ce que je n'ai pas fait ! Rectifia-t-elle, sarcastique. Mais il serait temps que vous vous expliquiez, ne croyez-vous pas ?

— Ce sera la fin de mon génie scientifique ; soupira Harvey. En vérité, je suis ce que j'ai toujours été, un snob, un buveur, buveur de gin et de whisky.

— Allons ! Insista Véra, irritée. Les faits, Harvey ! Les faits précis. Que signifie toute cette histoire ?

Harvey lui raconta tout, depuis le commencement. Il lui fallut près de vingt minutes et, pendant tout ce temps, Œna resta près de lui, A la fin, Véra s'était, affaissée dans un fauteuil près de la fenêtre, assommée par les révélations de son mari, dépassée par ce mélange de science et de déceptions. Carter, pour sa part, prenait des notes sur un bout de papier à côté du lit et ne s'intéressait nullement à ce qui se passait dans la chambre. Quant à Peters, il avait l'air de dormir debout.

— C'est donc ça ! dit enfin Véra, levant et baissant les mains en un geste découragé. Vous vous êtes servi du génie de cet être venu d'Andromède. Pour les démonstrations scientifiques et pour me convaincre, il prenait votre place. C'est charmant ! Pas de doute, c'est du joli !...

— Du moins, Madame, dit Peters en sortant de sa torpeur, voilà qui explique pourquoi ce robot est si attaché à Monsieur Bradman. Croyez-moi, c'est la vérité absolue. Monsieur Carter ne trouve pas le moyen de lui modifier le cerveau. Ainsi...

— Je crois que j'ai un moyen ! Clama Carter en se levant. Faisons le point de la situation, voulez-vous ? Vous connaissez maintenant les faits, Madame Bradman, votre mari n'a donc plus à user d'aucun subterfuge. Il peut, s'il le désire, continuer à se poser en maître dans la science ; je suis disposé à lui accorder toute l'aide dont il aurait besoin...

— C'est le moins que vous puissiez faire, dit Véra, glacée.

— Sur un plan plus personnel, il faut que tous les trois vous compreniez clairement une chose, continua Carter. Œna est ma future compagne pour l'établissement de ma race sur cette planète. Je suis résolu à ce qu'elle suive le destin pour lequel je l'ai créée...

— Ce qui signifie que votre but est de donner naissance à une race d'êtres qui seraient plus intelligents que nous et nous écraseraient ? demanda Véra.

Carter haussa les épaules et répondit, hautain :

— Les plus faibles tombent toujours devant les plus forts, Madame Bradman. C'est une loi inéluctable. Cependant, Œna, dans son état actuel, ne peut remplir la fonction pour laquelle elle a été créée, à cause de son attachement pour votre mari. Il n'y a qu'un moyen de redresser cette situation, un seul ; après cela votre mari ne sera plus ennuyé par Œna et je pourrai revendiquer la propriété absolue de cette femme comme j'en avais l'intention tout d'abord.

— Et quel est ce moyen ? Questionna Véra, soupçonneuse.

— Il faut que je vous fasse une opération au cerveau, Monsieur Bradman, pour corriger la partie qui exerce sur Œna une attraction mentale magnétique. En modifiant cette attraction, je peux la transformer de manière que vous n'inspiriez plus à Œna que de la répugnance. Ensuite, une légère modification du cerveau de celle-ci l'orientera vers moi. C'est une simple question de chirurgie cérébrale élémentaire et de réajustement des cellules et des ganglions...

— S'il ne dépend que de moi, vous n'en ferez rien ! déclara Véra d'une voix forte. Mon mari a été suffisamment mêlé à vos infernales expériences ! Cette fois, il ne vous obéira pas, il fera ce que moi je lui commande !...

Harvey parut surpris.

— Merci, Vee, de me soutenir, murmura-t-il. Après tout ce qui s'est passé, je ne croyais pas que vous auriez...

— Vous avez été d'un bout à l'autre un enfant, un innocent, un naïf comme d'habitude, mais vous êtes mon mari et je vous soutiendrai jusqu'au bout contre ce monstre ! Qu'est-ce que vous en dites, Monsieur Andromède ?

Carter se contenta de sourire.

— Si vous refusez, vous aurez, tout au long de votre vie, à lutter contre Œna. Elle ne vieillira jamais, ne l'oubliez pas. Harvey réfléchit

un moment.

— Vous serez peut-être surpris, Carter, dit-il soudain, et vous aussi Vee. Mais je suis prêt à subir cette opération au cerveau.

— Quoi ? fit Véra, le souffle coupé d'horreur.

— A une condition. En retour, je veux obtenir tous les secrets scientifiques que je désire pour maintenir ma réputation de soi-disant prince de la science. Je ne veux, pour rien au monde, renoncer à la célébrité que j'ai acquise dans cette branche. Ainsi, tout dépend de vous, Carter. Vous désirez Œna et je veux me débarrasser d'elle. Donnez-moi ce que je vous demande, autrement les choses resteront telles quelles.

— Tiens ! s'écria Véra, surprise. Je vois qu'après tout vous avez un peu le sens des affaires, Harvey ! Félicitations.

Harvey ne répondit pas. Il regardait Carter et celui-ci, à en juger par son expression, était perplexe.

— Supposons que j'accède à votre demande, Monsieur Bradman. Qui vous assure que je tiendrai parole après vous avoir opéré ?

— Je m'assurerai la possession des formules avant l'opération, croyez-moi ! Et vous ne pourrez pas me donner des paquets de notes sans valeur en abusant de mon ignorance, je soumettrai tout ce que vous me donnerez au Docteur Hargraves, un des savants les plus qualifiés du monde et, s'il les approuve, comme il l'a déjà fait pour mon levier, je me mettrai à votre disposition.

— Je vois, dit Carter. Vous n'exploitez pas trop mal la situation, Monsieur Bradman. Au bout du compte, rien n'en sera changé d'ailleurs. J'accepte votre proposition. Quels secrets désirez-vous ?

— Ceux du voyage dans l'Espace, de l'inter-télévision, et le moyen par lequel vous avez donné la vie à des produits chimiques et à de la chair synthétique.

Carter hésita, puis haussa les épaules.

— Soit ! dit-il. Je vais prendre les formules nécessaires dans mon coffre, au sous-sol. En attendant, il faut trouver le moyen d'éloigner Œna de vous.

— On pourrait la conduire au sous-sol et l'enfermer dans une armoire quelconque, suggéra Harvey. Je l'y conduirai. Et vous, Carter, vous veillerez à ce qu'elle ne s'évade pas avant mon opération chirurgicale.

— D'accord, consentit Carter.

Harvey se retourna vers la femme synthétique.

— Venez, Œna... Nous allons nous séparer pour quelque temps. Docteur Carter, je vous serai reconnaissant, lorsque vous m'aurez donné les formules que je désire, de vous tenir dans la partie de la maison qui vous est assignée. Il faut que je prenne de nouvelles dispositions. Bien que ma femme soit parfaitement au courant

maintenant de ce qui se passe, je ne désire pas que vous vous mêliez à notre vie.

— Je n'en ai pas du tout l'intention, répliqua froidement Carter.

CHAPITRE VII

Lorsque Harvey eut enfin fini de parcourir les formules et les divers dessins que Carter lui avait remis, l'heure du déjeuner était venue. Véra, après cette nuit troublée, paraissait quelque peu épuisée et Peters faisait de son mieux pour réprimer ses bâillements. Tous deux regardèrent Harvey d'un air interrogateur lorsque celui-ci entra dans la salle à manger.

— Dites-moi, Harvey, demanda Véra, êtes-vous sûr que les papiers qu'il vous a donnés sont authentiques ?

— Je ne puis pas m'en rendre compte tout seul. Je ne suis pas un savant. Hargraves nous le dira. Je vais aller le voir après le déjeuner et, si tout est en règle, le sort en est jeté !

— Cela ne me plaît pas beaucoup, dit Véra en buvant une gorgée de café. Ce Carter pourrait vous tuer pendant cette opération... et les sentiments qu'il éprouve actuellement l'y pousseront sans doute.

— Je ne le pense pas, dit Harvey en hochant la tête. Il faut qu'il me modifie le cerveau pour que je puisse en quelque sorte mentalement repousser Œna. Ce serait impossible si je mourais.

— Quand l'opération sera terminée, Monsieur, sera-ce la fin de l'histoire ? demanda Peters. Est-ce que nous laisserons ensuite le Docteur Carter agir à sa guise pour que son œuvre maléfique, à mesure que s'écouleront les années, s'étende sur toute l'humanité ?

Au lieu de répondre, Harvey écrivit une brève note qu'il montra d'abord à sa femme, ensuite à Peters. Elle disait : *« Cette pièce est reliée par micro-télévision au laboratoire de Carter, ne l'oubliez pas. Je vous expliquerai tout plus tard. »*

— Puis-je vous accompagner à Londres ? demanda Véra. L'idée de rester ici, avec ce monstre dans la maison, ne me sourit guère.

— Oui, venez avec moi, dit Harvey. Vous feriez bien de m'accompagner aussi, Peters. Carter aura toute liberté dans le château pendant notre absence, mais qu'importe !...

Ainsi fut fait et, peu après dix heures, Harvey démarrait dans sa puissante voiture. Près de lui se trouvait Véra ; Peters était sur le siège arrière. Lorsqu'ils furent bien en route, Harvey prit la parole.

— Ici, nous pouvons parler librement, sans courir le risque d'être entendus, dit-il. Vous vous rappelez, Peters, que j'ai eu un moment l'intention d'expédier dans l'espace notre dangereux locataire et de l'y maintenir pour qu'il ne puisse jamais revenir sur notre Terre ?

— Je m'en souviens parfaitement, Monsieur, reconnut Peters, une main sur son chapeau melon que le vent menaçait d'emporter.

— Si je trouve parmi ces formules le secret du vol sidéral, je vais tenter de réaliser ce projet en me servant d'Œna pour le mener à bien.

Carter s'estime tellement supérieur à tout le monde que ce serait pour lui un sacré choc si le mondain buveur de gin le battait en fin de compte, ne croyez-vous pas ?

— Vous êtes vraiment certain de pouvoir tenter quelque chose ? demanda Véra, vibrante.

— Je vais m'y employer de toutes mes forces. Nous savons le mal que cette créature venue d'Andromède pourrait faire à la race humaine d'ici quelques années. Il faut que nous l'en empêchions à tout prix. Par ailleurs, je suis vexé que l'on me prenne pour une tête sans cervelle. Je ne suis pas un savant, c'est possible, mais j'ai une certaine dose d'intelligence, que vous le croyiez ou non. Mon but est de me débarrasser de Carter et d'Œna et de garder tous les secrets d'Andromède. Ainsi, ma réputation de grand savant me restera, — ce qui vous plaira certainement, Véra — et la presse, qui demande que je fasse bénéficier le monde de mon savoir, sera satisfaite...

Il prit un temps, puis continua :

— Une fois débarrassé de Carter, je ferai une déclaration officielle comme quoi je renonce à toute activité scientifique et on ne me demandera jamais d'expliquer aucun des résultats que j'aurai fournis. Est-ce bête, cela ?

— Si seulement cela marche, soupira Véra, fort peu convaincue.

Harvey, à cette remarque, ne fit aucun commentaire, mais ses mâchoires serrées indiquaient qu'il était tout à fait sûr de lui.

En vérité, un changement assez surprenant s'était produit en lui lorsqu'il s'était aperçu qu'il était la pièce maîtresse du plan tout entier. Il était fermement décidé à lutter contre l'impitoyable ennemi qui, jusque là, l'avait fait marcher exactement comme il l'entendait.

*

* *

L'entrevue avec le Docteur Hargraves fut longue. Véra et Peters étaient restés dans la voiture. Deux heures plus tard, Harvey réapparut enfin. Il avait l'air rayonnant.

— Tout va bien ! s'écria-t-il en se glissant de nouveau à son volant. Hargraves a mis au travail une équipe d'experts et il n'y a pas le moindre doute à avoir : *les formules que m'a données Carter sont authentiques*. Elles sont toutes extrêmement simples et claires. Le plus beau de tout, c'est que Hargraves me croit le plus génial physicien de tous les siècles ! Les journaux de ce soir seront pleins de mes étonnantes prouesses et celles-ci, s'ajoutant au « modeste succès » que m'a apporté le levier, feront un apport important. J'ai maintenant assez travaillé au service de la science pour avoir le droit de me retirer définitivement et de me reposer sur mes lauriers...

— Mais que devient votre projet de vous débarrasser de Carter ? demanda Véra, anxieuse. C'est le plus important, n'est-ce pas ? Si nous n'écartons pas Carter, toutes « vos découvertes scientifiques » ne signifient rien, par le fait.

— A ce propos, répliqua Harvey, j'ai demandé à Hargraves de mettre immédiatement en construction une petite fusée fabriquée d'après les plans que je lui ai remis. Je financerai moi-même cette construction ; les ingénieurs et les experts feront le reste. Hargraves croit que je désire cet appareil pour faire des démonstrations, mais nous savons ce qu'il en est.

— Dans combien de temps sera-t-elle livrée, cette fusée spéciale ? demanda vivement Peters.

— Dans deux ou trois semaines, je pense. Elle ne comporte rien qui soit très compliqué. L'engin utilise comme énergie motrice les lignes de force magnétique, un peu comme le levier, mais d'une autre façon. Lorsque j'aurai pu faire entrer Carter et Œna dans une machine comme celle-là, le roi ne sera pas mon cousin !...

— Je ne vois toujours pas le résultat que vous obtiendrez, dit Véra, intriguée. Carter pourra sûrement ramener le projectile sur la Terre, à quelque distance qu'il parvienne tout d'abord ?

— Il le pourra, oui, à moins que l'équipement ne lui fonde entre les mains. J'ai tout arrangé avec Hargraves. Celui-ci, bien entendu, ne sait pas où je veux en venir. Il croit que je cherche le moyen de prévenir des accidents qui pourraient amener le naufrage des aviateurs dans l'espace... En réalité, je compte déclencher une avarie que Carter, malgré l'intelligence dont il se vante, sera incapable de réparer. Mais nous en parlerons plus tard... Il faut que j'y réfléchisse encore...

*

* *

Les journaux du soir, comme l'avait prévu Harvey, débordaient de louanges au sujet des découvertes scientifiques qu'il avait mises à la disposition du public par l'entremise du Docteur Hargraves.

Ce qui paraissait le plus surprenant, c'est que Harvey ne demandait pour ses découvertes aucune rétribution. La vérité était, d'abord qu'il n'était pas suffisamment impudent pour le faire ; et ensuite qu'il possédait plus d'argent qu'il n'en pourrait jamais utiliser. En outre, comme il n'émettait aucune exigence financière, il pourrait refuser de recevoir les reporters et, ainsi, éviter de s'embrouiller dans des histoires dont il ne comprenait pas le moindre mot.

Lorsqu'il parvint, avec Véra et Peters, à Buckinghamshire, la soirée était avancée. Ils dînèrent comme d'habitude et rien ne laissa

supposer que Carter pouvait avoir rôdé chez eux en leur absence. Vers neuf heures, Harvey se décida à faire le plongeon.

— Vous ne voulez pas que je vous accompagne ? demanda Véra, nerveuse. Réellement, Harvey, je suis épouvantée. Je crains encore qu'il ne vous tue...

— Le maître buveur de gin court à son destin, plaisanta Harvey.

Il tourna les talons, quitta le salon et, dans le hall, tomba presque sur Peters.

— Je voudrais vous dire, Monsieur, expliqua celui-ci avec un sourire confus, que je suis profondément inquiet de vous voir courir ce risque. Si vous vouliez que, d'une façon quelconque, je monte la garde...

— Seulement sur ma femme, pendant mon absence, Peters. A propos, je suppose que vous avez servi le dîner de Carter. De quelle humeur est-il ?

— Comme d'habitude, Monsieur. Indéchiffrable.

Harvey haussa les épaules et continua son chemin. Il trouva Carter dans son studio. L'homme d'Andromède paraissait plongé dans de profondes réflexions. Il leva les yeux lorsque Harvey entra. Celui-ci remarqua que la pièce était chaude, bien qu'il n'y eût pas de feu.

— j'ai installé mon système de chauffage par radiation pendant que vous étiez tous partis, expliqua Carter qui avait lu la pensée de Harvey. Et vous êtes maintenant convaincu, je le vois dans votre esprit, que je n'ai nullement essayé de vous tromper et de vous donner des formules factices ?

— Tout à fait convaincu. Le monde pense que je suis le plus grand bienfaiteur de tous les temps. Vous l'avez sans doute entendu à la radio ?

— Je n'ai pas écouté les nouvelles. Je préfère méditer. Cependant, je crois comprendre que vous êtes prêt à subir l'opération ?

— Absolument. Combien de temps durera ma convalescence ?

Carter eut un rire bref.

— Supposer une convalescence sous-entend une piètre habileté médicale de ma part, mon cher... Une heure après l'opération vous serez tout à fait normal. J'ai consacré un peu de mon temps à préparer le laboratoire du sous-sol en vue de ce travail. Nous y allons ?...

Harvey acquiesça, puis s'enquit :

— A propos, comment va Cœna ?

— Elle se trouve encore dans l'armoire d'acier où vous l'avez conduite. J'ai veillé à ce qu'elle ait de l'air, à ce qu'elle soit nourrie par diverses radiations qui traversent l'acier. Les aliments, en tant qu'aliments, ne sont pas nécessaires. A tout prix, il faut que je la préserve ; plus je pense à elle, plus elle m'est précieuse...

Comme Harvey n'avait rien à y redire, Carter le précéda hors du studio jusqu'à l'escalier du sous-sol. Harvey, lorsqu'il fut au bas des marches, remarqua le changement de l'installation.

Une longue table avait été arrangée en table d'opération et, à côté, une table plus petite était entièrement recouverte de ciseaux, de lames, d'aiguilles aux reflets glacés.

— Charmant ! dit Harvey. Exactement le décor destiné à réjouir le patient !

Carter haussa les épaules et fit un geste dans la direction de la table. Harvey s'en approcha, s'étendit. Sa tête s'emboîta dans un support en acier brillant, d'un modèle spécial. De toute évidence, le Docteur Carter s'était employé à apporter les modifications nécessaires à son matériel.

— Vous vous rendez compte, j'espère, de la confiance dont je fais preuve à votre égard ? dit Harvey tandis que Carter disposait ses instruments. Vous pourriez très facilement me tuer... Mais je ne pense pas, en somme, que vous le ferez.

— Et vous avez raison, reconnut Carter en tournant le bouton du cylindre d'anesthésie. Ce serait contraire à mes propres intérêts. Etes-vous prêt ?

Le masque anesthésiant descendit sur le visage de Harvey qui ne fit aucun effort pour lutter contre la perte de conscience. Il eut l'impression ensuite de se réveiller presque immédiatement. Il ne se sentait guère différent. Il regarda autour de lui. Carter enroulait une longue bande de pansement.

— Cela n'a pas marché ? demanda Harvey en s'efforçant de s'asseoir.

— Pourquoi donc ? dit Carter en le regardant. L'opération a parfaitement réussi. Vous pouvez bouger maintenant si vous en avez envie.

Harvey descendit de la table d'opération en admirant l'habileté chirurgicale de l'étranger. Il avait même éliminé toute sensation d'affaiblissement postopératoire.

— Maintenant, dit Carter en se tournant vers la haute armoire d'acier dans laquelle était enfermée Cœna, nous allons voir quel résultat nous avons obtenu.

Il ouvrit la porte du meuble et Harvey aperçut la femme synthétique, assise sur un tabouret, dans le placard métallique.

— Donnez-lui l'ordre de venir à vous, Bradman, dit Carter.

Harvey obéit. La femme, pour toute réponse, le regarda fixement de ses yeux bleu cendré. Elle paraissait hésitante, mais elle ne fit pas mine de se lever.

— Excellent, marmonna Carter en se frottant doucement les mains. Votre cerveau la repousse maintenant. Vous la tenez, pour ainsi

dire, à distance. Maintenant, ce qu'il faut, c'est ajuster son cerveau de façon qu'elle m'obéisse. Mais comme elle n'est plus commandée par aucun de nous, elle sera peut-être un peu difficile à manier.

Il se détourna pour prendre une bouteille remplie d'un liquide jaune éclatant. Il en versa rapidement un peu sur un tampon et, d'une brusque volte-face, se porta derrière Œna qui se redressait lentement et, pour la première fois, paraissait s'intéresser à ce qui se passait. Mais le tampon pressé sur sa bouche et ses narines ne lui laissa aucune chance ; quelques secondes suffirent pour qu'elle se mît à vaciller.

Carter la souleva dans ses bras musclés et la porta sur la table que venait de quitter Harvey. Ce qui suivit fut un tel miracle de chirurgie que Harvey ne put que regarder, fasciné et émerveillé.

Carter, d'une main légère, fit une trépanation et enleva même une section du crâne synthétique pour mettre à nu les circonvolutions du cerveau. Harvey ne se rendit pas exactement compte de ce qu'il fit ensuite ; sans doute un réajustement ganglionnaire. Mais à la fin, le crâne reprit son aspect normal tandis qu'une odeur d'antiseptique puissant saturait l'air.

Harvey s'assit et attendit. Carter acheva de se laver les mains et fit quelques pas d'un air pensif.

Œna se mit enfin à bouger et murmura quelques mots incompréhensibles. Peu à peu, elle reprit connaissance et s'assit. Harvey eut instinctivement un geste pour l'aider, mais il se souvint qu'elle n'était point une femme dans le sens usuel du terme. Il resta donc là où il se trouvait et surveilla, comme le faisait Carter, les mouvements de la femme qui descendait lentement de la table.

— Œna, regardez-moi, ordonna Carter.

Elle obéit.

— Vous êtes mon créateur, dit-elle, haletante. Vous m'avez faite, vous avez modelé toutes...

— Oui, oui, nous le savons ! Bougonna Carter. Asseyez-vous sur cette chaise.

Œna obéit de nouveau et son regard parut traverser Harvey sans le voir. Elle lui accordait si peu d'attention qu'il aurait pu tout aussi bien ne pas être là.

— C'est parfait, annonça Carter. Dorénavant, je serai maître de la situation. Je veillerai à ce que Œna ne traverse pas les limites de votre territoire, Bradman ; et vous tâcherez, de votre côté, de ne pas venir dans mon domaine personnel.

— C'est donc un marché ? dit Harvey en se levant. Je présume que vous avez l'intention de prolonger indéfiniment votre séjour ici ?

— En effet. Avec tout l'équipement que je possède ici, je perdrais trop de temps si je voulais agir autrement.

Harvey n'ajouta rien. Il quitta le sous-sol et revint à sa demeure.

Là, il se trouva aux prises avec Véra, débordante de joie, et Peters, toujours stylé, mais visiblement soulagé.

— Cet homme est un magicien ! s'écria Véra. On ne voit pas la moindre trace de son opération.

— Non, en effet, reconnut Harvey, pensif. Le travail est fini et Carter est au sous-sol avec la femme synthétique. Les choses en resteront là tant que je n'aurai pas de nouvelles au sujet de ma fusée.

Peters, soudain, parut frappé et consterné par une idée. Il courut au bureau, griffonna une note et la tendit à Harvey qui la prit et lut : *« Carter a peut-être entendu votre remarque au sujet du vaisseau de l'espace ? »*

Harvey eut un léger sourire et il écrivit en réponse : *« C'est très possible, mais il n'y a pas de raison pour qu'il associe cette remarque à l'idée d'un danger pour lui »*,

— Je vois, Monsieur, dit Peters, rassuré.

Il mit le feu aux deux notes et en jeta les cendres dans la corbeille à papier.

*

* *

Il fut difficile à Harvey de dominer son impatience au cours des jours qui s'écoulèrent sans que rien ne se produisît. Véra et Peters, quoique à un degré moindre, se trouvaient dans le même état de fébrilité.

Peters, qui était le seul lien entre les Bradman et le mystérieux Carter, rapportait que celui-ci était exactement le même quand on lui servait ses repas et qu'aucun signe ne révélait la présence d'Œna. Elle était sans doute au sous-sol.

Pendant cette période désagréable, Harvey annonça dans la presse son intention d'abandonner la science. Pour couper la monotonie de leur existence, Véra et lui passèrent une grande partie de leur temps à Londres. Ils reprirent à peu près exactement leurs habitudes antérieures. Véra, maintenant, n'y voyait plus d'objection. Harvey, bien que ce fût par un subterfuge, s'était fait une notoriété d'homme éminent et il avait prouvé qu'il ne manquait pas de courage.

Enfin, six semaines après l'opération chirurgicale, le Docteur Hargraves fit savoir que la fusée était terminée. Il demandait en quel endroit devait avoir lieu la démonstration.

— Sur mon propre domaine, ici, répondit Harvey par téléphone. La place ne manque pas et mes projets en seront facilités.

— Bien, dit Hargraves. Désirez-vous que je rassemble toutes les célébrités de la profession ?

— Pas pour l'instant. Plus tard. Il faut que je fasse d'abord

quelques essais, docteur. Faites livrer la machine aussi vite que possible.

— Vous l'aurez cet après-midi vers trois heures, promit Hargraves. Bien entendu, elle couvrira le trajet par ses propres moyens.

— C'est très bien.

Harvey raccrocha et regarda Véra avec une lueur dans les yeux. Un peu en arrière, Peters attendait, immobile, que Harvey s'aperçût de sa présence.

— Je... heu... excusez-moi, Monsieur, mais je savais que c'était le Docteur Hargraves et, naturellement, je...

— Bien sûr, Peters, vous êtes intéressé autant que nous à cette affaire. Nous allons inspecter le terrain et choisir le meilleur endroit pour un décollage. Je vais d'abord tenter un voyage dans la Lune. Suivez-moi.

Ils sortirent et Harvey chuchota :

— J'ai ajouté cette phrase au sujet d'un tour dans la Lune pour égarer les soupçons de Carter dans le cas où il écouterait. Il lui paraîtra tout à fait logique que je désire m'élancer dans l'espace maintenant que je possède la machine adéquate. Cependant, voilà quel est mon plan réel. Ecoutez-moi bien, Peters... Lorsque la fusée arrivera, mon premier soin sera d'enlever certaines parties du générateur de puissance. Hargraves lui-même me les a signalées comme étant des points dangereux. Ces parties enlevées, la machine décollera parfaitement et continuera à filer sur une bonne soixantaine de millions de milles, ou même plus, dans le Vide Sidéral, puisqu'elle n'aura besoin d'aucune puissance, sauf pour changer de direction ou s'écarter des corps trop proches. Bref, cela signifie que l'engin pourra décoller et qu'il filera ensuite dans l'espace, toute puissance coupée. Mais dès que le courant sera rétabli, le générateur ne pourra pas en supporter la charge. Vous devinez ce qui se passera ?...

— Il y a deux possibilités, dit Peters. Soit qu'il s'écrase sur le corps le plus proche, soit qu'il flotte dans l'espace en conservant la vitesse qu'il aura au moment de l'accident, jusqu'à ce qu'un obstacle l'arrête.

— Très bien, approuva Harvey. Vous êtes un vrai savant, Peters.

— Cela paraît bien combiné, dit Véra. Mais Carter ne sera-t-il pas tué ? Je croyais que vous ne vouliez pas le supprimer.

— Il ne sera pas tué car le projectile est muni de systèmes de recul pour les cas d'accident. La fusée aura suffisamment de puissance pour atterrir quelque part sans dommage, sur un autre monde peut-être, mais Carter n'aura aucun moyen de revenir ici, à moins qu'il ne puisse tirer des outils du Vide pour fabriquer les parties du générateur qui manqueront. C'est un risque que nous devons courir.

— Et comment montera-t-il à bord de la machine sans flairer le piège ? demanda Véra.

— Œna sera à bord et il attache beaucoup de prix à cette femme. Il ne voudra pas la perdre. Tout cela est une question d'horaire. Il faudra s'emparer d'Œna d'une manière quelconque et la mettre dans le vaisseau. Les commandes seront placées sous un contrôle automatique qui lancera l'appareil dans l'espace à une heure donnée. Et, lorsque ce moment sera venu, il faudra que Carter se trouve aussi à bord du vaisseau. J'ai tout combiné. Dès que la machine arrivera, je m'occuperai du générateur de puissance et disposerai les commandes. J'irai ensuite chez Carter lui dire que je vais tenter d'aller jusqu'à la Lune et que ses conseils me seraient utiles. Je le retiendrai dans le studio et, même s'il ne s'y trouvait pas, je tâcherais de l'y amener d'une manière ou d'une autre.

Il resta pensif une seconde, puis :

— De votre côté, Peters, vous attendrez le moment propice pour vous emparer d'Œna. Par n'importe quel moyen, vous l'obligerez à entrer dans la fusée. Quand elle y sera, Vee, vous vous précipiterez chez Carter pour nous annoncer qu'Œna s'est évadée en entraînant Peters. Carter s'élancera pour sauver, non point Peters, mais Œna. Entre temps, Peters aura attaché Œna dans l'engin et aura quitté l'appareil. Dès que Carter se trouvera dans la machine, nous rabattons le sas et nous ajusterons les verrous extérieurs que j'ai fait installer dans cette intention. Les commandes se déclencheront et...

Il ouvrit les mains d'un geste expressif.

— Toute la scène ne devra durer qu'un quart d'heure, conclut-il.

— Permettez-moi de vous faire remarquer que cette femme synthétique est plus forte que moi, dit Peters. Il se peut que je ne puisse la dominer.

— Il y a au sous-sol, dans une bouteille, un liquide d'un jaune vif, répondit Harvey. C'est une bouteille carrée qui se trouve sur une petite table. Versez-en un peu sur un tampon. Œna s'évanouira comme un rayon de soleil. C'est simple, n'est-ce pas ? Et vous, Vee ? Vous connaissez votre rôle ?

— En fait, vous avez pensé à tout, railla durement une voix derrière eux.

Tous trois se retournèrent d'un bond. Ils avaient été tellement absorbés par leur complot qu'ils en avaient oublié tout le reste et s'étaient même mis à parler à haute voix. Carter se trouvait à quelques pas, un automatique à la main. Près de lui se tenait, superbe et ravissante, Œna.

— Tout cela est très ingénieux, reprit Carter avec un sourire, j'avais entendu la remarque que vous aviez faite dans votre studio au sujet d'un voyage dans la Lune, Monsieur Bradman, et mon intention

était de vous indiquer un bon emplacement pour votre décollage. Je suis donc venu ici pour vous aider, et qu'est-ce que je trouve ? Ou plutôt, qu'est-ce que j'entends ? Une véritable conjuration en vue de vous débarrasser d'Æna et de moi. Votre complot aurait pu aboutir, mais maintenant vous n'avez plus aucune chance. En outre, ce projet est un viol manifeste du marché que nous avons conclu, Bradman. Je me sens donc tout à fait dans mon droit en vous supprimant... Entre parenthèses, cette arme n'est pas un automatique ordinaire ; c'est un volatilisateur qui peut vous transformer tous en flamme liquide...

Harvey jeta autour de lui un regard désespéré. Véra s'accrochait à son bras. Il recula de quelques pas et Véra de même que Peters suivirent son mouvement. Carter ne bougea point. Æna lui souriait avec gentillesse.

— Vous pouvez reculer tant que vous voudrez, dit Carter en riant. Ce petit jouet a une portée d'un demi-mille ! Votre épouvante me réjouit, misérables petits Terriens !...

Il s'interrompit pour lever les yeux. Un appareil presque transparent, venant du Sud, traversa le ciel. Il revint et se mit à décrire des cercles au-dessus du domaine.

— La fusée de l'espace ! s'écria Carter. Vos ingénieurs s'en sont bien tirés, Bradman. Je puis me permettre de jeter un coup d'œil à cet appareil avant de me débarrasser de vous, pourquoi pas ?

Il surveilla attentivement les mouvements de l'engin. Véra, Peters et Harvey en firent autant. Tous trois oublièrent le danger extrême du moment pour regarder la merveilleuse fusée reculer, avancer, zébrant le ciel, puis finalement piquer du nez pour amorcer une descente rapide.

— Un accident ! hurla Harvey en saisissant Véra. Filons ! L'engin va s'écraser...

Courant, trébuchant et serrant le bras de Véra, Harvey bondit pour se mettre à l'abri et Peters les suivit. Le hurlement de la machine sans commande qui filait vers la terre se fit assourdissant. Mais soudain il s'arrêta pour faire place au ronflement des dispositifs de recul.

Un nuage aveuglant de flammes blanches et brûlantes, de gaz et de fumées tomba sur le sol, y dessina un cercle d'herbe carbonisée. Au milieu du cercle, Carter hurlait d'angoisse et Æna souriait doucement tandis que son corps se liquéfiait rapidement et explosait dans un jet de vapeur.

La fusée heurta le sol et une explosion jaillit au point d'impact. Le tumulte et la confusion cessèrent alors. Une acre fumée monta dans l'air.

— Que... qu'est-ce qui s'est passé ? Bégaya Véra, tremblante.

Harvey hocha la tête sans répondre et Peters essuya la sueur qui

lui mouillait le visage. Le sas de l'appareil s'ouvrit alors et la haute silhouette du docteur Hargraves apparut. Il regarda autour de lui, puis traversa la pelouse d'un pas mal assuré pour s'approcher du trio.

— Cher Monsieur Bradman, pourrez-vous jamais me pardonner ? dit-il en saisissant les mains de Harvey. C'est une effroyable erreur de pilotage ! J'ai perdu le contrôle des lignes magnétiques et l'appareil s'est mis à tomber comme une pierre. Je me serais écrasé complètement si le système de secours n'avait si bien fonctionné. Regardez la fusée. Elle a reçu un sale coup, mon Dieu ! Mais n'ayez crainte, l'Association des Savants va payer les réparations.

Harvey fit un effort pour reprendre son sang-froid.

— Cela n'a rien d'étonnant que vous vous soyez trompé en maniant une machine si peu orthodoxe, Docteur, dit-il en souriant. Pour ce qui est du dommage, ce sera vite réparé.

Hargraves passa le dos de sa main sur son front humide.

— Merci de votre générosité. Je voulais faire un bel atterrissage spectaculaire et j'ai failli me tuer. C'est d'ailleurs ce qui serait arrivé s'il n'y avait eu les ressorts intérieurs...

Il s'interrompit, fronça légèrement les sourcils et regarda autour de lui.

— Vous n'êtes que trois, ici ?

— Trois, oui, confirma Harvey.

— Ah ?... Cela montre à quel point les gaz d'échappement peuvent réfracter les ondes lumineuses. J'ai cru un moment, pendant que je dégringolais voir cinq personnes.

Harvey sourit et lui tapota cordialement l'épaule.

— Vous avez besoin de prendre quelque chose, Docteur. En fait, nous en avons tous besoin. Nous verrons ensuite ce qu'il y a lieu de faire pour remettre la fusée en état.

Hargraves acquiesça en s'épongeant le visage. Il entra dans la maison avec les trois autres. Mais il ne remarqua point, comme eux, les cendres noircies qui formaient un monticule à l'endroit où les flammes de la fusée avaient balayé le sol. Le Docteur Carter, d'Andromède, et son ineffable fiancée, née d'une éprouvette, étaient partis... pour toujours.

FIN